

# **Et le dernier humain mourut**

**Peter Randa**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

ANTICIPATION



PETER RANDA

# ET LE DERNIER HUMAIN MOURUT



**F L E U V E   N O I R**

**Peter RANDA**

***ET LE DERNIER  
HUMAIN MOURUT***

COLLECTION  
« ANTICIPATION »

**EDITIONS FLEUVE NOIR  
69, Boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIII<sup>e</sup>**

# PREMIÈRE PARTIE

# CHAPITRE PREMIER

Depuis quand ai-je la sensation d'une présence continuelle ? Le sentiment d'être épié, même lorsque je suis seul dans ma chambre. Il n'y a rien de plus désagréable d'autant plus que je ne vois jamais personne...

Personne en train de me filer.

Bien sûr, je sais que la police dispose de nouvelles techniques, mais je ne vois pas la raison pour laquelle elle les utiliserait contre moi... Je suis un homme lessivé, liquidé. Pour toujours. À moins qu'il s'agisse d'une surveillance spéciale.

Parce que, jadis, j'ai fait partie du gouvernement.

Jadis ! Ça fait plus de dix ans et il ne me reste plus la moindre chance d'y rentrer jamais... Ma carrière est finie. Elle n'a pas survécu au scandale qui l'a en quelque sorte couronnée.

Je me souviens encore du jour où le président de la commission de Contrôle permanent m'a convoqué dans son cabinet. Un grand gaillard maigre, ascétique, aux lèvres minces et au regard dur.

Devant lui, il y avait un volumineux dossier... Le mien...

Esquissant un sourire plein d'amertume, je quitte mon fauteuil pour aller me servir un verre. Plutôt moche, ma chambre..., surtout quand on a rêvé d'habiter un palais... et qu'on était sur le point de l'avoir.

Le sol, les murs et le plafond sont en matière plastique et une grande baie donne sur la cour intérieure du bloc. En face de cette baie, la porte de l'interminable couloir pourvu d'un morne tapis roulant.

Une table, un fauteuil, une armoire et le lit sur lequel j'étais allongé. Un visiophone dans un coin et, sur un rayonnage, une douzaine de disques de culture. Ils ne sont même pas à moi. Je les loue.

J'étais président de la section de police, et maintenant, j'occupe un poste de bibliothécaire à mille euros mensuels.

Tout en remplissant mon verre d'argal, je me regarde dans la glace. J'ai encore de l'allure, mais pour combien de temps ? Un visage volontaire, aux traits réguliers, malgré le nez un peu en bec d'aigle.

Le menton volontaire et les pommettes saillantes. Une tête de pirate, disait Dééva... Dééva que ma déconfiture a lassée. Pourtant, elle m'aimait et je n'ose plus aller la voir, ni l'appeler au visiophone.

Entre nous, il y a le gouffre qui sépare un homme de classe F et une femme de classe B... Il ne me reste que l'argal. L'alcool le plus vulgaire et le plus fort.

J'en lampe une gorgée et, comme je me retourne pour regagner

mon lit, je sursaute en apercevant un homme debout devant moi.  
Comment est-il entré ?

Une hallucination due à l'argal ?

Oui, peut-être car l'homme est rudement bizarre avec sa grosse tête au crâne rasé, ses larges épaules et l'étrange combinaison bleutée dont il est vêtu.

Des yeux ronds. Exorbités. Presque sans sourcils. Une peau blême et de longs bras. Des bras démesurés.

Je rêve ! Ce n'est pas possible. Dans la main droite, il tient une sorte de longue baguette noire... Je suis sur le point d'empoigner mon flacon d'argal pour le fracasser contre le mur car je n'ai tout de même pas envie de crouler dans la folie lorsque l'homme parle.

— L'alcool n'est pour rien dans ce qui vous arrive... Je ne suis pas un mirage.

Ahuri, je secoue la tête. Je ne suis pas spécialement impressionnable, pourtant, tout ce que je trouve à demander d'une voix blanche, c'est :

— Comment êtes-vous entré ?

— Je ne suis pas vraiment entré... Disons que j'étais là... Depuis assez longtemps... Seulement, vous ne pouviez pas me voir.

— Vous étiez invisible ?

— En un sens.

J'ai bu. Beaucoup trop bu. Sans m'en rendre compte. Je regarde encore une fois la bouteille d'argal d'un air dubitatif, mais l'intrus se met à rire.

— Vous êtes un esprit suffisamment évolué pour admettre qu'il puisse exister des mondes parallèles... Des dimensions différentes...

Du moment que nous nous mettons à philosopher, ça a l'air sérieux.

— Quelques savants ont parlé, en effet, de la possibilité d'existence de mondes parallèles..., ou de quatrième dimension.

— Tout cela existe, mais sous une forme plus simple qu'on l'imagine de votre temps.

— Pourquoi dites-vous de mon temps ?

— Parce que ce n'est pas le mien.

— Vous venez de l'avenir ?

— De l'avenir ou du passé... Ce n'est pas absolument délimité. En fait, le passé et le présent coexistent avec l'avenir... Comme des spirales de temps dans lesquelles l'homme peut se déplacer... C'est ce que certains philosophes ont senti confusément lorsqu'ils définissaient Dieu comme n'ayant pas de commencement et pas de fin.

— Dieu étant pris dans le sens de tout ce qui existe ?

— Exactement.

Son visage impassible semble s'éclaircir, non pas d'un sourire, ce

serait trop dire, et il reprend :

— Je vois avec plaisir que vous entrez dans le jeu... Je ne m'étais pas trompé sur votre compte.

Moi, je veux bien. J'ai tout de même un dernier regard pour mon flacon d'argal, puis un haussement d'épaules... Si je rêve, je m'en apercevrai toujours bien assez tôt.

Avec un rien d'ironie, je demande :

— Si vous n'êtes pas un mirage, votre visite chez moi doit avoir un sens ?

— Naturellement.

— L'ennui, c'est que je n'ai rien d'un scientifique et que je me sens tout à fait incapable de discuter avec vous des paradoxes temporels.

— Je sais exactement qui vous êtes.

— Et je vous intéresse ?

— Vous êtes même exactement l'homme qu'il me faut...

C'est chez lui, cette fois, qu'il me semble discerner de l'ironie, mais il poursuit de sa voix rauque :

— L'homme que je cherche depuis une éternité, si on tient compte du fait que je puis sauter, continuellement, d'une spirale de temps dans une autre.

— Il y a dix ans que je ne présente plus le moindre intérêt pour qui que ce soit.

— Pour qui que ce soit de votre époque.

— J'ai été chef de la section de police, mais je gagne ma vie comme bibliothécaire... Je ne suis plus rien du tout...

— Pour le moment.

— Qu'est-ce que vous pourriez y changer ?

— Tout.

— Dans votre époque, j'aurais donc encore une valeur ?

— Fatalement, puisque je suis là.

Ce qui me gêne un peu, c'est l'impassibilité presque absolue de son visage. On dirait qu'il n'éprouve aucune émotion. Sa voix est rauque, mais douce et tranquille.

Bien sûr, j'ai l'esprit suffisamment ouvert pour admettre même les choses qui dépassent mon entendement et mes connaissances acquises... Bien sûr... Seulement, jusqu'où faudra-t-il que j'aille dans le raisonnement ?

De la tête, je désigne un fauteuil à l'intrus.

— Asseyez-vous.

Il ne se déplace pas en marchant. Il paraît flotter comme s'il était immatériel... et il s'assied sans lâcher sa baguette noire. Ça doit être une arme.

Qu'il vienne d'une autre époque ou pas, il a réussi à captiver



toute mon attention.

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Arlam... Je ne vous demande pas le vôtre. Je le connais. Guy Barsac... Vous avez été un homme politique éminent... Malheureusement, au départ, vous étiez pauvre et une fois au pouvoir, vous vous êtes montré trop gourmand... De plus, vous aviez pas mal d'ennemis... Est-ce juste ?

— Tout à fait.

— Comment espérez-vous sortir de votre médiocrité actuelle ?

— Je n'attends plus rien de l'avenir... Il faudrait un miracle...

— Pas nécessairement... Un miracle, pourquoi pas ?... Si vous étiez toujours un homme politique, je ne serais pas là... Si vous aviez une chance de retrouver le pouvoir un jour, non plus... Ce qui m'intéresse en vous ce sont vos appétits... Vos ambitions déçues, auxquelles vous rêvez de donner une nouvelle forme.

— Comment ?

— N'importe comment.

J'ai un mouvement d'épaules.

— Comment savez-vous qu'il me reste encore des ambitions ?

— Je connais votre vie... Mais aussi vos pensées..., vos rêves.

— Mes rêves ?

— Durant votre sommeil, je me suis souvent intégré mentalement à votre subconscient.

Ça ne me plaît pas, mais j'imagine qu'il serait vain de protester... Mon visage se fige tout de même et c'est d'une voix un peu sèche que je demande :

— Finalement qu'attendez-vous de moi ?

— Des hommes.

— Comment ?

— Des hommes et des femmes..., des colons, si vous préférez cette expression.

— Pourquoi ?

— Vous vivez dans une époque de surpopulation, alors que la mienne...

Pour la première fois, il a une véritable réaction, je dirais humaine. Un sourire désabusé monte à ses lèvres pendant qu'il avoue :

— Nous sommes peut-être encore deux cent mille pour toute la planète... Certes, notre moyenne de vie est infiniment supérieure à la vôtre, mais cela n'empêche pas que nous sommes condamnés à disparaître si nous ne réussissons pas à nous insuffler un sang nouveau.

— Que vous venez chercher dans le passé ?

— Disons dans une autre spirale de temps.

— Et c'est sur moi que vous comptez ?

— Oui..., car il ne suffit pas de procéder à des enlèvements au petit bonheur... Il faut qu'une sélection extrêmement sévère soit opérée...

— Qui vous empêche de la faire vous-même ?

— Le fait qu'il faudrait que je m'exile dans votre spirale de temps durant trop d'années... Physiologiquement, mon organisme ne le supporterait sans doute pas... Vous êtes encore tributaires de maladies qui me tueraient.

— Pourtant vous êtes là.

— Je prends un risque énorme.

— Pour le bien de l'humanité..., de votre humanité ?

— L'homme a au fond des entrailles un besoin éperdu de se survivre... On ne s'en rend pas tellement compte dans les époques comme la vôtre..., mais, pour nous, depuis des siècles, c'est la grande préoccupation.

— Il faut, en effet, que ce soit une bien grande préoccupation, puisque vous acceptez le risque de vous faire contaminer en venant ici.

— J'ai pris le maximum de précautions... Vous, par contre, si vous acceptiez de me suivre dans ma spirale de temps, vous y seriez pratiquement à l'abri de toutes les maladies qui vous guettent ici.

— Si je vous suivais, je transporterai avec moi des germes nocifs pour votre époque.

— Vous en serez automatiquement débarrassé à l'arrivée.

— Vous me placeriez en quarantaine ?

— Même pas... Je vous ferais simplement traverser un bloc de décontamination.

— Amusant... Si je comprends bien, vous voudriez que j'accepte de vous suivre dans votre époque pour poursuivre la discussion.

— Exactement.

— J'imagine aussi que vous n'avez pas besoin de mon consentement pour cela... Vous pourriez m'emmener de force ?

— En effet... Seulement, si j'agissais ainsi, vous ne deviendriez pas le collaborateur loyal dont j'ai besoin.

— Comment s'effectuera le transfert ?

— Vous avez peur ?

— Le propre de l'homme est de se méfier de tout ce qui lui est inconnu.

— Dois-je vous dire qu'il n'y a aucun risque ?

— De votre spirale dans la mienne, d'accord puisque vous êtes là... Mais de la mienne dans la vôtre ?

— Ce sera exactement la même chose.

— Dans tout, il existe une part d'inconnu et de danger..., disons d'incertitude.

— Toute théorique... Infime même... A vous de voir si vous pouvez prendre ce risque ?

Pour la seconde fois, il a un sourire. Insidieux, cette fois. J'ai l'impression qu'il lit en moi comme dans un livre ouvert. En tout cas, il ajoute :

— Prendre ce risque pour sortir de la médiocrité dans laquelle vous a réduit votre société.

— Que m'offrez-vous à la place ?

— Fortune et puissance.

— Malgré mes antécédents ?

— Je ne dis pas que vous retournerez au gouvernement, mais vous connaissez vos contemporains... Si vous devenez riche, est-ce que vos antécédents compteront ?

— A condition que je devienne riche par des moyens avouables... La commission de Contrôle permanent qui m'a déjà condamné une fois, existe toujours et elle serait impitoyable avec moi.

— Vous deviendrez riche sans que personne puisse y trouver quoi que ce soit à redire... Je vous ferai différentes propositions s'il y a lieu et vous choisirez celle qui vous conviendra le mieux.

Tenant ce qu'il m'offre là... Je me verse un verre d'argal en réfléchissant... Pour me donner une contenance car je suis décidé depuis longtemps... En un sens, j'ai toujours été décidé à accepter n'importe quoi.

Un homme dans ma situation n'a plus le choix..., sinon de jouer à quitte ou double... C'est au point que je me demande s'il ne m'influence pas psychologiquement.

Même si c'est le cas, je ne lui en veux pas... Ce qui me fait penser à cela c'est que je n'ai connu aucun moment d'appréhension ou d'inquiétude depuis qu'il m'est apparu.

Je vide mon verre, puis je dis :

— Banco.

Immédiatement, il lève sa baguette noire dont jaillit un mince ruban lumineux qui se déroule et nous enveloppe tous les deux... Un ruban lumineux transparent... Je suis toujours dans ma chambre, mais je parie que si quelqu'un entrerait, il ne me verrait plus.

Non..., car moi aussi j'ai brusquement l'impression de flotter... et, tout à coup, ma chambre n'est plus là... J'ai l'impression d'être emporté à une allure vertigineuse dans un ascenseur.

Le temps de le réaliser et un autre paysage m'apparaît en transparence. Il ne s'agit plus d'une chambre, mais d'une pelouse... Mon cœur bat à grands coups pendant que le mince ruban lumineux qui nous enveloppe s'estompe autour de nous, puis s'efface complètement.

Mes pieds touchent le sol, foulent l'herbe. Une herbe semblable

à celle que j'ai toujours connue... Bien sûr... Je suis stupide de penser qu'il pourrait en être autrement.

— Nous sommes arrivés ?

— Presque.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous devez encore passer par le bloc de décontamination..., comme moi, d'ailleurs.

Il m'entraîne vers une petite construction basse, en béton que je n'avais pas remarquée. Il ouvre la porte d'un sas et nous pénétrons dans une sorte de long couloir éclairé violemment... Arlam avance devant moi... Il marche lentement et j'accorde mon pas sur le sien.

— Où nous déshabillerons-nous ?

— Ce n'est pas nécessaire.

— Déjà, nous sommes au bout du couloir et il ouvre un nouveau sas.

— C'est fini ?

— Oui.

Une fois sortis du sas, nous nous retrouvons sur une nouvelle pelouse... Je dis bien nouvelle. Ce n'est plus celle où nous sommes arrivés.

Arlam me dévisage avec curiosité tout en passant sa baguette noire dans une sorte de gaine qu'il porte à sa ceinture.

— Cette fois, nous sommes dans votre spirale de temps ?

— Oui.

— En quelle année ?

— Par rapport à votre temps, je n'en sais rien... Nous ne comptons pas de la même façon et surtout nous n'avons plus les mêmes points de repère... Pour autant que mon époque succède bien à la vôtre.

— Ce n'est pas certain ?

— Rien ne l'est jamais puisque nous coexistons.

— Nous sommes-pourtant toujours sur la terre.

— Naturellement.

— Où ?

— Géographiquement, sur le continent que vous appelez Europe et dans le pays que vous nommez France... Pour encore plus de précision dans la région qui s'appelle le Poitou.

— C'est donc le Poitou qui est devenu la capitale de la nouvelle humanité ?

— Il n'y a plus de capitale... Nous avons également supprimé ce que vous appelez les lois... Nous vivons chacun comme nous l'entendons et nous disposons tous de très vastes espaces... En principe, mon domaine englobe l'ancienne France, la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

— En principe ?

— Oui... Car je serais ravi si quelqu'un envisageait de venir s'installer sur mes terres et nous sommes tous dans le même cas... Je vis seul dans cette immense étendue avec mon épouse et une armée d'androïdes.

— Vous avez des enfants ?

— Un... Après quarante ans de vie commune... Je ne dis pas mariage car nos unions n'ont aucun rapport avec ce que vous appelez ainsi.

Un étrange véhicule s'approche de nous. On dirait une flèche monumentale à l'extrémité acérée... En fait, lorsqu'elle stoppe à notre hauteur, je réalise que c'est une voiture conduite par un homme d'une vingtaine d'années et d'une beauté radieuse.

— Votre fils, sans doute ?

Arlam éclate de rire.

— Ce n'est pas un homme, Barsac, mais un androïde.

Je n'en reviens pas. Ce n'est pas possible. C'est un homme que j'ai en face de moi. Pas une machine. Un homme de chair avec une intelligence d'homme... Je bredouille :

— L'illusion est complète.

— Au-delà de tout ce que vous pouvez penser... Nos androïdes sont dotés d'une intelligence qui leur est propre... Il ne leur manque que l'imagination et la possibilité d'anticiper... A part cela, ils sont faits de chair et du vrai sang coule dans leurs veines... Celui-ci s'appelle T 9... Montez.

## CHAPITRE II

Arlam me désigne la carlingue de l'espèce de flèche volante. J'y monte. Une carlingue spacieuse dont les sièges sont recouverts de cuir. Du cuir synthétique probablement, mais, là aussi, l'illusion est parfaite.

Dès que je suis installé, Arlam s'assied à côté de moi, puis il prononce quelques mots dans une langue que je ne connais pas et T 9 se place derrière un vaste tableau de bord auquel je ne comprends absolument rien.

La flèche démarre... Elle ne roule pas et on dirait même qu'elle ne vole pas non plus. C'est plus complexe. Je demande :

— Nous nous déplaçons sur un coussin d'air ?

Ma question commence par le surprendre, puis il se rappelle que j'appartiens à une civilisation différente de la sienne et il m'explique :

— Non..., les escalars se déplacent en s'aspirant dans l'atmosphère ou dans le vide par compensation de gravité.

— Et quelle vitesse peut atteindre votre engin ?

— Dans le vide sidéral, j'imagine qu'il atteindrait facilement celle de la lumière, mais l'expérience n'a jamais été tentée... En atmosphère, elle est limitée par les obstacles que l'appareil peut rencontrer et qu'il évite automatiquement.

— Vous n'auriez donc pas besoin de pilote ?

— Non... T 9 est là uniquement pour indiquer la direction.

Pour le moment, nous avançons relativement lentement au milieu d'un grand parc dans lequel le silence a quelque chose d'oppressant... Un instant, je tends l'oreille et, brusquement, je me rends compte de ce qui me choque et je m'écrie :

— Dans votre parc, il n'y a pas d'oiseaux.

— Ni oiseaux, ni bêtes d'aucune sorte.

— Comment est-ce possible ?

— Avant ma première incursion dans une autre spirale de temps, je ne savais plus moi-même ce que c'était... Il y a longtemps que tous les animaux non domestiques ont disparu de la terre..., et j'ai réalisé que c'était une chose atroce...

— Mais vous n'en avez pas ramené de vos voyages ?

— Si..., mais ils ne se sont pas acclimatés... C'est ainsi que j'ai découvert que nous ne devons importer que des êtres vivants répondant à certaines conditions.

— Je les remplis ?

— Fatalement, puisque vous êtes là.

Au bout de l'allée que nous suivons se dresse un palais... Enfin,

presque... Disons une monumentale construction en forme de cube. Tout d'abord, elle me paraît reposer sur pilotis, mais, très vite, je me rends compte que ce n'est pas ça.

Comme l'escalier, cette construction flotte au-dessus du sol. Du regard, je questionne Arlam.

— Depuis la découverte de l'antigravité, nos demeures ne sont plus fixes... Nous pouvons aller nous installer n'importe où avec elles... Même sur d'autres planètes.

— Ce sont donc des astronefs ?

— En un sens... Avec Arlam III, j'ai visité une bonne douzaine de galaxies.

— Et, dans aucune, vous n'avez rencontré des hommes ?

— Très peu... Pas suffisamment pour envisager une véritable régénération de la race... Pour cela, il faut absolument que nous puissions dans une autre spirale de temps.

L'escalier s'est arrêté à la hauteur de ce qui pourrait passer pour un perron. Arlam y prend pied, puis me tend la main pour m'aider à descendre. La construction n'est ni de pierre, ni d'acier. Elle est faite d'un métal ou d'un alliage dont on n'a aucune idée dans mon temps.

Arlam sourit de mon étonnement et me fait entrer..., non par une porte, mais par un sas... L'intérieur est froid, anonyme, un peu agressif. Des murs nus et dépouillés, sinistres.

Nous entrons dans la cage d'un ascenseur qui nous emporte rapidement vers le sommet de l'édifice... Machinalement, je glisse la main dans la poche de mon veston et j'en sors un paquet de cigarettes.

Au moment de me servir, je tends le paquet ouvert à mon compagnon qui fait « non » de la tête.

— Ça ne vous dérange pas si je fume ?

— Pas du tout.

L'ascenseur s'arrête. Une porte coulissante s'ouvre juste comme s'exhale ma première bouffée et nous débouchons sur un petit palier. Arlam ouvre une porte et me fait passer devant lui... Je pourrais me croire retourné à mon époque et accompagnant un ami chez lui.

Je pensais qu'il allait me faire entrer dans une sorte de bureau, mais ce n'est pas cela du tout... Je me retrouve dans une pièce carrée devant un tapis roulant.

Tout de suite, Arlam commence à se déshabiller et je m'exclame :

— Je croyais que nous étions déjà passés par le bloc de décontamination.

— Ceci est un bloc de régénérescence... Vous verrez comme vous vous sentirez bien lorsque vous en sortirez... Si cela vous gêne de vous déshabiller devant moi, vous pouvez attendre que je sois sorti.

— Ça ne me gêne pas.

Tout en fumant, j'enlève mon veston, puis ma chemise que le tapis roulant emporte.

— Je les retrouverai ?

— Dès que nous serons sortis du bloc.

— En quoi consiste-t-il ?

— C'est un caisson dont l'air est conditionné.

— Et je peux continuer à fumer ?

— Naturellement.

Il monte sur le tapis roulant et je l'imites. Ce tapis paraît s'enfoncer dans le mur, mais, de nouveau, il s'agit d'un sas dans lequel nous nous trouvons automatiquement séparés.

Le caisson est assez grand et comporte un vaste fauteuil dans lequel je m'assieds. Je n'éprouve aucune gêne, cependant je commence à transpirer légèrement. Ça dure quelques secondes, puis le fauteuil me repousse.

Impossible de traduire autrement ce qui se passe... Le fond se dérobe pendant que le dossier avance... Je me relève juste pour me faire asperger par une fine vaporisation parfumée à l'œillet qui sèche instantanément sur moi.

En même temps, mes vêtements sont ramenés par le tapis roulant. Je me rhabille tout en éprouvant la sensation d'être en pleine forme... En quelque sorte régénéré... Le bloc porte bien son nom... Je me sens souple, fort, peut-être plus jeune.

Encore le tapis roulant. Il me conduit à un dernier sas qui débouche dans une coursive où Arlam m'attend.

— Comment vous sentez-vous ?

— Très bien.

— Rajeuni ?

— Oui... C'est exact... J'ai eu cette impression.

— Il en ira de même chaque fois que vous passerez par le bloc de régénérescence... C'est-à-dire à chacun de vos voyages dans notre spirale de temps.

— Car vous pensez que j'y reviendrai ?

— Très souvent.

Au bout de la coursive dans laquelle nous nous trouvons, le mur s'escamote brusquement pour nous permettre de passer dans une grande pièce meublée bizarrement d'une profusion de meubles qui ne ressemblent en rien à ceux que je connais.

Ils ont tous un peu moins de deux mètres de haut pour cinquante à soixante centimètres de large... Certains sont équipés de lampes, d'autres de volants ou de leviers... Beaucoup d'écrans.

— C'est votre laboratoire ?

Arlam sourit.

— Ma bibliothèque..., nous ne possédons plus de livres



semblables aux vôtres, mais des machines à enseigner ou à rêver... Vous lisez encore des romans... Nous, nous les vivons... Dans la peau du personnage de notre choix.

— Et si le personnage meurt ?

— Nous croyons mourir aussi..., avant de nous réveiller... De toute façon, la mort n'est qu'un sommeil infini.

— Durant lequel on ne rêve plus.

— Qu'en savez-vous ?... La mort n'est peut-être qu'un long rêve.

Il me fait traverser toute cette « bibliothèque » pour me conduire jusqu'à une vaste baie qui domine la campagne et devant laquelle se trouve une table massive ou plutôt une sorte de coffrage carré.

Autour, des fauteuils.

— Prenez place.

Une fois assis, je sens que le coffre cède sous mes genoux et que je peux glisser mes jambes dans une espèce de cavité où elles sont très à l'aise.

Arlam s'est assis également. En face de moi, et il a un indéfinissable sourire en appuyant sur un bouton. Presque tout de suite, une jeune femme ravissante traverse la bibliothèque pour venir nous rejoindre.

Je me lève vivement... La nouvelle venue a un visage mince aux grands yeux en amandes. Des cheveux noirs tombant en boucles épaisses sur ses épaules. Elle est vêtue d'un court monokini bleu turquoise.

— Votre épouse ?

— B 5, répond Arlam.

— B 5 ?... Il s'agit encore d'un androïde ?

— Bien sûr.

— Quel dommage !

Décontenancé, je me rassie pendant qu'Arlam reprend :

— Pourquoi dommage ?... A part le fait qu'elle ait été fabriquée artificiellement et qu'elle soit conditionnée, c'est une véritable femme... Certaines « B » ont même eu des enfants qui se sont révélés parfaitement humains, mais le cas est extrêmement rare.

— Des enfants ?

— C'est depuis ce jour que nous rendons tous les « T » stériles de façon à ne pas être envahis par une race hybride.

Tourné vers l'androïde, il parle dans une langue que je ne comprends pas, puis il me traduit :

— B 5 va nous servir du scalv... C'est un alcool assez semblable à l'argal que vous buviez lorsque je me suis matérialisé chez vous, mais de meilleure qualité.

— Je n'apprécie pas l'argal, je m'en contente.

— Désormais, vous pourrez choisir ce qu'il y a de meilleur aussi

bien dans votre civilisation que dans la mienne.

B 5 nous sert. Comme elle dépose mon verre devant moi, ma main touche son bras et j'ai l'impression de toucher une chair vivante, chaude, souple et douce.

Je ne peux m'empêcher de rougir légèrement et Arlam se met à rire.

— Je vous donne B 5.

— Mais...

— Quoi ?... Rien ne pourrait lui faire plus plaisir.

De nouveau, il parle dans sa langue.

Quelques mots seulement et B 5 se tourne vers moi avec un sourire heureux.

— Vous pouvez compter sur mon dévouement le plus complet.

Son regard est vivant. Il n'a rien de morne. Arlam ajoute :

— Elle vous rejoindra plus tard... Pour le moment, nous avons à parler.

Il lève son verre et je l'imité. Le scalv ressemble, en effet, terriblement à l'argal... Comme un excellent cognac ressemble à de l'alcool à brûler.

— Qu'attendez-vous exactement de moi ?

— Le repeuplement de la terre dans cette spirale de temps.

— En amenant des hommes et des femmes de mon époque dans la vôtre ?

— Exactement.

— Pour vraiment repeupler la terre, il faudra transférer des milliers d'êtres... Que dis-je, des centaines de milliers.

— En gros, un million... Ce sera suffisant pour relancer la race humaine dans une nouvelle épopée... Un million, c'est à peu près le chiffre de colons que vous envoyez sur les planètes vierges des différents systèmes solaires que vous contrôlez.

— Parce que nous voulons que ces émigrants restent longtemps tributaires de Terre O ([1]).

— Je tiens essentiellement aussi à ce que ceux que vous m'amènerez restent longtemps tributaires de notre civilisation dont nous ne voulons les faire profiter que progressivement.

— Soit..., mais s'il est assez facile de persuader des hommes d'aller s'installer sur des planètes lointaines, je me demande ce qu'ils penseront d'un transfert dans le temps ?

J'allume une cigarette et je me renverse contre le dossier de mon fauteuil.

— Vous ne leur parlerez que d'une planète lointaine..., et ils changeront de spirales de temps sans même s'en rendre compte.

— Chaque fois que des émigrants sont partis s'installer sur des planètes vierges, il y a eu du déchet... Un certain nombre d'entre eux,

ne se sont pas acclimatés et ont voulu regagner Terre O.

— Il en ira de même avec les colons que vous amènerez... Tout se passera exactement comme pour une colonisation normale... Ce n'est qu'à la deuxième ou à la troisième génération que nous révélerons la vérité à ceux qui seront ici.

— Si nous sommes encore là.

— Vous verrez cela, Barsac..., moi aussi... A moins qu'un accident stupide vienne mettre fin à nos jours... Vous n'aurez même pas vieilli.

— A cause des blocs de régénérescence ?

— Oui.

Il semble n'y avoir que des avantages à ce qu'il me propose, mais c'est sans doute trop beau.

— Sur le principe, je suis d'accord... Reste à mettre votre projet en pratique... Si je vous ai bien compris, j'organiserai des expéditions vers une hypothétique planète et en cours de route l'astronef qui nous emportera sera transféré dans le temps ?

— C'est cela.

— Parfait..., mais en tant que bibliothécaire, je n'ai aucune qualification pour organiser un voyage lointain... Personne ne me fera confiance..., surtout après ce qui m'est arrivé avec la commission de Contrôle permanent.

— J'ai tout prévu... Avez-vous entendu parler du *Sardanapale* ?

Je fronce les sourcils... Ce nom me dit quelque chose. Je fais un effort de mémoire... Oui, j'étais encore au gouvernement lorsque cet astronef est parti... Pour la galaxie de Starvena qui n'a jamais été explorée.

— Oui... Je me souviens... On n'a plus jamais eu de nouvelles du *Sardanapale*.

— Le vaisseau s'est écrasé sur une planète dont la gravité a eu raison de tous ses appareils de compensation... Il n'en reste plus rien, mais je l'ai reconstitué... Pièce par pièce...

— Et alors ?

— Le *Sardanapale* va regagner le système solaire... Je connais parfaitement vos lois... Tout particulièrement celles relatives aux épaves de l'espace... Celui qui en découvre une..., quelle qu'elle soit, en devient propriétaire... Contenant et contenu.

— Et vous me ferez découvrir l'épave du *Sardanapale* ?

— Exactement. Il semblera émerger du temps négatif juste devant la fusée d'excursion que vous aurez louée et que vous piloterez seul... Comme par hasard, au moment où l'événement se produira, les caméras de votre fusée seront branchées...

— Qui aura ramené cette épave dans le système solaire ?

— Son pilote automatique.

— Admettons... Que sera devenu l'équipage ?

— Dans ses soutes, on découvrira les restes d'une hydre des Pléiades..., morte de faim... Ça expliquera la disparition de l'équipage..., car vous savez que les hydres des Pléiades peuvent prendre le contrôle mental de plus de cent individus à la fois... On les fait garder par des robots... On en trouvera un désamorcé à proximité d'une cage et on déduira qu'il était tombé en panne et qu'un homme était descendu dans la soute pour le réparer.

— Ingénieux.

— Dans le poste de commandement, vous découvrirez le journal du bord du commandant Sorensen et une carte détaillée de la galaxie de Starvena... Plus une documentation sur une planète qui passera pour un véritable Eldorado...

— Je vois...

— Dans les soutes du *Sardanapale*, il y aura des minerais rares... Tout particulièrement du radal à l'état pur... Tout un chargement... Disons cent kilos... Une fortune fabuleuse.

Ça, je n'en doute pas. De mon temps, le radal est le carburant solide qui dégage le plus d'énergie sous la forme la plus minuscule. Un fragment de la grosseur d'un pois chiche permet un saut dans le subespace de plusieurs heures, ce qui permet de se rendre pratiquement n'importe où.

Une fortune fabuleuse qui excitera l'imagination d'éventuels émigrants... Tout a-été prévu. Arlam vide son verre de scalv en me fixant d'un regard interrogateur.

— Logiquement, ça devrait marcher, je dis..., mais un million d'émigrants, cela représente plusieurs centaines de voyages.

— A moins de disposer d'une flotte... Vous pourrez vous la constituer... Le temps ne comptera ni pour vous, ni pour moi... Il n'y aura que des délais à respecter pour vos aller et retour de façon que vos autorités ne se montrent pas trop curieuses.

— Des délais vis-à-vis des autorités..., et pour les colons qui voudront rentrer ?... Comment leur cacher que les transferts se font à peu près instantanément.

— Ceux-là nous les ferons hiberner.

— Vous avez tout prévu !

— A peu près... Par exemple de vous ramener dans votre chambre à l'heure exacte où vous l'avez quittée..., même si vous restez ici pendant un certain temps.

— Comment est-ce possible ?... Le temps ne s'est tout de même pas stoppé pour mes contemporains.

— Non..., mais il ne bat pas au même rythme et nous pouvons le rattraper.

Devant mon air dérouté, il éclate de rire.

— Ne cherchez pas à comprendre... Pas encore... Votre esprit n'est pas préparé à certaines formes de raisonnement... B 5 va vous conduire aux appartements que je vous ai fait préparer... Lorsque je me suis matérialisé dans votre spirale de temps, vous étiez sur le point de vous coucher... Vous devez donc être fatigué.

De nouveau, il appuie sur un bouton et l'androïde revient. Il lui dit quelques mots dans la langue que je ne comprends pas et B 5 s'incline avant de venir me prendre par la main.

— Demain, m'annonce encore Arlam, elle aura appris votre langue et cela simplifiera vos rapports.

# CHAPITRE III

Une cursive..., puis, un nouvel ascenseur. B 5 n'a pas lâché ma main. Je n'arrive pas à croire qu'il s'agit d'une créature artificielle... C'est une femme... Une vraie femme.

Chargée sans doute de m'ensorceler..., et qui y arrive facilement. Comme je suis tout près d'elle, je respire son parfum et j'ai une terrible envie de la prendre dans mes bras.

« Je vous la donne. »

Si c'est simplement un androïde, je ne dois pas me laisser tromper par son apparence et ce n'est rien d'autre qu'un animal familier, mais si c'est un être humain...

L'ascenseur s'arrête. Les portes s'ouvrent. Devant nous, une immense salle. Tout ce que j'en vois d'abord, c'est un amoncellement de coussins répartis partout...

Seulement, ce ne sont pas exactement des coussins, mais des meubles, en forme de coussin. Je finis par distinguer un certain nombre de machines semblables à celles que j'ai vues dans la « bibliothèque » d'Arlam.

Des meubles en forme de coussin ! Ce n'est qu'une impression, bien sûr. Ils sont tous faits dans une matière que je ne connais pas et qui ressemble au cuir.

B 5 me fait traverser toute la salle puis, d'un signe, m'incite à m'asseoir sur une sorte de pouf jaune qui épouse tout de suite la forme de mon corps... Un peu comme s'il m'enveloppait.

Une sensation étrange. Inquiétante aussi.

Devant moi, B 5 s'installe à son tour, puis je vois qu'une sorte de boule ronde s'avance jusqu'à moi... Une boule ronde qui s'ouvre comme une coupe dès qu'elle arrive à ma hauteur, formant une table sur laquelle se présente une profusion de rapiers.

Sans doute de la nourriture. Rien qui ressemble à ce que nous mangeons sur terre... Je veux dire à mon époque... Dans les rapiers, des gelées. Il y en a de toutes les couleurs.

*A priori*, ça ne me tente guère, mais j'ai subitement faim... Trop subitement pour que ce soit naturel. Qu'est-ce que je vais chercher là ? On dirait pourtant qu'il se dégage de l'exposition que j'ai devant les yeux des effluves qui me mettent en appétit.

— Oui..., c'est cela ! B 5 me sourit... Je prends une cuillère et je pique, un peu au hasard, dans un des rapiers... Une gelée jaune assez fluide... J'en prends très peu et je porte la cuillère à mes lèvres.

B 5 me fixe avec curiosité. Bon ! Ça a un vague goût d'ananas et cela fond littéralement dans la bouche... J'apprécie et je le montre

d'un mouvement de tête qui paraît enchanter mon androïde.

Un peu de gelée noire, maintenant. On dirait du poisson... Gelée verte... Elle évoque immédiatement pour moi le poulet.

Et c'est extrêmement nourrissant en plus. Je comprends vite que le principe est de laisser fondre la gelée sur la langue.

Encore un essai. De la gelée rouge..., des épinards, puis de la rose..., des petits pois... Déjà, je me sens restauré et, comme j'ai soif, une coupe de scalv se matérialise au milieu des rapiers.

Comme si quelqu'un ou quelque chose lisait dans mes pensées ou « sentait » mes désirs... Dès que j'ai bu et reposé mon verre, le robot-boule se referme et s'éloigne.

B 5 se relève et l'étrange matière qui m'enveloppe se renverse... Presque tout de suite, je me sens envahi par une étrange torpeur... J'ai l'impression de sombrer dans un sommeil qui n'est pas naturel non plus...

Cependant, je n'ai aucune envie de réagir. Je me sens trop heureux. B 5 s'éloigne... Je garde encore un soupçon de conscience... Tout est artificiel dans la civilisation d'Arlam.

La nourriture, l'appétit, le sommeil... Les hommes, les femmes... Une vie à laquelle j'aurai beaucoup de peine à m'habituer, mais en fait il n'en est pas question...

Je n'y participerai que pour de courts séjours et dans ces conditions...

En moi, le sentiment d'avoir vécu trente-six vies... En rêve, et ce sont des rêves qui m'échappent dès que j'ouvre les yeux... Je me sens admirablement reposé..., lucide..., équilibré.

Un mouvement pour me lever. C'est inutile. C'est toute ma couche qui se redresse accompagnant mon mouvement et je me retrouve assis dans le confortable fauteuil que j'occupais hier soir.

B 5 apparaît immédiatement.

— Avez-vous bien dormi ?

La voix est agréable, d'un timbre très pur. En sursautant, j'écарquille les yeux... Ah ! Oui Arlam m'a prévenu.

— Ainsi, vous avez appris ma langue ?

— Cette nuit.

— Vous ne vous êtes pas reposée ?

— Si... En passant quelques minutes dans le bloc de régénérescence..., cela vous suffirait également si vous aviez l'habitude.

— Quelques minutes dans le bloc de régénérescence... Si bien que vous vivez vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

— Rien que cela double déjà le temps d'existence des êtres humains.

— Le vôtre aussi, j’imagine ?

— Sauf incident ou violence, nous autres androïdes sommes pratiquement immortels.

— Même sans repos ?

— Le repos ne nous est nécessaire que pour garder notre apparence de jeunesse.

— Quel âge avez-vous ?

— Exactement cent treize ans.

Mon étonnement la fait sourire. Cent treize ans et on lui en donnerait vingt-cinq... Je n’ai jamais vu une aussi belle femme et ce n’en est pas une...

— Ça ne vous gêne pas d’être un androïde ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, moi..., de vous sentir différente de nous.

— Mais, nous ne sommes pas différents... Nous sommes autre chose.

Difficile à admettre car je la regarde avec une admiration que je n’essaye même pas de dissimuler.

— Venez, dit-elle.

— Vous me conduisez à Arlam ?

— Non..., au bloc de régénérescence.

— Pour m’habituer ?

— Ici, on commence toutes les journées en passant quelques minutes dans le bloc.

— Et Arlam ?

— Il vous rejoindra plus tard.

Elle porte toujours pour tout vêtement un minuscule monokini. Ce matin, il est jaune. Je la suis vers une petite porte basse..., et en même temps, je réalise que la pièce dans laquelle j’ai dîné hier soir, puis dormi, ne comporte aucune fenêtre.

Malgré cela, je n’éprouve et je n’ai éprouvé aucun sentiment de claustrophobie... J’imagine que mon subconscient est impressionné d’une façon ou d’une autre pour que je me trouve à l’aise dans n’importe quelle situation.

Ça doit être la caractéristique de la civilisation d’Arlam.

B 5 entre avec moi dans le bloc de régénérescence. Pour elle, il n’y a pas de problème, puisqu’elle est déjà pratiquement nue... Moi, j’ai comme une hésitation à enlever mes vêtements devant elle, mais elle me regarde avec des yeux si tranquilles que je me trouve ridicule.

De nouveau, je ressens une impression de bien-être et de rajeunissement... B 5 m’a vaporisé le menton et les joues avec un liquide odorant..., et je me retrouve à peu près instantanément rasé de près et, lorsque j’examine mon visage dans une glace qui se trouve là,



je m'aperçois que les premières rides qui commençaient à s'accrocher à la hauteur de mes tempes ont complètement disparu.

Un miracle ! De la véritable magie ! A mes yeux du moins, mais après tout, Arlam m'avait dit qu'on rajeunissait dans les blocs de régénérescence... Les hommes ont donc fini par trouver le secret de l'éternelle jeunesse auquel on rêvait depuis des millénaires de mon temps.

Je me rhabille, puis B 5 me reconduit dans la salle où j'ai dormi. En notre absence, des robots ont dressé le couvert sur une petite table ronde.

« Dresser le couvert ! » Cela veut seulement dire qu'un robot rond s'est ouvert pour nous présenter ses rapiers. Il n'y en a que deux cette fois, emplis l'un d'une gelée blanche assez fluide, l'autre d'une gelée jaune.

Nous allons nous installer lorsqu'Arlam nous rejoint. Il est vêtu d'un short bleu et d'une courte tunique cintrée d'un rouge violent. A sa taille, une ceinture à laquelle est attaché un étui qui doit contenir une arme dont je n'aperçois que la crosse.

— Comment avez-vous dormi ?

— Très bien.

— Et que pensez-vous des blocs de régénérescence ?

— C'est merveilleux.

— Vous pourrez en user à chacun de vos voyages autant que vous le voudrez.

Il s'installe avec nous autour de la table ronde..., ou du robot. Ce n'est qu'une question de termes et me demande :

— Et notre nourriture ?

— Ces gelées sont bonnes, mais je crains de m'en lasser assez vite.

Arlam sourit.

— Vous préférez des aliments plus substantiels ?

— Oui... Question d'habitude probablement.

— Chaque fois que vous viendrez ici, je vous donnerai des robots qui vous prépareront tout ce que vous voudrez... A condition que vous leur fournissiez la matière première.

Pour lui, tout est simple et facile..., et ça le deviendra sans doute pour moi aussi lorsque j'aurai découvert ses secrets... J'ai soudain l'impression que ce ne sera pas très difficile.

Je me sens en quelque sorte infiniment supérieur à cet homme qui m'éblouit par ses prodiges. Supérieur moralement..., car, s'il ne lui reste plus que des désirs, moi, j'ai encore des ambitions.

Ça fait une différence formidable.

Tout en me servant de gelée blanche, je dis :

— Il paraît que B 5 m'accompagnera dans ma spirale de temps ?

— Je ne vous l'impose pas, mais elle pourra vous être d'un grand secours.

— Ça, je n'en doute pas et je serai heureux de l'emmener avec moi... Seulement, dans mon époque, on n'est pas libre de vivre à sa guise... On est recensé, catalogué, répertorié, fiché... Sans plaque d'identité, on ne peut pas se procurer les choses les plus élémentaires... J'en possède une, bien sûr, mais elle ne me permettrait pas d'acheter des rations de nourriture pour deux.

Arlam hausse doucement les épaules.

— J'ai prévu tout cela... B 5 aura sa plaque d'identité magnétique..., réglée sur ses ondes biologiques.

— Une fausse plaque ?

— Si on veut, mais elle a été enregistrée par l'ordinateur du centre d'identité de votre capitale régionale.

— Comment avez-vous fait ?

— Vous oubliez que je peux influencer mentalement des groupes entiers de vos semblables... Il m'a suffi, une nuit, de me matérialiser dans le centre d'identité et de faire passer, avec l'aide de l'équipe de gardiens, une plaque que j'avais préparée à l'avance dans l'ordinateur qui l'a enregistrée.

— A quel nom ?

— Jill Laver... Née en Alaska... En voyage d'agrément en Europe.

— L'argent ?

— Jill Laver n'en manque pas... Elle possède un compte à la Banque d'Etat.

— Comment est-ce possible ?

— Toutes les rentrées de fonds sont enregistrées mécaniquement... J'ai donc fait passer une fausse bande de crédit dans la machine.

— On s'apercevra que cette bande ne correspond à rien dès qu'elle sera contrôlée.

— Elle ne le sera jamais.

— Comment cela ?

— Cette bande est faite d'une matière qui s'est désintégrée après son passage dans la machine enregistreuse.

— Si bien que l'inscription subsiste sans sa référence ?

— Exactement..., ce qui rend tout contrôle impossible..., à moins d'une vérification systématique de tous les comptes à partir du client, mais votre Banque d'Etat en comporte environ cent millions.

Il a raison et je m'incline... Sur ce point, car je soulève une autre difficulté.

— Comment aura voyagé Jill Laver ?

— Dans sa fusée personnelle.

— Immatriculée où ?

— En Alaska...

Tout cela lui paraît sans importance et il continue très vite comme pour se débarrasser d'une corvée ou pour couper court à mes questions ridicules.

— B 5 se posera sur la terrasse de votre bloc d'habitation au moment où, comme par hasard, vous y serez monté pour prendre l'air... C'est ainsi que vous ferez officiellement sa connaissance et que vous l'inviterez à descendre chez vous.

Lorsqu'il a parlé de mon *bloc* d'habitation, je n'ai pu m'empêcher de faire le rapprochement avec ses blocs de décontamination et de régénérescence... Toujours le même mot, mais la désignation change.

Comme je reste silencieux, Arlam insiste :

— Avez-vous encore une objection quelconque à me présenter ?

— Non.

— Alors, la chose est entendue... Naturellement, B 5 sera vêtue à la mode de votre temps... D'ailleurs, ce qu'elle porte actuellement est une tenue exclusivement d'été.

— Car votre civilisation n'a pas réussi à modifier les saisons ?... J'imaginai souvent que l'avenir connaîtrait un éternel printemps.

— Il l'a connu..., mais ça a été jugé néfaste à bien des points de vue... Pour la nature. Mes ancêtres, c'est-à-dire des gens qui sont venus bien après vous ont commis un certain nombre d'erreurs graves que je suis en train d'essayer de réparer.

— Notre époque aussi a commis des erreurs.

— Votre civilisation étant moins avancée, elles sont sans commune mesure avec les nôtres... Mais les erreurs sont indispensables à la bonne marche des sociétés..., et elles ne tirent pas à conséquence puisque le moment vient où on peut les réparer... Si j'en avais le désir, je pourrais repeupler la terre de mammoths ou de diplodocus.

— Ce ne serait pas une bonne chose.

— Qui sait ?... Puisqu'il s'agit de recommencer quelque chose, je devrais peut-être tout reprendre à ses débuts.

Nous avons fini notre repas..., enfin, j'ai fini le mien car j'ai été le seul à manger. Arlam se lève.

— Je voudrais vous montrer l'endroit où votre vaisseau devra se poser lors de votre premier voyage... Après, il faudra que je songe à vous ramener dans votre spirale de temps.

— A l'heure même où je l'ai quittée ?

— A peu près.

Je me lève aussi et, pendant que nous nous dirigeons vers la coursive, je remarque :

— Quel que soit l'endroit dans l'espace où notre vaisseau se

placera en orbite, il survolera nécessairement la planète et nos observateurs apercevront nécessairement nos installations.

— Aucun risque de ce côté-là... Nous les aurons rendues invisibles...

Un ascenseur nous redescend tous les trois au rez-de-chaussée et, dehors, un escalier nous attend. Devant le tableau de bord, un androïde, un T..., mais ce n'est pas le même qu'au moment de mon arrivée et, cette fois, Arlam ne juge pas utile de m'indiquer son numéro.

L'escalier s'immobilise au-dessus d'une vallée étroite et encaissée au fond de laquelle coule un torrent... Plus haut, un vaste plateau herbeux dominé de très loin par les sommets couverts de neige d'imposantes montagnes.

— C'est sur ce plateau que vous poserez votre vaisseau, m'annonce Arlam.

— Où sommes-nous ?

— Dans ce qu'on appelait les Alpes, de votre temps..., à mi-distance entre les régions au climat trop rude et celles où il ferait trop chaud... C'est l'endroit idéal pour une première installation..., les expéditions suivantes descendront progressivement jusqu'à la mer.

— Une des premières tâches des émigrants consistera à établir un relevé topographique... Vous ne craignez pas qu'il corresponde trop exactement...

Arlam m'interrompt en riant.

— A ceux qu'on pourrait relever dans cette région à votre époque?... Aucun risque... Le temps a modifié sensiblement la configuration des côtes de ce que vous appeliez la Méditerranée et même le relief des montagnes... Il y aura beaucoup de points communs, mais dans un ensemble très différent... Prenons votre Corse...

— Elle a disparu ?

— Non, mais elle se trouve reliée au continent par un chapelet de petites îles..., et même si ces différences n'existaient pas, aucun des colons que vous m'amènerez ne soupçonnera la vérité.

— C'est probable... Reste la durée du voyage.

— Pas de problème non plus, vous naviguerez réellement en direction de la galaxie de *Starvena* et ce n'est qu'au moment de l'atteindre que vous mettrez en marche le processus de transfert.

— Le voyage prendra donc un certain temps ?

— Une dizaine de jours, compte tenu des sauts dans le subespace... Naturellement, vous ne serez que l'organisateur de l'expédition... Vous embaucherez un commandant de bord dont l'expérience fera autorité.

— Le transfert dans le temps s'effectuera à l'aide d'une machine ?

— Une machine de petite taille que vous garderez dans votre cabine... B 5 vous l'apportera.

— Et si le commandant de bord décide de se poser ailleurs qu'ici ?

— Pourquoi le ferait-il ? Mais si cela arrivait, ce ne serait pas catastrophique.

— Vous m'avez dit aussi que les colons devraient satisfaire à certains tests physiologiques.

— Exact... Pour cela, vous louerez un de vos robots sanitaires..., un modèle HC441..., et avant les examens vous lui en substituerez un autre, absolument identique, que B 5 vous apportera.

Tout semble avoir été prévu. Arlam fait signe à son pilote de se remettre en route et, en même temps, il m'annonce :

— Le moment est venu de vous renvoyer dans votre spirale de temps.

— Et si, une fois là-bas, au lieu de vous aider, je révélais la vérité ?

Il éclate de rire.

— Vous passeriez pour fou et il est probable qu'on vous enfermerait.

De toute façon, je n'ai pas la moindre envie de révéler la vérité.

# CHAPITRE IV

Le mince ruban lumineux qui m'enveloppe se déroule et je me retrouve dans ma chambre... Un peu hébété. Ma misérable chambre... Machinalement, je jette un coup d'œil à la pendule...

Si nous sommes toujours le même jour, il n'y a pas plus de cinq minutes que je suis parti..., ça me fait frissonner et, brusquement, je me demande si je n'ai pas rêvé.

Quelques minutes de somnolence ont pu me plonger dans toute cette fantasmagorie... En fait, je ne ramène rien de mon voyage dans l'avenir. Rien, en dehors d'un souvenir étonnamment précis, mais il y a des rêves dont on reste marqué longtemps.

Je me verse un verre d'argal. Normalement, je devrais être rapidement fixé... Par l'arrivée de B 5... Pour cela, je n'ai qu'à monter sur la terrasse de mon bloc...

De quoi me couvrir de ridicule à mes propres yeux si jamais...

Une gorgée d'argal... Je serai peut-être ridicule si j'y vais, mais je deviendrais fou, si je n'y allais pas... Un terrible dilemme... Il faut que je sache.

Un rêve..., dû à mon esprit surchauffé par l'argal ? Peut-être... Ce n'est tout de même pas certain et, de toute façon, compte tenu de mon état d'énervement, ça me fera le plus grand bien de prendre l'air... Je me trompe moi-même... Une dernière hésitation, puis je me décide brusquement et je sors...

Dans le couloir, le tapis roulant m'emporte jusqu'à l'ascenseur... J'appuie sur le bouton d'appel en me refusant à réfléchir et, une fois dans la cabine, j'allume une cigarette.

Ce qui me pousse surtout à agir comme je le fais, c'est la pensée que j'ai une chance de sortir de ma médiocrité... Un espoir auquel je ne veux pas, je ne peux pas renoncer.

L'ascenseur s'arrête et je sors sur la terrasse. Il pleut. Pas fort. Un petit crachin tout de même assez désagréable qui mouille en profondeur...

Un coup d'œil vers le ciel. Pas une seule étoile. Il est bouché. Je fais quelques pas, les deux mains enfoncées dans les poches de mon pantalon et, presque tout de suite, un des gardiens surgit devant moi.

— Qui êtes-vous ?

— Barsac... Appartement 4 112.

— Vous attendez un airbus ?

— Non... Je prends seulement l'air.

— Vous avez votre plaque ?

— Voilà.

Une plaque ronde, métallique, dans laquelle on a imprégné mes ondes biologiques si bien qu'elle irradie dès que je la serre dans ma main.

Elle resterait terne dans la main d'un autre et cela m'identifie. Le gardien se contente de relever mon nom et le numéro de ma chambre, puis retourne au poste de veille au centre de la terrasse.

Ça fait déjà un bon moment que je suis là et B 5 ne s'est pas manifestée... J'avais rêvé... Je me donne le temps de finir ma cigarette et, pour cela, je vais m'accouder à la balustrade qui clôture la terrasse.

En dessous de moi, quatre cents mètres plus bas, les grandes artères qui divisent la cité en quadrilatères réguliers et monotones. Ma ville... La ville que j'avais rêvé de conquérir et que j'avais presque conquise...

Maintenant, je ne suis plus rien..., sinon un vague bibliothécaire qui passe ses journées à classer des disques et des rouleaux.

Toute la science humaine me passe entre les mains et ne m'apporte plus rien... Un long hululement dans le ciel me fait lever les yeux...

Une fusée !... Je n'y crois plus, mais mon cœur se met tout de même à battre... Le hululement s'arrête... Le pilote vient de stopper ses moteurs et se laisse freiner par son monumental parachute.

Il s'agit bien d'une fusée personnelle... Mon Dieu... Elle se pose à droite du poste de contrôle dont les deux gardiens sont sortis. Le premier est chargé des vérifications pendant que le second, armé, est prêt à intervenir s'il remarquait quoi que ce soit de suspect.

C'est moi qui ai établi ce règlement pour lutter contre des commandos de voleurs qui attaquaient les blocs en se posant en fusées sur leurs terrasses supérieures.

Le sas de la fusée vient de s'ouvrir et une silhouette apparaît dans son encadrement. Est-ce B 5 ? Je suis trop loin pour m'en rendre compte et j'avance vivement.

C'est B 5 !... J'ai comme un éblouissement. Elle est en train de montrer sa plaque d'identité aux gardiens... Une fausse plaque... Mon cœur se remet à battre... Si ça allait se remarquer ?

Non... Tout se passe bien. Elle est vêtue d'une minirobe bleu ciel et ses cheveux noirs sont serrés dans un bandeau. En bandoulière, elle porte un sac de cuir.

Sa plaque d'identité paraît valable aux gardiens et, après avoir refermé la porte du sas de sa fusée, B 5 saute à terre... Je n'ose pas avancer... Et si j'étais abusé par une ressemblance...

Cette femme qui débarque n'est pas nécessairement celle que j'ai connue dans une autre spirale de temps... Rien que cette idée d'une autre spirale de temps me paraît folle tout à coup.

Elle ressemble peut-être uniquement au personnage de mon rêve. Ce genre de coïncidence... En tout cas, la femme avance sur moi en souriant.

— Guy Barsac ?

— B 5.

— Ici, appelez-moi Jill Laver.

C'est bien elle. Je n'ai donc pas rêvé. Soudain, je me sens les jambes molles et je reste muet.

— Remettez-vous... Dites n'importe quoi, mais ayez l'air de me parler..., à cause des gardiens.

— Je n'y croyais plus... Je prenais tout ce qui m'était arrivé pour un songe.

— Non, comme vous pouvez vous en rendre compte... Je suis là... Arlam existe et il nous attend dans sa spirale de temps...

— Arlam..., oui.

— Quittons cette terrasse... On nous observe et vous n'avez pas l'air très naturel.

— Lorsque je suis monté, au lieu de dire aux gardiens que j'attendais quelqu'un, j'ai prétendu que je venais seulement prendre l'air.

— Est-ce grave ?

— J'espère que non... Les gardiens doivent penser que je craignais de ne pas vous voir arriver...

J'esquisse un sourire.

— Les amoureux réagissent presque toujours ainsi et, naturellement, pour les gardiens, je suis votre amoureux.

En disant cela, je rougis violemment, puis je me domine et je conduis B 5 vers l'ascenseur. Comme je vais en ouvrir la porte, elle coulisse et un gros bonhomme sort de la cabine... Je le connais. Il habite un appartement à mon étage. C'est un homme marié, ce qui ne l'empêche pas de jeter un regard admiratif à B 5.

Nous prenons sa place et j'appuie sur le bouton du quatrième. Pendant que l'ascenseur nous emporte, je bredouille :

— Encore un qui me croit en bonne fortune et qui ne se doute pas qu'il s'agit d'un véritable miracle... Vous êtes venue !

— C'était convenu.

— Je n'y croyais plus... Dès que je me suis retrouvé dans ma chambre, le doute est entré en moi..., car je n'avais rien emporté de l'autre monde.

Elle a un sourire légèrement ambigu.

Compte tenu des mœurs de votre époque, je vais vous compromettre en m'installant dans votre chambre.

— Je m'en moque..., mais vous..., ça vous gêne peut-être ?

— Moi, je vous appartiens.



— N'exagérons rien.

— C'est pourtant la vérité.

L'ascenseur s'arrête et ses portes coulissent.

— Vous avez déjà circulé sur un tapis roulant ?

— Souvent.

Elle s'élance en même temps que moi et je prends son bras pour la soutenir.

— Dans votre esprit..., m'appartenir..., qu'est-ce que ça signifie ?

— Pourquoi vous posez-vous toutes ces questions ? Je ne suis qu'une androïde et, comme vous êtes mon maître, tout ce que vous exigerez de moi me rendra heureuse.

— A mes yeux, vous êtes un être humain.

— Vous auriez tort de continuer à penser cela.

Nous voilà devant la porte de ma chambre qui s'ouvre automatiquement devant moi car elle est réglée sur mes ondes biologiques.

— Tant que j'y pense, je vais faire enregistrer vos ondes par le système d'ouverture.

— A quoi bon ?

— Il faut que vous puissiez entrer et sortir comme bon vous semblera.

— Ce n'est pas nécessaire... Demain, nous irons faire un tour dans l'espace avec ma fusée et, lorsque nous reviendrons, nous nous installerons dans le meilleur bloc de séjour de la cité car vous serez riche.

— Nous serons riches.

— Moi, je ne compte pas... En dehors de vous servir, je n'ai aucun besoin et pas le moindre désir.

— Mais, c'est abominable.

— Pour qui ?

Elle est déroutante... Je secoue la tête.

— Vous vous conduisez exactement comme si vous étiez mon esclave.

— C'est ce que je veux être.

— Et ça ne vous est pas insupportable ?

— Au contraire..., ça me rend heureuse... J'ai été conditionnée pour cela.

Incompréhensible..., mais elle a raison quand elle me fait remarquer qu'elle a été conditionnée. Je lui souris et elle s'approche de moi...

Je la prends dans mes bras et elle m'offre ses lèvres.

Une sonnerie brutale fait sursauter B 5 que je tiens dans mes

bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le réveil... Il est branché sur mon visiophone et relié au centre des communications.

La sonnerie repart et je dois me lever pour aller brancher l'appareil et annoncer que j'ai entendu l'appel... Lorsque c'est fait, je m'étire en bâillant.

B 5 me demande :

— Il est très tôt, n'est-ce pas ?

— Six heures.

— Vous vous levez toujours aussi vite ?

— Oui..., car j'ai quarante-cinq minutes d'airbus pour me rendre à mon travail... La bibliothèque où je suis employé ouvre à huit heures..., ça me laisse juste le temps.

— C'est fini tout cela...

Ah ! Oui... Je vais en quelque sorte redevenir un homme libre... Libre en tout cas de disposer de son temps comme il l'entend... J'esquisse un sourire.

— Donne-moi ta plaque d'identité.

— Elle se trouve dans mon sac.

Une hésitation..., ça me fait l'effet d'une indiscretion, mais il faut que je m'habitue. J'ouvre le sac... Il contient une somme importante en *euros*... Une liasse roulée... Je prends sa plaque d'identité et, en même temps, je ramène une sorte de grosse bague... Une pierre énorme sertie dans un anneau d'argent... Une pierre trop énorme.

Je la regarde avec surprise et B 5 m'annonce :

— C'est une arme... Une sorte de laser... Beaucoup plus puissant que ceux que vous connaissez... Il suffit de glisser la bague à son doigt et de fermer brusquement la main pour faire jaillir le rayon.

Avec une moue, je laisse retomber la bague dans le sac, puis je vais glisser la plaque d'identité de B 5 avec la mienne dans la fente *ad hoc* du distributeur automatique de ma chambre.

J'y joins le nombre de pièces d'argent correspondant à la valeur de deux petits déjeuners et j'actionne le levier d'appel... Deux bols fumants et une assiette de croissants apparaissent dans la cage de verre.

B 5 s'est levée pour venir voir ce que je fais. Je me retourne.

— Excuse-moi... J'ai demandé deux cafés... Tu aurais peut-être préféré du thé ou du chocolat.

— Rien de tout cela... J'ai des pilules.

— Ce que nous mangeons te ferait du tort ?

— Non..., mais je n'en ai pas l'habitude... Ce qui m'effraye surtout dans ce que vous vous êtes fait servir, c'est la quantité que cela

représente.

— Tu peux me tutoyer aussi.

— Il vaut mieux pas.

Je prends mon café et, tout en le buvant très chaud, je grignote un croissant. B 5 avale deux minuscules pilules roses. Ça fait une terrible différence entre nous.

Devant elle, je me fais l'effet d'un primitif.

Naturellement, il n'est pas question que j'aille prendre mon travail ce matin, mais il faut que j'avertisse pour qu'on ne déclenche pas une enquête.

Mon café avalé, je vais au visiophone et je compose le numéro de ma bibliothèque. Personne n'est encore arrivé, mais le robot de service enregistre ma déclaration.

— Guy Barsac... Je ne prendrai pas mon service ce matin et, demain, je remettrai ma démission à la direction.

Voilà ! C'est fait ! J'ai franchi mon rubicond. Le rouleau *d'euros* que j'ai vu dans le sac de B 5 y est peut-être pour quelque chose. Rien que cette liasse représente une véritable fortune.

Coupant la communication, j'allume une cigarette... B 5 s'est habillée. Elle a remis sa minirobe bleu ciel et serre ses épais cheveux noirs dans leur bandeau.

— Telle que tu es, tu es probablement la plus belle femme de la cité... Lorsque je sortirai avec toi, j'éveillerai pas mal de jalousie.

— Peu m'importe d'être belle pourvu que je te plaise.

— Ça veut dire que tu m'aimes ?

Elle secoue la tête.

— Non... Je n'éprouve aucun sentiment... Je t'appartiens, c'est tout.

— Et si Arlam qui t'a donnée à moi voulait te reprendre ?

— Il ne le pourrait plus.

Est-ce que c'est vrai ? Est-elle vraiment à moi..., et pour moi ?... En cas de conflit, serait-elle contre Arlam, son premier maître ? Une question primordiale à laquelle je ne pourrai répondre qu'après l'avoir mise au pied du mur...

Et sans doute, quand il sera trop tard.

Dans la fusée de B 5 ou, plus exactement, de Jill Laver, nous avons gagné l'espace où nous nous sommes placés sur une orbite ascensionnelle.

C'est elle qui s'est installée dans le siège de pilotage pendant que je prenais place dans la tourelle d'observation.

Progressivement, nous nous éloignons de la zone des stations spatiales car, pour que l'épave m'appartienne vraiment, il faut que je la trouve à plus de trente milles d'une des bases fixes de l'espace.

Arlam le sait et je ne m'inquiète pas à ce sujet. B 5 conduit avec

une maîtrise de grand pilote... Peut-être parce que c'est une machine et qu'elle n'a pas de nerfs..., enfin pas les mêmes nerfs que moi.

Longtemps que je ne m'étais pas trouvé dans l'espace. Mon dernier voyage remonte à près de douze ans. Un aller et retour sur Mars pour le compte de la section de police.

À l'époque, on m'avait accueilli avec les honneurs dus à mon rang. Aujourd'hui, je serai sans doute contrôlé comme un véritable malfaiteur...

Je me penche sur B 5.

— A combien sommes-nous de la plus proche station spatiale ?

— Trente-cinq milles.

— Continue à t'éloigner, mais ralentis car le *Sardanapale* ne devrait plus tarder à sortir du subespace.

Je me sens nerveux, inquiet. Pourtant, je suis persuadé que tout se passera bien car Arlam dispose de techniques qui ne laissent rien au hasard.

Un coup d'œil à la combinaison spatiale que j'ai sortie du placard de secours... Rien ne s'oppose à ce que je l'endosse immédiatement. De toute façon, ça calmera mes nerfs.

Elle est soyeuse et souple, cette combinaison. Ce n'est qu'après avoir été enfilée qu'elle se gonfle pour isoler le corps par une série de coussins d'air qui se climatisent automatiquement.

Les bottes maintenant. Des bottes magnétiques et le casque... Je suis prêt à m'engager dans le sas de sortie... Si Arlam me voit et c'est probablement le cas, plus rien ne devrait le retenir.

Exact, car B 5 s'exclame :

— Voilà le *Sardanapale*.

Il émerge lentement du subespace. C'est un très vieux vaisseau aux structures corrodées... Du moins, c'est l'impression qu'il donne... Arlam l'a sans doute voulu pour que la commission d'enquête s' imagine que l'équipage ne s'en occupait plus depuis longtemps.

Avant de me glisser dans l'étroit sas de sortie, j'ordonne à B 5 :

— Avertis les stations qu'un vaisseau qui paraît désemparé vient de se matérialiser devant notre fusée et qu'il ne répond pas à nos signaux... Annonce aussi que je vais essayer de monter à bord... Ne parle pas encore d'épave, mais lance les caméras.

Une fois dans le sas, je bloque la porte donnant sur l'intérieur, puis, je libère celle qui s'ouvre sur l'espace... Nous sommes tout près du *Sardanapale* qui est un immense vaisseau de croisière de quatre cent dix mètres de long sur cent vingt-cinq de haut.

J'actionne mes fusées dorsales et je plonge dans le vide en tenant à la main un grappin magnétique... Il s'accroche presque tout de suite à la coque du vieux vaisseau et, avec son aide, je me hisse sur la plate-forme.

La formidable aventure que m'a promise Arlam est en train de commencer... Je débloque le verrou extérieur, ce qui ne va pas sans mal car il est rouillé...

Me voilà à l'intérieur. Décompression... compression... Cette fois, je passe dans la première cursive... Des traces anciennes d'un combat sanglant... Le combat qu'une hydre des Pléiades a livré à des hommes hébétés.

Tout se passe comme prévu. Je ne doute pas de trouver dans les soutes le radial prévu...

Me voici fabuleusement riche.

# DEUXIÈME PARTIE

# CHAPITRE PREMIER

Le centre d'émigration est situé dans le quartier ouest. Bloc 21. Son chef s'appelle Lam Gunster et il est entré au gouvernement pendant que j'en faisais partie.

Nous étions très amis à l'époque où je dirigeais la Section de police, mais je ne l'ai plus revu depuis mon limogeage. Hier, je me suis inscrit pour un rendez-vous avec ses services et je me demande comment il va me recevoir...

S'il me reçoit..., car je risque Fort de n'avoir affaire qu'à un de ses secrétaires.

Pourtant, en moins de trois mois, je suis devenu un personnage important... Très riche d'abord. Dans les soutes du *Sardanapale*, j'ai trouvé pour plus d'un milliard d'euros de radal.

Un milliard ! Plus le vaisseau..., des diamants, de l'or et surtout le journal du bord du commandant Sorensen. Moi seul, sais qu'il est faux, mais il parle de la planète que le vaisseau a soi-disant découverte dans la galaxie de Staverna et baptisée Suedia.

A l'appui des révélations de ce journal de bord, des films..., des films que les agences de distribution ont diffusés sur tous les écrans de visiophone de la Confédération terrienne... Une publicité extraordinaire qui m'a permis de mettre sur pied la compagnie d'expansion de Suedia.

Une compagnie dont j'ai pris la présidence, ce qui m'a immédiatement réouvert toutes les portes de la société.

C'est à tout cela que je pense en attendant le bon vouloir de Lam Gunster dans une des salles d'attente privées de son département...

Déjà une bonne chose. Je n'ai pas eu droit à la salle d'attente commune... Peut-être pas si bonne que cela après tout. On a sans doute préféré ne pas me montrer.

Comme si on avait honte de moi. Cela n'empêche pas les volontaires de se présenter dans les bureaux d'inscription de ma compagnie d'expansion.

Il ne me manque plus que l'autorisation du centre d'émigration pour faire partir mon premier vaisseau.

Pas le *Sardanapale* ! Je l'ai vendu au musée d'Etat. A sa place, j'ai équipé un transport spatial trois fois plus vaste et beaucoup plus moderne.

Dans le petit salon d'attente, face à la fenêtre, une haute glace. Je me détaille d'un œil critique. Lam Gunster, qui m'a connu il y a dix ans, me trouvera rajeuni. Conséquence de mon passage dans les blocs de régénérescence d'Arlam.

Je suis vêtu d'une tenue à mi-chemin entre l'habillement civil et l'uniforme. Pantalon droit recouvrant de courtes bottes de cuir. Tunique cintrée. Large ceinture, mais sans étui car je n'ai pas le droit de porter une arme.

— Si vous voulez me suivre.

Un huissier vient me chercher et je le suis le long d'un couloir conduisant au bureau de Gunster. Je pourrais m'y rendre seul... Ça me fait tout drôle de me retrouver dans cette ambiance bien que je sois maintenant de l'autre côté de la barricade.

Devant la porte, l'huissier branche le visiophone d'annonce.

— Guy Barsac, Excellence !

— Qu'il entre.

Ainsi, Lam a décidé de me recevoir lui-même. C'est déjà un succès. Seulement, sur quel pied me traitera-t-il ? La porte s'ouvre à deux battants et j'avance.

Le bureau n'a pas changé... Je reconnais son épais tapis, ses profonds fauteuils. Les tentures des murs. Sa cheminée à l'ancienne mode et, derrière la vaste table de travail, Lam, lui-même.

Il a vieilli et il a grossi. Il est énorme, tassé dans son fauteuil. Le visage rond. De petits yeux vifs et inquisiteurs. Nous nous dévisageons pendant que, derrière moi, les portes se referment.

Lorsqu'elles ont claqué, je dis :

— Je ne croyais plus que je reviendrais un jour ici.

Lam se lève. Il y a en lui une sorte d'inquiétude méfiante que je ne m'explique pas.

— Personnellement, je suis heureux de te revoir, Guy.

Il avance jusqu'à moi la main tendue. Il me tutoie. Je ne m'y attendais pas. Le ferait-il devant témoins ? Peu importe. Dans le privé, j'ai l'impression de retrouver un ami et c'est le principal.

Notre poignée de main est chaleureuse, puis, Lam me désigne un fauteuil et, au lieu de retourner derrière son bureau, s'installe en face de moi.

— Au dernier conseil, nous avons longuement discuté de ton cas.

— Vraiment !

— Tu as repris une nouvelle place dans la société.

— Parce que je suis riche.

— Si tu n'étais que riche, tu ne nous poserais aucun problème.

— Alors, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

Il sourit.

— En organisant la colonisation de Suedia, tu vas en quelque sorte en devenir le chef... Nous allons donc avoir désormais, avec toi, des relations de gouvernement à gouvernement.

Je n'avais pas pensé à cet aspect de la question car je n'ai jamais envisagé le départ des émigrants comme une véritable tentative de



colonisation... Ils ne partent pas pour une galaxie lointaine, mais hors du temps.

Avec un mouvement d'épaules, je réponds :

— Tout dépendra du statut que vous donnerez à la nouvelle colonie.

— Elle est située beaucoup trop loin pour que nous puissions la contrôler... Nous avons donc décidé de te nommer gouverneur de la galaxie de Staverna..., ce qui résout le problème... La nouvelle sera officielle dès que tu auras accepté cette fonction.

— Qu'en pense la commission de Contrôle permanent ?

— Elle peut uniquement t'empêcher d'exercer des fonctions officielles sur Terre O, car ses pouvoirs ne vont pas plus loin..., et, de toute façon, une fois nommé, la commission lèvera toutes les mesures qui ont été prises contre toi jadis... J'ai vu le président, hier, après le conseil...

— Et il est d'accord ?

— Ce n'est plus Bolnar qui la préside et son remplaçant n'a rien contre toi.

— Si bien que, après un séjour même très court sur Suedia, je pourrais redevenir le chef d'une section quelconque ?

— Naturellement..., et, en un sens, c'est ce que nous espérons tous.

— Pourquoi ?

— Lorsque tu exerceras là-bas un pouvoir pratiquement sans limite, tu seras peut-être tenté de le conserver et de te déclarer indépendant..., ce serait un coup terrible pour nous car l'exploitation de Suedia deviendra vite vitale pour l'économie de la Confédération.

— A cause du radial ?

— Entre autres.

Un petit pincement au cœur... La première ombre au tableau. J'avais pris l'habitude de me considérer comme un paria et c'est la raison pour laquelle j'ai accepté la proposition d'Arlam...

Et voilà que je pourrais retrouver toutes mes prérogatives d'antan... Ça change tout... Moralement, car dans la pratique, je ne pourrai jamais profiter de ce qu'on m'offre, car il n'y aura jamais d'exploitation d'une planète quelconque.

Il ne s'agit pas de colonisation au sens terrien du terme, mais de la disparition pure et simple d'un million ou deux d'émigrants qui vivront une aventure unique, mais qui partiront sans espoir de retour sous quelque forme que ce soit.

Ces émigrants vont coloniser l'avenir et non une galaxie lointaine, et c'est avec eux que je devrai rester...

Lam s'est dirigé vers le distributeur automatique de son bureau.

— Qu'est-ce que je t'offre ?

- J'ai pris l'habitude de l'argal.
- Ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose.

L'annonce de ma nomination au poste de gouverneur de la galaxie de Staverna est officielle... La nouvelle a été diffusée sur toutes les chaînes de visiophone et, en même temps, j'ai appris que j'étais rétabli dans tous mes droits et que les biens qui m'ont été confisqués, il y a dix ans, me sont rendus.

Il s'agit d'une propriété sur la côte d'Azur, d'argent dont je n'ai plus besoin et de diverses participations dans des entreprises industrielles et commerciales.

B 5 a écouté l'émission avec moi. Elle ne fait aucun commentaire et je n'ose pas la regarder de crainte qu'elle puisse lire dans mes yeux le trouble qui monte en moi.

Domage de ne pas pouvoir lui faire confiance. Si elle était humaine, je pourrais prendre le risque en espérant que l'amour lui a fait prendre mon parti, mais je ne peux tout de même pas me fier aux sentiments d'un être artificiel...

Qu'Arlam m'a peut-être donné uniquement pour me surveiller.

Je vais me verser un verre d'argal et je le vide d'un trait.

— Lam Gunster m'a donné, hier, l'autorisation du Centre d'émigration... Tout est en règle... Nous partirons demain.

— Vous n'irez même pas visiter les propriétés qui vous sont rendues ?

— Ça ne servirait qu'à me donner des regrets.

— Vous reviendrez.

— Deux ou trois fois, oui..., mais ce n'est plus dans cette spirale de temps que je peux envisager de faire ma vie.

— Et vous le regrettez ?

— En un sens.

— A cause de cette femme qui a cherché plusieurs fois à vous voir ?

— Même pas.

J'ai répondu avec une certaine mauvaise humeur, car je ne suis pas sincère. Il s'agit de Dééva. Elle m'a appelé à plusieurs reprises au visiophone, mais je n'ai jamais voulu prendre ses communications... Une façon de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Mes sourcils se sont froncés et je me verse un nouveau verre d'argal.

— Cette femme ?... Vous l'aimez, n'est-ce pas ? demande B 5.

Bourru, je lui jette :

— Je l'ai aimée...

Cela dit, pour la seconde fois, je vide mon verre d'un trait et je le remplis immédiatement. B 5 n'est pas dupe.

— Pourquoi ne lui proposez-vous pas de partir avec nous ?

— Ça ne te ferait rien ?

— Quand comprendrez-vous qu'il ne peut y avoir aucune jalousie en moi ?

Bien sûr ! Je n'arrive pas à m'y faire. Seulement, ce n'est pas cela qui me retient. Dééva m'a plus ou moins abandonné lorsque la commission de Contrôle permanent m'a limogé, il y a dix ans.

Sur le moment, je l'ai comprise, puis, le jour où ma situation a changé, je lui en ai voulu... Pourtant, B 5 a raison. Je l'aime toujours..., et ça me vexe.

L'androïde me regarde en souriant.

— Si cette femme appelle encore, je lui parlerai.

— Pour lui dire quoi ?

— Vous le demandez ?

Je vide mon verre. C'est le troisième. Le rude alcool me fait l'effet d'un coup de fouet.

— Tu voudrais que je la revoie ?

— Oui... Dans le fond, c'est ce que vous désirez, mais vous êtes trop orgueilleux pour en convenir.

— Dééva est une femme qui ne s'adaptera pas à la vie que les émigrants mèneront dans la spirale de temps d'Arlam... Elle a l'habitude d'un certain confort.

— Si elle vous aime, elle s'adaptera à tout.

— D'accord... Seulement, elle ne m'aime pas... Lorsque j'ai été chassé du gouvernement, elle n'a pas envisagé de tout abandonner pour me suivre dans ma déconfiture.

— C'est ce que vous auriez voulu ?

Pas exactement. J'aurais refusé, mais aujourd'hui, je serais heureux si au moins elle me l'avait proposé.

— Où puis-je la trouver ?

— Bloc 117... Son nom est Dééva Travail.

— Je vais y aller.

Elle se lève, mais soudain pâlit et ses mains se mettent à trembler. C'est tellement imprévu que je ne comprends pas... Son visage se couvre de sueur et elle commence à respirer difficilement.

— B 5... Qu'y a-t-il ?

Je me lève et je m'approche d'elle qui s'est laissée retomber dans son fauteuil.

— Qu'est-ce que je peux faire ?... Tu veux un médecin ?

— Non..., dans ma... ceinture... Une petite boîte ronde.

Ses mains tremblent de plus en plus fort et elle ne pourrait plus la prendre elle-même... Renversée contre le dossier du fauteuil, elle respire en haletant pendant que son visage noircit.

— Vite.

Je me penche et j'examine sa ceinture, mais je ne vois rien... B 5 bredouille :

— Déta... chez..., là... À l'inté... rieur... Vite.

Ce qui m'effraye le plus, c'est son visage qui noircit comme si on l'étranglait... Je défais la boucle de sa ceinture et je la tire à moi... Elle comporte une poche intérieure dans laquelle je trouve une minuscule boîte plate.

Je l'ouvre !... Elle contient des pastilles plates d'un beau vert d'eau... J'en prends une et je la glisse dans la bouche de B 5... Elle l'aspire avidement, puis j'ai l'impression qu'elle la suce.

— Une autre.

Après l'avoir fait glisser dans ma main, je l'approche de sa bouche... Elle a retrouvé un peu de force... Petit à petit, le tremblement de ses mains se calme, puis le noir de son visage s'estompe progressivement... Elle redevient normale...

Pas tout à fait. Ce n'est plus la femme d'une beauté éclatante qu'elle était il y a seulement quelques secondes... Elle a pris un terrible coup de vieux...

Je la regarde avec ahurissement..., ça dure quelques secondes puis, lorsque ses mains cessent définitivement de trembler, elle murmure :

— C'est de ma faute... Dans votre temps, on ne vit pas au même rythme que dans le nôtre... Je n'ai plus les mêmes points de repère...

— Pour quoi faire ?

— Je dois prendre régulièrement ces pastilles... Si vous n'aviez pas été présent, je serais morte.

— Que s'est-il passé ?

— Mes veines se sont engorgées et je ne pouvais plus respirer... J'étais en train de m'asphyxier... Il me faut les pastilles pour rétablir mon équilibre physiologique.

— Je croyais que, dans la spirale de temps d'Arlam, on avait vaincu toutes les maladies.



Il ne s'agit pas d'une maladie... Tous les androïdes sont dans le même cas..., ils doivent prendre une pastille après cent quarante-huit heures de vie normale.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Vos heures ne sont pas les mêmes... Elles doivent être un peu plus lentes dans ton temps... En vieillissant, la Terre a dû se mettre à

tourner un peu plus vite... Il suffit d'une différence infime..., de l'ordre de quelques secondes par jour.

En s'aidant de ses mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil, elle se dresse.

— Physiquement, j'ai dû terriblement changer...

Elle se passe les mains sur le visage.

— Ma peau s'est séchée et racornie... Ce n'est pas grave puisque nous partons demain... D'ici là, je ne me montrerai plus et, dès que nous serons rentrés, je me soignerai dans un bloc de régénérescence et je redeviendrai comme avant... Je retrouverai mon ancienne apparence.

— Et Dééva ?

— Comme elle ne m'a jamais vue, je pourrai tout de même me rendre chez elle.

Ça me choque moins parce qu'elle est devenue laide et que ça me rappelle qu'elle a cent treize ans.

— Quand iras-tu ?

— Tout de suite, si vous le désirez.

— Tu te sens assez bien ?

— Du moment que j'ai pris mes pastilles, je suis redevenue normale.

— Tous les androïdes ont besoin de ces pastilles ?

— Tous, oui.

La foule des émigrants envahit le spatiodrome d'où nous partirons demain. Tous les équipements ont déjà été embarqués avec les bagages des colons, les animaux et le matériel.

Je me tiens debout sur la plus haute coursive de mon astronef que j'ai baptisé *Sardanapale II* et je regarde ce flot humain pénétrer dans la soute inférieure.

Tous ont été soumis au test du robot sanitaire..., le fameux modèle HC441 dont Arlam m'a fait parvenir une copie d'une exactitude affolante... Tous s'adapteront donc sans difficulté à la vie dans l'autre spirale de temps.

J'imagine qu'ils seront heureux dans leur nouvelle vie, mais j'éprouve tout de même un sentiment de culpabilité en les voyant entrer joyeusement dans le *Sardanapale II*.

Lorsque j'ai accepté la proposition d'Arlam, j'étais un déclassé... Je ne songeais qu'à reprendre une nouvelle place dans la société... Je ne faisais pas de sentiment.

Maintenant, c'est différent... Tous ces gens, je les trompe indignement car je suis persuadé que pas un ne s'embarquerait s'il savait que c'est sans espoir de retour.

— Commandant ?

C'est un des hommes d'équipage. Je me retourne.

— Un appel au visiophone.

— De qui ?

— Dééva Travail.

— Bon..., j'y vais...

B 5 est allée la voir... De ma part en quelque sorte... Je n'ai plus aucune raison de refuser de lui parler.

Je rentre dans ma cabine.

# CHAPITRE II

Dééva ! Elle a toujours le même visage. Il y a dix ans, je disais qu'il était d'une pureté radieuse et j'ai envie de le répéter... Dès qu'elle m'est apparue sur l'écran du visiophone, mon cœur s'est mis à battre.

Je reste sans voix.

Le même visage auquel la maturité donne plus de plénitude. C'est elle qui parle la première.

— Ta secrétaire est avec moi.

— Je sais.

— Tu me l'as envoyée, mais j'avais déjà essayé de t'atteindre... Pourquoi me faisais-tu répondre chaque fois que tu n'étais pas là ?

— Je craignais de te revoir.

— Il y a dix ans, si tu me l'avais demandé, je t'aurais suivi.

Par l'intermédiaire de l'écran, nous nous dévisageons ardemment et, finalement, je demande :

— Peux-tu venir me rejoindre au spatiodrome ? Je suis obligé d'y rester pour surveiller l'embarquement des colons.

— Quand tu voudras.

— Tout de suite, car nous n'aurons pas beaucoup de temps.

— Ta secrétaire m'a dit que tu partais demain.

— C'est exact... Pour le premier voyage... Normalement, je devrais revenir dans un peu moins d'un mois.

— Pour entrer sur le spatiodrome, il faut une autorisation.

— Je donnerai des ordres.

— Alors, j'arrive.

Tous les deux, nous hésitons à couper la communication et c'est elle qui finit par le faire. En souriant, d'un air navré.

Les jambes fauchées par l'émotion, je vais m'asseoir sur la couchette de relaxation. Dans le fond, je n'ai jamais cessé d'aimer Dééva... C'est maintenant que je m'en rends compte... Je m'étais résigné sans parvenir à l'oublier complètement.

Lorsqu'elle m'a dit qu'il y a dix ans, elle aurait accepté de me suivre, je ne l'ai pas crue, mais qu'est-ce que ça change ? Nous allons recommencer comme si c'était vrai.

Sans B 5 qui a entrepris de m'ouvrir les yeux, je n'aurais sans doute jamais osé lui demander ou répondre à ses appels... J'étais stupide.

A la tête de ma couchette, dans un placard, je prends une bouteille d'argal et je m'en verse un grand verre... Je bois trop... Il faut que je me surveille... Seulement, il y a des moments où on ne



peut lutter contre son émotion qu'avec l'alcool et j'en prends tout de même un verre.

Pour me donner du courage.

Il y a dix ans, j'ai l'impression que Dééva n'avait pas autant d'importance pour moi. Elle en a pris petit à petit, depuis ma déchéance. Sans doute à cause de la sensation de frustration que j'ai éprouvée.

Pour le misérable bibliothécaire que j'étais devenu, elle concrétisait la période heureuse de mon existence... J'allume une cigarette et je me lève...

Bizarrement impressionné, je passe dans la coursive d'où je gagne le poste de pilotage où Carter, mon commandant en second est en train de contrôler l'installation des émigrants.

C'est un colosse. Un géant démodé avec sa barbe en collier et son crâne qui commence à se dégarnir car il n'a jamais voulu se faire greffer une nouvelle implantation de cheveux.

Lorsque j'entre dans le poste, il est en train d'alimenter le cerveau électronique du bord en y introduisant des cartes perforées.

— Où en êtes-vous de l'embarquement ?

— Au cent quatorzième mille.

— Pas de pépin avec le système d'hibernation ?

— Jusqu'à présent, tout s'est bien passé.

Trois niveaux du vaisseau sont réservés aux stalles d'hibernation car il n'est pas question d'emporter suffisamment de nourriture pour autant de monde.

Tous les grands transferts de population se font en état d'hibernation, ce qui résout en même temps tous les problèmes, y compris ceux de la place car les stalles sont de petites boîtes en forme de cercueil qui font penser à celles d'une morgue quelconque.

Bien entendu, les émigrants n'ont pas l'occasion de les voir. Ils n'y sont transportés qu'après avoir été placés sous narcose et ceux qui les transportent, des spécialistes, ne parlent jamais des conditions dans lesquelles ils travaillent.

— Pourrions-nous partir demain à l'heure prévue ?

— Beaucoup plus tôt, même, à moins d'un accident imprévisible car, pour le moment, nous sommes très largement en avance sur notre horaire.

— Parfait..., avertissez le corps de garde que j'attends une visiteuse... Dééva Travil... Jill Laver l'accompagnera... Qu'on la laisse passer.

— Entendu.

Carter doit se demander pourquoi j'ai décidé de prendre moi-même le commandement de cette première expédition. Rien ne m'y obligeait... A ses yeux, du moins.

A ses yeux et à ceux de tous les membres du gouvernement que j'ai revus à commencer par Lam Gunster... Ma nomination au poste de gouverneur de la galaxie de Staverna ne m'y contraignait pas. Au contraire.

J'aurais très bien pu attendre et ne partir qu'avec la troisième ou la quatrième expédition pour arriver sur place après qu'un embryon de civilisation ait eu le temps de s'y développer.

Naturellement, personne ne peut comprendre.

Je ne suis pas libre de ma destinée. Arlam me tient à sa merci et lorsqu'il m'a offert de me rendre sur Terre O ma situation passée, ce n'était qu'un hochet qu'il agitait devant mes yeux.

Cette situation, je l'ai retrouvée avec, en plus, une fortune fabuleuse, mais je n'en profiterai jamais... Je ne retrouverai même pas vraiment Dééva... A moins qu'elle n'accepte de me suivre lorsque je repartirai pour la dernière fois.

Pourquoi le ferait-elle ? Pourquoi accepterait-elle puisque je ne pourrai pas lui dire que je ne reviendrai pas ?

Dans le fond, avec Arlam, j'ai, fait un marché de dupes, mais il ne pouvait en être autrement... On ne vous arrache pas à un abîme pour vous rendre votre liberté..., et si c'était à refaire, malgré ce que je pense maintenant, j'accepterais de nouveau.

— Cent soixante dix-huitième mille, m'annonce Carter.

Nous avons plus de trois cent mille hommes, femmes et enfants à enfourner ainsi... Tous des gens qui n'ont plus rien à perdre et qui tentent un quitte ou double.

L'aventure leur apportera tout, mais pas dans les conditions qu'ils espèrent.

B 5 me rejoint dans le poste de pilotage. Elle a encore vieilli. Le processus de sa décrépitude est foudroyant. Maintenant, c'est une très vieille femme. Voûtée, aux cheveux blancs et au visage ridé.

Elle me fait pitié, bien qu'elle m'ait assuré que, dès demain, dans un bloc de régénérescence, elle reprendrait l'apparence que je lui ai toujours connue.

— Dééva Travil est dans votre cabine.

Même sa voix est devenue chevrotante.

— J'y vais... Merci... Repose-toi.

— Plus tard.

Pour Carter, elle est devenue la mère de cette Jill Laver qui a découvert l'épave du *Sardanapale* en ma compagnie... C'est ce que je lui ai dit et comment pourrait-il douter de ma parole ?

Je regagne ma cabine. Dééva est debout devant le hublot qui domine l'aire d'atterrissage du spatiodrome. Elle est vêtue d'une minirobe jaune largement échancrée dans le dos et elle s'appuie sur

l'espèce de colonne de marbre noir placée sous le hublot.

Ce n'est ni une colonne, ni du marbre, mais le condensateur qui nous fera passer demain d'une spirale de temps dans une autre.

Lorsque j'entre dans la cabine, Dééva se retourne brusquement.

— Guy !

Elle a comme un élan et se précipite dans mes bras. En une seconde, dix ans de ma vie s'effacent d'un seul coup... Tout le passé me revient et me grise. En même temps, je retrouve la volonté farouche qui m'animait jadis.

De nouveau, je me sens prêt à lutter... Même contre Arlam pour reconquérir une liberté dont j'ai, tout à coup, un besoin éperdu... Pourquoi refuserait-il de me laisser établir des relations régulières entre son temps et le mien ?

Tout en serrant Dééva dans mes bras, j'envisage une solution qui concilierait tout... La veine de radial qui s'épuise, une vie difficile pour les colons, du moins en apparence, puis une formidable catastrophe dont un rescapé viendrait faire le récit sur Terre O, alors que je m'y trouverais.

Un rescapé qui pourrait être un androïde.

Il lui suffirait de parler d'une invasion d'hydres des Pléiades qui découragerait d'avance tous les émigrants éventuels... Arlam disposerait de son cheptel humain et, moi, je resterais sur Terre O, auprès de Dééva...

Dééva qui caresse doucement mon visage et murmure :

— Pourquoi pars-tu avec cette première expédition ?

— Pour mettre tout en place moi-même sur Suedia... Il y a beaucoup de radial là-bas... Je ne veux pas qu'un autre puisse en disposer à ma place.

— Tu n'as pas confiance dans ton second ?

— Quand il s'agit de radial, on ne peut faire confiance à personne.

— Qu'est-ce que celui de Suedia peut te rapporter ? Tu es déjà follement riche.

— Disons qu'on ne l'est jamais assez..., et puis, cette galaxie dont je suis devenu gouverneur, au nom de la Confédération terrienne, je veux la connaître... Je veux être le premier à y poser le pied.

— Le premier après l'équipage de *Sardanapale I*.

— Ceux-là ne comptent plus puisqu'ils sont morts.

Elle secoue la tête.

— Si je comprends bien, il est inutile que j'insiste ?

— Tout à fait inutile.

— J'espérais que nous ne nous quitterions plus.

— Ce ne sera pas long.

— Un mois...

Un sourire ambigu joue sur ses lèvres.

— Si tu veux de moi... Je suis prête à t'accompagner.

— Quoi ?

— Maintenant que je t'ai retrouvé..., l'idée d'une séparation, même très courte, m'est intolérable.

Sa proposition me prend de court. Je n'avais rien envisagé de semblable.

— Ce n'est pas possible... Je ne peux pas t'exposer aux risques d'une première expédition... De plus, tu n'as subi aucun entraînement particulier et, pour atteindre la galaxie de Staverna, nous devons procéder à onze sauts consécutifs dans le subespace... Il n'y a rien de plus éprouvant pour les nerfs.

— D'autres l'ont supporté.

— Des hommes.

— Vous avez embarqué des femmes et même des enfants.

— Qui voyageront en état d'hibernation..., et ça t'avancerait à quoi de voyager de cette façon-là ?

Elle a une moue un peu boudeuse, mais je la prends dans mes bras...

— Pense que, dans un mois, je serai revenu, Dééva..., et en attendant, nous avons toute la nuit devant nous...

Tous les colons ont été embarqués. Carter me l'a annoncé par l'audiophone du bord et il procède à la dernière vérification des installations de l'astronef.

Dééva s'arrache à regret de mes bras.

— Tu veux sans doute que je parte, maintenant ?

— Je n'attends plus que Lam Gunster qui veut assister au départ.

— Je préfère qu'il ne me trouve pas ici.

— Pourquoi ?... A mon retour, nous nous marierons et, de toute façon, j'ai décidé d'enregistrer une déclaration qui fait de toi mon héritière pour le cas où je ne reviendrais pas.

— Guy...

— Il n'y a aucune crainte à avoir... Je prends ces dispositions uniquement pour que tu puisses disposer de mes biens en mon absence.

— Mais...

— Je n'ai personne d'autre, Dééva..., et lorsque je reviendrai je rapporterai une nouvelle fortune... Ne refuse pas.

Si elle ne m'est revenue que par intérêt, elle doit être comblée, mais cela m'importe peu... Je n'appartiens déjà plus à la même civilisation qu'elle, même si je dois encore revenir une ou deux fois sur Terre O.

Un appel à l'audiophone ! Carter m'annonce qu'il descend dans

les soutes d'hibernation.

— Je voudrais les visiter, dit Dééva.

— C'est un spectacle assez horrible.

— Peu importe.

Nous descendons..., un spectacle horrible, oui... Impressionnant surtout... Sinistre et en même temps prodigieux.

La population d'une grande ville entassée comme les éléments d'un jeu de construction dans leur boîte de façon à tenir le moins de place possible.

Dééva frissonne et je dis :

— Je n'aurais pas dû te montrer cela.

— Si..., j'aurai moins de regret, maintenant...

Je la prends par le bras pour lui faire quitter la « crypte » comme nous disons à bord et je la reconduis au corps de garde où une voiture l'emporte. A la dernière seconde, elle m'a longuement embrassé et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

Après tout, elle est peut-être sincère et, au prochain voyage, je pourrai m'arranger pour l'emmener... Ce serait l'idéal... A condition de lui dire d'abord la vérité.

Dubitatif, je rentre dans le vaisseau et je monte dans la cabine de B 5. Elle va très mal. Je suis effrayé par son aspect. Elle se soutient avec les pastilles qu'elle avait négligé de prendre à temps et qui lui permettent juste de survivre et, pour elle, le temps presse terriblement.

— Dans combien de temps partirons-nous ?

— Dès que Lam Gunster arrivera... Il ne devrait plus tarder.

— Je ne serai pas là pour vous aider..., ni pour placer l'équipage en état d'hypnose, ni pour actionner le condensateur qui permettra au vaisseau de changer de spirale de temps.

— Ne t'inquiète pas... Je me débrouillerai... Je connais la manœuvre.

— Dès que nous serons arrivés, transporte-moi dans un bloc de régénérescence... Il ne faut pas qu'Arlam sache ce qui m'est arrivé.

— Pourquoi ?

— Il ne me le pardonnerait pas.

— Ce n'est plus à lui que tu appartiens.

— Ça ne fait rien.

Qu'est-ce que ça cache ? Je voudrais bien lui poser d'autres questions, mais parler la fatigue et je remets à plus tard. Je quitte sa cabine et je rejoins le poste de pilotage.

Lam Gunster est arrivé. Je le trouve avec Carter et ils paraissent gênés lorsque j'entre brusquement dans le poste. Ce n'est qu'une impression, mais je fronce tout de même les sourcils en demandant à Lam :

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Son Excellence vient seulement d'arriver, répond vivement Carter.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ?

— J'allais le faire.

Bon... Ce qui me rend aussi soupçonneux, c'est toujours mon ancienne éviction du gouvernement.

— Carter... Appelez la tour de contrôle... Annoncez que nous sommes prêts à décoller et que nous attendons les instructions.

— A vos ordres.

C'est une façon de signifier à Lam qu'il, doit quitter l'astronef et je l'accompagne dans l'ascenseur qui nous descend jusqu'à la soute inférieure.

— Tous les vœux du gouvernement t'accompagnent, Barsac... C'est ce que j'étais venu te dire... J'espère que tout se passera bien.

Il a un sourire que je n'aime pas. Un sourire plein d'arrière-pensées comme s'il espérait que, finalement, je ne revienne pas... Une idée stupide...

Dans la soute, nous nous serrons la main, puis je le regarde descendre sur le terrain et regagner sa voiture qui s'éloigne immédiatement pour ne pas être prise dans les remous du décollage.

Une sonnerie donne le signal de la fermeture automatique de tous les sas du vaisseau lorsque je reprends l'ascenseur... Nous allons partir..., mais au lieu de regagner directement le poste de pilotage, je fais un crochet par ma cabine pour y prendre l'hypnotiseur qui s'y trouve.

C'est une simple boule de cristal, toute petite, à l'intérieur de laquelle s'allume une lumière tournoyante qui vous envoûte dès qu'on la fixe.

Personnellement, je me prémunis contre ses effets en me coiffant d'un léger casque d'annihilation.

Le vaisseau décolle..., puis accélère progressivement. Toutes ses structures vibrent... Je passe dans la coursière d'où je gagne le poste.

Carter donne des ordres et fait des annonces pour l'ordinateur.

— Station de relais spatial à 6/36... Continuez l'accélération... A 7/24 dispositif pour le premier saut dans le subespace... 6/90... 7/02... 7/20... 7/24...

Le sentiment d'une nausée qui se dissipe à peu près instantanément... Je dépose l'hypnotiseur sur le tableau de bord et j'abaisse son levier de mise en marche.

Carter se retourne et son regard accroche le tournoiement lumineux... Aucune résistance n'est possible... Sans plus me soucier de lui, je branche le haut-parleur d'appel.

— Tous les membres de l'équipage au poste de pilotage... Je

prends le contrôle du vaisseau par l'ordinateur.

Dès que les hommes entreront dans le poste, ils seront immédiatement happés par l'hypnotiseur. Je n'ai même pas besoin d'être présent et je retourne dans ma cabine.

Après avoir dégagé la stèle de faux marbre du condensateur, je règle son cadran, puis je l'actionne... Un mince ruban lumineux jaillit ; mais il se matérialise à l'extérieur de l'astronef qu'il commence à envelopper et le *Sardanapale II* passe sans à-coup dans la spirale de temps d'Arlam.

# CHAPITRE III

J'ai bien réglé le cadran du condensateur de temps. *Sardanapale II* se matérialise à proximité du vaisseau-palais où Arlam m'a reçu, et je lance tout de suite un appel qui reste sans réponse.

Arlam n'est pas là. Ça m'arrange : pour B 5. Je vais la rejoindre dans sa cabine et je la trouve debout... La perspective d'être bientôt sauvée semble lui avoir rendu des forces.

— Mettez un canot de débarquement à ma disposition.

— Je vais t'accompagner.

— Non... Il vaut mieux que vous restiez à bord pour accueillir Arlam qui ne tardera pas à se manifester.

— Et s'il te demande ?

— Il trouvera très naturel que je me sois rendue tout de suite au bloc de régénérescence... C'est ce que vous ferez également dès que vous en aurez l'habitude.

Bon !... De toute façon, il n'est plus question de décontamination pour un aussi grand nombre de personnes et d'animaux... J'accompagne B 5 jusqu'au canot dans la soute d'évacuation.

— Tu es certaine de t'en tirer ?

— Oui... Je me suis dopée... Dans ta spirale de temps, je n'osais pas... Maintenant, ça n'a plus d'importance.

— Tu vas vraiment redevenir comme avant ?

— Mais oui.

Ça me paraît impossible, mais B 5 paraît si confiante que je commence à y croire également. Elle embarque dans le canot de débarquement qui s'évacue automatiquement et je remonte dans le poste de pilotage où tout l'équipage du vaisseau est réuni..., envoûté par l'hypnotiseur.

Lorsqu'Arlam sera là, nous grefferons dans leur psychisme les souvenirs de dix jours de voyage qui n'auront, en fait, duré que quelques minutes.

Cela me trouble tout de même un peu... Les possibilités techniques d'Arlam sur le subconscient m'impressionnent et me rendent mal à l'aise...

Un appel au visiophone.

Je le branche immédiatement. C'est Arlam...

— Lorsque vous vous êtes matérialisé, je me trouvais dans ma résidence d'été... Où en êtes-vous ?

— Tout s'est bien passé.

— Combien d'émigrants m'amenez-vous ?



— Trois cent dix-huit mille.

— Qui se décomposent comment ?

— Cent vingt mille hommes et jeunes gens... Cent trente mille femmes et jeunes filles... Soixante-huit mille enfants.

— Vous n'avez pas eu de difficultés pour les réunir ?

— Aucune... J'ai déjà suffisamment d'inscriptions pour assurer les deux prochains transports.

Il a un petit rire et ajoute :

— Je sais que vous avez été nommé gouverneur de la galaxie de Staverna.

— J'ai également été rétabli dans toutes mes prérogatives.

— Ce qui vous permettrait même d'occuper la magistrature suprême s'il se produisait une vacance.

Il le dit avec une certaine ironie. Bien sûr, c'est à lui que je dois ce renversement de situation. A lui seul. Il ne veut sans doute pas que je l'oublie.

Pendant que nous parlons, j'observe mon écran de visibilité extérieure et je vois son escalier surgir à l'horizon, grossir et, finalement, venir se poser en face du grand sas d'accès de *Sardanapale II*.

Je coupe la communication après avoir lancé le dispositif d'ouverture des portes et je prends l'ascenseur pour descendre accueillir Arlam.

Lorsque j'arrive en bas, il est entré dans les cryptes d'hibernation en compagnie de T 9. Il se promène entre les stalles et ses gros yeux globuleux, encore plus exorbités, brillent étrangement.

— Magnifique, dit-il... Et tous ces gens ont été testés... Ils pourront donc vivre dans cette spirale de temps et s'y reproduire... L'humanité va reprendre un nouveau départ...

— Je le souhaite.

— Nous installerons la première colonie dans le sud..., au pied des Pyrénées...

— Lorsque vous êtes venu me chercher, vous sembliez craindre que ma présence ici ne déclenche une épidémie..., et ni les colons, ni le bétail n'ont été décontaminés... Avez-vous prévu quelque chose dans cet ordre d'idée.

— Non seulement je n'ai rien prévu, mais je ne veux enlever à ces gens aucune de leurs caractéristiques.

— Je ne comprends pas.

— De toute façon, je vais devoir me tenir à l'écart des colons... Ils doivent ignorer mon existence..., alors, il me suffira de prendre des précautions à titre personnel.

— Et vos compagnons ?

Il esquisse un sourire.

— Ils feront comme moi... Je les ai tous prévenus..., mais laissons cela... Je suis content de vous, Barsac..., très content.

Nous montons jusqu'au poste de pilotage, car c'est par les membres de l'équipage et Carter que nous devons commencer... T 9 porte l'assimilateur de pensée que nous allons utiliser. C'est un appareil tout simple.

Des casques légers reliés par des fils rattachés tous dans un amplificateur dont on peut augmenter à volonté l'intensité en promenant une flèche sur un cadran.

— Ce sera à vous d'improviser les incidents du voyage, sourit Arlam... Vous avez réfléchi à la question ?

— Oui... J'ai préparé une sorte de résumé de chaque journée.

— Vous n'avez besoin que d'en donner les grandes lignes..., sur la base des éléments que vous leur fournirez, ils rêveront chacun leurs détails particuliers... Ça ira d'ailleurs très vite.

— Comment saurai-je qu'ils ont assimilé mes données ?

— Il y a un voyant jaune sur chacun des fils de l'amplificateur... Chaque fois qu'un de ces voyants s'allumera, vous pourrez débrancher un des casques.

T 9 commence à les poser.

J'ai pensé minutieusement à chaque détail de dix journées que nous aurions dû passer à bord et les six hommes d'équipage ont déjà été débranchés alors que pour Carter, ça ne colle pas... J'ai beau pousser l'amplificateur au maximum, le voyant jaune de son casque ne s'allume pas.

Devant moi, Arlam paraît perplexe et, finalement, il me fait signe de couper l'émission... Je ramène l'aiguille de l'amplificateur au zéro du cadran, puis j'enlève mon casque.

— Que se passe-t-il ?

— Ce que vous lui suggérez ne correspond pas exactement à la façon dont le voyage devait se dérouler pour lui.

— Il n'y a pas trente-six façons d'envisager un voyage dans l'espace...

— Vous négligez probablement quelque chose d'essentiel pour lui.

— Évidemment, je ne lui fais aucune suggestion technique, car je n'y comprends rien.

— Il y a autre chose.

— Quoi ?

— Un détail qui doit avoir une importance capitale.

— Uniquement pour Carter ?

— Vraisemblablement.

— Comment découvrir ce détail ?

Il sourit.

— Nous allons le lui demander.

— Et il nous répondra ?

— Dans son état, il ne pourra pas s'en empêcher.

— Et il dira la vérité ?

— Oui, car il est en état de moindre résistance.

Sans me faire remettre mon casque, il active de nouveau l'amplificateur, puis s'adresse directement à mon second.

— Vous avez été choisi par Guy Barsac pour prendre le commandement en second du *Sardanapale II* parmi les officiers mis à sa disposition par le Centre d'émigration du gouvernement terrien.

Carter garde son visage hébété et répond d'une voix sourde, comme ouatée :

— C'est exact.

— Qui considérez-vous comme votre chef réel ?

— Lam Gunster.

— Pas le gouverneur de la galaxie de Staverna ?

— Non.

Coupant l'amplificateur, Arlam me dit :

— Je m'en doutais.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Nous allons le savoir.

Après avoir de nouveau rebranché l'amplificateur, il se retourne vers Carter et demande :

— Avant le départ de Terre O, Lam Gunster vous a-t-il donné des instructions particulières ?

— Oui.

— Concernant quoi ?

— Le gouverneur de la galaxie de Staverna.

— Barsac en somme...

— J'ai l'ordre de l'éliminer... Au cours d'un accident spatial dans la salle des machines.

— Pourquoi dans la salle des machines ?

— Parce que les caméras se mettront en route automatiquement dès qu'il y entrera et que le film pourra être remis à la commission d'enquête.

— Comment comptez-vous provoquer cet accident ?

— Une des piles atomiques du vaisseau a été réglée à son point de rupture lors de sa construction dans les chantiers d'Etat... Tant qu'on ne lui demande qu'un rendement normal, il n'y a rien à craindre, mais dès que Barsac sera dans la salle des machines, je déclencherai une brutale accélération et la pile explosera.

Je suis atterré et je lance un regard inquiet vers Arlam qui murmure :

— Nous aurions dû nous attendre à une machination de ce genre... Votre réhabilitation et votre nomination au poste de gouverneur cachait presque nécessairement un piège... En politique, on recommence rarement une carrière...

— Ce n'est pas moi qui ai exigé cette réhabilitation... On me l'a proposée.

— Bien sûr... Si on vous avait laissé coloniser la galaxie de Staverna à titre privé, votre conquête aurait échappé au gouvernement de Terre O après votre mort.

Evidemment... J'aurais dû y penser... C'était trop beau..., et je me suis laissé griser par les honneurs qu'on m'a accordés. Je n'ai pas réfléchi.

Arlam hausse les épaules.

— La manœuvre a échoué, c'est le principal... Dans l'immédiat, vous allez inclure, dans votre résumé des journées de vol à l'usage de Carter, votre refus systématique de descendre dans la salle des machines... Trouvez des raisons logiques.

— Et après ?

— Je ferai désamorcer la pile falsifiée..., et Carter tentera sans doute de vous tuer au cours du voyage de retour..., seulement, il échouera.

— Dans ce cas, je serai assassiné sur Terre O.

Il fronce les sourcils, réfléchit un instant, puis :

— Je vous donnerai le moyen de déjouer tout ce qu'on tentera contre vous.

— Y compris une décharge de fulgurant ?

— Vous en avez un ici ?

— Naturellement.

— Prenez-le et tirez sur moi.

— Mais...

— Faites ce que je vous dis.

Tout en parlant, il fait tourner la boucle de sa ceinture. Je vais prendre l'arme sur le tableau de bord et, au moment de la braquer, j'ai une dernière hésitation.

— Qu'attendez-vous ?

— C'est une arme terrible.

— Je la connais.

Il paraît tellement sûr de lui que j'obéis... Le fluide mortel du fulgurant l'enveloppe d'une sorte d'irradiation qui se dissipe dès que je cesse d'appuyer sur la détente...

Arlam est intact et toujours souriant.

— Qu'en pensez-vous ?

— Ça marcherait aussi avec une arme à balles ?

— Exactement de la même façon.

- Qu'est-ce qui vous protège ?
- Un champ de force... Il annule les radiations du fulgurant en les absorbant et il agirait comme une cotte de mailles contre les balles.
- On ne voit absolument rien.
- Ce champ de force est invisible.

Arlam a fait désamorcer la pile atomique qui avait été trafiquée... Lorsque Lam Gunster la fera examiner par ses spécialistes, ils concilieront qu'elle a progressivement perdu toute son énergie qui s'est perdue dans l'espace.

Carter ne se doute de rien. Il s'est réveillé en même temps que ses hommes d'équipage avec l'impression d'avoir accompli un long et fatigant voyage.

J'ignore ce qu'il pense à mon sujet. Je lui ai fait mémoriser artificiellement six tentatives de me faire descendre dans la salle des machines..., et six fois, j'ai refusé ses invitations pour des motifs très logiques qui, en aucun cas, n'ont pu éveiller ses soupçons.

Sur les conseils d'Arlam, je lui ai suggéré de ne recommencer qu'au cours du voyage de retour.

Pour le moment, il dirige le débarquement des colons... Par petits groupes. Au fur et à mesure de la mise en place des bâtiments préfabriqués destinés à les recevoir et du matériel dont ils auront besoin.

Au début, la cadence de réanimation a été très lente, mais elle s'accélère... Déjà, nous commençons à lâcher dans la nature les troupeaux que j'ai fait embarquer.

Arlam a exigé que nous partions immédiatement pour le sud du pays et B 5 n'était pas encore rentrée à bord lorsque nous avons repris notre route.

Je suis très inquiet au sujet de mon androïde. Je me demande s'il n'était pas trop tard et si B 5 va vraiment retrouver sa jeunesse..., ou plutôt son apparente jeunesse.

Arlam ne m'a pas demandé où elle se trouvait. Il n'a pensé qu'aux hommes, aux femmes et aux enfants que je lui amenais..., aux animaux aussi, entassés dans nos soutes d'hibernation et au renouveau qu'il en espère pour sa planète sclérosée qui ne demande qu'à proliférer de nouveau.

Car la terre n'a pas changé. Elle s'est en quelque sorte, économisée, mais on sent que si on lui rend un aliment, elle est prête à tout recommencer.

Je me promène dans une sorte de jungle humanisée. Une jungle sans fauve, sans reptile, sans mystère et sans danger... Son herbe est haute, sèche et inutile, ses arbres chenus et comme pétrifiés... Pour remédier à tout cela, nous avons apporté des tonnes de semences.

Soudain, j'aperçois un pionnier en train de creuser le sol à proximité d'un ruisseau... Je m'approche de lui. C'est un grand gaillard d'une trentaine d'années aux cheveux roux et au visage semé de taches de rousseur.

Dès qu'il m'aperçoit, il cesse de travailler et, s'appuyant contre la manche de sa pelle posée sur le sol, il me déclare :

— Drôle de terre, gouverneur... On dirait qu'elle n'a jamais été fécondée..., ou qu'elle ne l'est plus depuis des milliers d'années.

— Que voulez-vous dire ?

— Son humus est comme dévitalisé.

— Est-ce grave ?

— Ce serait grave si nous ne disposions pas de matières organiques qui nous permettront de compenser les insuffisances du sol... Ce sera un très long travail de régénérescence à entreprendre... Avec les prochains transports, augmentez le pourcentage des troupeaux par rapport à celui des hommes... Cette région n'a pratiquement aucune faune et ça doit être le cas de toute la planète... Jusqu'ici, je n'ai trouvé qu'une chenille microscopique et quelques vers de terre.

— A quoi attribuez-vous la disparition à peu près totale de toute faune ?

— Suedia compte sans doute quinze à vingt millions d'années de plus que notre propre monde... Toutes les espèces vivantes sont peut-être mortes de vieillesse.

— Sans se renouveler ou évoluer ?

— C'est ce qui me surprend le plus... Personnellement, je conclurais qu'on y a détruit systématiquement tout ce qui y vivait.

— Donc, à votre sens, il vaudrait sans doute mieux renoncer à coloniser cette planète.

— Pas du tout... Nous allons ramener des espèces vivantes sur cette terre et, tout de suite, elle revivra.

Il esquisse un sourire.

— Je serais curieux d'examiner le fond des océans et des mers..., malheureusement, nous n'avons pas les équipements nécessaires.

— Ils viendront... Mais qu'espérez-vous trouver au fond de ces océans ?

— Des monstres... Ce que nous désignerons comme des monstres tant que nous ne les connaissons pas... A mon avis, il y a eu un retour vers les abîmes marins de toute la faune au moment où on a entrepris de la détruire.

— Qui aurait fait une chose pareille ?

— Des hommes, probablement... Des hommes qui auront joué aux apprentis sorciers sur une très grande échelle comme ça leur arrive souvent.

Il rit.

— Compte tenu de la vieillesse de cette planète... Vieillesse que les savants préciseront plus tard, elle a nécessairement connu tout un chapelet de civilisations successives dont nous retrouverons probablement des vestiges... A condition, bien sur, que l'évolution des espèces s'y soit déroulée comme sur notre propre planète.

— C'était l'opinion du capitaine Sorensen qui a exploré Suedia en détail.

— Et il avait sans doute raison... Dans toutes les planètes du type terre que nous avons découvertes, l'évolution a été à peu près la même... Il n'y a aucune raison pour que nous soyons tombés ici sur une exception.

— Aucune, en effet... Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Ward Custer.

— Et à quel titre faites-vous partie de notre expédition ?

— Je suis biologiste.

Un sifflement prolongé nous fait brusquement lever la tête... Dans le ciel, un canot de débarquement fonce dans notre direction... Ça doit être B 5.

Mon cœur se met à battre et je branche immédiatement mon émetteur de façon à entrer en contact avec elle.

— Ici, Barsac... J'appelle Jill Laver.

— C'est moi, répond B 5... Continuez à émettre pour que je puisse m'orienter.

Quelques minutes s'écoulent, puis le canot de débarquement nous survole avant de se poser en douceur dans la savane... Le sas s'ouvre et B 5 apparaît dans son encadrement.

Elle est vêtue d'une minirobe terrienne d'un rose très clair et, lorsqu'elle saute à terre, je m'aperçois qu'elle est resplendissante de jeunesse.

# CHAPITRE IV

Je n'en crois pas mes yeux et, en même temps, j'éprouve une impression de malaise. Un peu à cause de ce que je vois, de ce bain de jouvence que semble avoir pris B 5 et un peu à cause de ce que Ward Custer vient de me révéler.

B 5 remarque mon trouble et demande en souriant :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je bredouille :

— Vous êtes encore plus jolie qu'avant.

— Plus jolie que Dééva ?

— Ce n'est pas la même chose.

Est-ce que les compliments peuvent toucher un androïde ? Ward Custer regarde B 5 avec une admiration qu'il ne cherche pas à dissimuler.

— Vous êtes Jill Laver, n'est-ce pas ? dit-il... Je vous avais aperçue sur mon écran lors d'une émission d'actualité, mais j'ignorais que vous deviez nous suivre sur Suedia.

— Malheureusement, je n'y resterai pas.

— Vous m'en voyez désolé.

Galant, notre biologiste. Je fais signe à B 5 et nous remontons dans le canot de débarquement. Je m'installe au volant et, après avoir repris l'air, je pique directement sur le camp.

Préoccupé, je demande :

— Comment se fait-il que toute vie animale ait été détruite sur la terre ?

B 5 secoue la tête.

— Je n'en sais rien.

— Tu l'as toujours connue comme elle est actuellement ?

— Oui.

— Et sur les autres planètes, c'est la même chose ?

— Je le crois... Le débarquement des colons se passe bien ?

— Pour le moment, oui... Seulement, Carter envisage déjà de partir en exploration, et Ward Custer..., le biologiste qui se trouvait avec moi, me réclame du matériel pour sonder le fond des océans.

— Le fond des océans ne pourra rien lui apprendre.

— Et l'exploration des terres ?

— Le plus simple, c'est que vous la dirigiez vous-même..., de façon à pouvoir hypnotiser ceux qui y participeront.

— Ça nous avancera à quoi de les hypnotiser ?

— Pendant leur sommeil, nous leur ferons voir des films.

Toujours la même technique. Je pousse un soupir.



— Tu as vu Arlam ?  
— Lorsque je suis sortie du bloc de régénérescence.  
— Il ne s'est rendu compte de rien ?  
— Si... Il sait que vous m'avez vue vieille.  
— Et qu'est-ce qu'il a dit ?  
— Il a paru contrarié, mais n'a fait aucun commentaire.  
— Pas de message pour moi ?  
— Il désire vous voir.  
— Ça ne va pas m'être facile.  
— Profitez du désir de Carter de visiter la région pour aller le rejoindre.  
— Soit.

Le canot de débarquement se pose au milieu du camp en face du bâtiment qui doit grouper tous les services administratifs de la jeune colonie.

*Sardanapale II* se trouve un peu plus loin. Toutes soutes ouvertes. Autour du vaisseau règne une activité de fourmilière... La réanimation des émigrants est à peu près terminée et, au fur et à mesure de leur réveil, ils sont acheminés vers des secteurs précis déterminés selon un plan minutieusement mis au point, de façon à éviter toute confusion.

Comme nous sautons à terre, un immense vol d'oiseaux de toutes les espèces obscurcit un instant le ciel... Des oiseaux qui ne trouveront vraisemblablement rien à manger dans la nature en dehors des minuscules chenilles dont m'a parlé Ward Custer et qui devront revenir au camp pour se nourrir.

Cela jusqu'à ce que les insectes..., les milliards d'œufs d'insectes que nous avons amenés avec nous, aient pu proliférer.

De nouveau, je me sens mal à l'aise, mais Carter vient nous rejoindre et, en apercevant B 5, il paraît surpris.

— Jill Laver !... J'ignorais que vous, étiez à bord... Je n'ai vu que votre mère... Comment se fait-il que je ne vous aie pas aperçue durant tout le voyage ?

J'ai oublié d'inclure Jill Laver et sa mère dans les souvenirs artificiels dont j'ai pu, avec l'aide d'Arlam, imprégner son subconscient... Une faute qui pourrait être grave de conséquence, d'autant plus que, désormais, la mère de Jill Laver n'existe plus.

Pour me rattraper, je lance :

— Jill a été malade et n'est pas sortie de sa cabine.

Carter paraît dérouté, mais il est bien forcé d'admettre mon explication. Il n'a le choix qu'entre elle et le miracle. Le miracle pur et simple qui ne fait pas partie des choses qu'un esprit rationnel comme le sien est susceptible d'admettre.

De toute façon, je ne lui laisse pas le temps de réfléchir.

— A-t-on encore besoin de vous, au camp ?

— Non.

— Et sur le vaisseau ?

— Non plus... Bernardon, qui dirigera la colonie après notre départ, s'occupe déjà de tout.

— Dans ce cas, nous pourrions effectuer la petite reconnaissance des alentours dont vous m'aviez parlé.

— Avec le canot de débarquement ?

— Il a un rayon d'action d'à peu près mille kilomètres.

— Qui emmenons-nous ?

— Jill viendra avec nous... Nous n'avons besoin de personne d'autre.

L'hypnotiseur a pris Carter sous son contrôle et, tout de suite, j'ai mis le cap sur le vaisseau-palais d'Arlam.

J'aimerais bien connaître les autres « survivants » de ma race pour savoir s'ils ressemblent tous à Arlam. « Survivants », c'est ce qu'ils sont tous, en somme, bien que nous venions les relayer depuis leur passé.

Un prodige ! A moins que les hommes soient éternels justement à cause de cela. Ce qui me surprend, tout de même un peu, c'est que si leur race est en train de disparaître sur Terre, il n'en existe pas des rameaux dans les innombrables planètes de toutes les galaxies que la civilisation d'Arlam contrôle nécessairement.

Que s'est-il passé ? Pour moi qui viens du XXII<sup>e</sup> siècle, c'est une chose pratiquement incompréhensible. Arlam n'a pas dû chercher et je me propose de le faire le plus rapidement possible.

Il reste certainement d'autres hommes quelque part... Ne serait-ce que des primitifs sur des planètes qui viennent seulement de naître à la vie... Il doit y en avoir.

Et puis, il y a cette terre totalement dévitalisée. Ward Custer ne m'a pas dit qu'elle était épuisée, mais seulement appauvrie. Qu'est-ce que cela signifie exactement puisqu'il affirme qu'on pourra la faire renaître ?

Arlam doit savoir...

La main de B 5 se pose brusquement sur la mienne.

— Pourquoi êtes-vous aussi préoccupé ?

— Il y a trop de choses que je ne comprends pas... Pourquoi ne reste-t-il que quelques hommes..., deux cent mille, m'a dit Arlam et, surtout, pourquoi toute la faune a-t-elle disparu en même temps que les humains... Tu ne le sais pas ?

— Non.

— Un cataclysme ? Une épidémie ?

— Arlam vous le dira.

— Arlam ou les autres survivants... Comment sont-ils ?

— Je n'en ai jamais vu.

— Jamais ?

— Je croyais qu'Arlam était le seul de son espèce.

— Il m'a dit qu'il avait un fils... et obligatoirement une femme, dans ce cas...

B 5 secoue la tête. Je fronce les sourcils.

— Et les autres androïdes ?

— Comme moi, ils n'ont jamais vu qu'Arlam.

Incompréhensible, mais nous arrivons en vue du vaisseau-palais et je m'occupe de la manœuvre pour poser le canot de débarquement sur la terrasse du plus grand sas d'accès.

Dès que l'appareil s'est immobilisé, j'ouvre sa porte et nous sautons à terre. Le silence nous enveloppe immédiatement. Un silence total car rien ne vit autour de nous.

Une sensation étrange et débilitante. Nous gagnons la première coursive où, brusquement, un androïde se dresse devant nous. Il n'a rien de menaçant, sauf qu'il tient à la main une baguette noire semblable à celle que tenait Arlam lorsqu'il est venu me chercher dans ma chambre sur Terre O.

— Ton maître désire me voir.

Ce n'est pas T9, mais un autre de la série qui doit connaître B 5 car il nous laisse passer en disant :

— Le maître se trouve au quatrième niveau... Je vais l'avertir.

— Merci.

Suivi de B 5, je gagne l'ascenseur dont la cage nous emporte rapidement vers le quatrième niveau. Pourquoi un garde dans la première coursive ?

Que peut craindre Arlam dans une planète morte ?... Non... Elle n'est plus morte, désormais..., à cause des émigrants, mais il n'y a vraiment aucun risque de les voir arriver jusqu'ici. Du moins, dans l'immédiat.

Plus tard, je ne dis pas. Une fois le camp installé, le premier objectif des colons sera de visiter la planète en détail.

L'ascenseur s'arrête et, au moment où les portes de la cabine coulissent, Arlam apparaît, tenant à la main sa baguette noire. Cela veut dire qu'il se méfie de moi et craint une réaction de ma part... Une réaction qui pourrait être dangereuse pour lui.

Je me demande laquelle ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? Je le dévisage avec surprise et il me fait signe de le précéder dans la coursive.

B 5 veut me suivre, mais il l'arrête.

— Rejoins T 12 en bas.

Sa voix est sèche. Impérieuse. Je remonte la coursive sans me presser avec la sensation désagréable d'avoir une arme braquée dans mon dos... Ce qui est d'autant plus ridicule que je n'ai pas de

fulgurant..., même pas un vulgaire couteau.

— Arlam ?... Qu'est-ce qui vous prend ?

— Ne vous occupez pas de cela... Ouvrez la prochaine porte..., sur votre droite.

Je m'exécute. Une cabine spacieuse. Carrée. Meublée d'un vaste divan recouvert d'un jeté de velours rouge. Aux murs, différents distributeurs. Une table et un fauteuil. Une fenêtre aussi, en forme de hublot spatial protégé par une vitre de plusieurs centimètres d'épaisseur.

Par terre, un épais tapis. A droite de la porte, un vaste écran mural au-dessus d'un rayonnage rempli de bobines d'émission.

— Asseyez-vous sur le divan.

Je me retourne.

— Allez-vous m'expliquer finalement...

Arlam attire le fauteuil et s'assied de façon à se trouver entre moi et la porte et il continue à me tenir sous la menace de sa baguette noire.

— Je suis obligé de prendre certaines précautions, Barsac.

— Contre moi ?

— Croyez que je le regrette... Je n'ai rien de précis à vous reprocher et j'admets que vous ne me compreniez pas.

— Que se passe-t-il ?

— B 5 vous a fait des confidences.

— A moi ?

— J'ignore jusqu'où elle a pu aller.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans votre spirale de temps, vous l'avez vue vieillir subitement.

— Et après ?

— Elle s'est soignée devant vous..., ça vous donne la possibilité de différencier les androïdes des humains...

Je fronce les sourcils.

— En les voyant avaler les espèces de petites pastilles vertes que B 5 a prises devant moi ?

— Oui.

— Quelle différence en ce qui me concerne ?

— Elle peut être énorme..., et, en tout cas, m'oblige à m'assurer de votre personne...

— Que pensera-t-on, au camp, de ma subite disparition ?

— J'arrangerai cela avec votre second.

Ahuri, je m'assieds enfin sur le divan et je m'éponge le front où commence à sourdre une mauvaise sueur.

— Je ne comprends vraiment pas votre attitude.

— Elle aurait été toute différente si vous n'aviez pas posé

certaines questions à B 5.

— Quelles questions ?

Son regard se fait ambigu.

— Celles concernant les « survivants », comme vous dites.

— C'est vous qui m'en avez parlé le premier... Vous m'avez dit que vous restiez environ deux cent mille... Que vous aviez un fils...

Il a un rire sans joie.

— Je vous ai menti.

— Vous n'avez pas de fils ?

— Il est mort.

— Et il n'y a pas d'autres survivants ?

— Non.

— Vous êtes le dernier représentant du genre humain ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?... et puis, de toute façon, ce n'est pas vrai... Vous avez visité toutes les planètes de tous les systèmes ?

— Je suis le dernier représentant d'une civilisation que vous avez commencée..., et dont je suis l'aboutissement... Les primitifs ne m'intéressent pas..., ils créeront une autre continuité... C'est la mienne que je veux faire revivre.

— Sentiment louable... Je ne vois rien là-dedans que je puisse vous reprocher.

— Pour le moment... Ce ne sont pas mes buts que vous pourriez me reprocher...

— Quoi alors ?

— Les hommes de votre temps ont une curiosité insatiable et une morale sans commune mesure avec la mienne... Je comptais vous présenter des androïdes que je vous aurais fait passer pour des humains.

— Pourquoi ?

— J'aurais préféré que vous ne sachiez jamais que j'étais le dernier homme.

— Car vous êtes responsable de la disparition des autres.

Il reste un instant silencieux, puis il murmure :

— C'est difficile à dire..., encore plus à expliquer... Je suis avant tout un savant et j'ai découvert la possibilité des voyages aller et retour dans le temps... Pas vers l'avenir, mais uniquement dans le passé... Cette découverte prodigieuse m'a ouvert des horizons que vous ne comprendriez pas... Pas avec votre mentalité du XXII<sup>e</sup> siècle.

— Vous avez anéanti vos semblables et, par la même occasion, toute la faune de la planète.

— Ça n'avait qu'une importance relative, puisque je savais pouvoir reconstituer l'humanité... La société à laquelle j'appartenais

ne me plaisait pas...

Il prend un air rêveur.

— Toutes les sociétés sont faites de communautés ou de classes qui se combattent... Certaines de ces classes, certaines de ces communautés sont appelées à disparaître lorsqu'elles sont devenues inutiles ou remplaçables..., en outre, c'est toujours quand elles deviennent le plus inutiles qu'elles se montrent les plus exigeantes... Nos conditions de vie n'étaient pas les vôtres, mais les problèmes restaient les mêmes... Dans votre société, vous avez de farouches ennemis..., et si vous étiez seul à pouvoir décider de leur élimination..., seul aussi à pouvoir les éliminer sans l'aide de qui que ce soit, je pense que vous n'hésiteriez pas...

— Ça me surprendrait.

— Il y a des lois de l'histoire..., des lois de la nature qu'on ne peut pas contrarier indéfiniment..., seulement, comme certains problèmes ne se posaient pas de votre temps, vous n'avez jamais été contraint de prendre des décisions définitives et, pour cela, de bouleverser tous vos principes de morale...

Avec un hochement de tête, il pousse un soupir.

— Me voilà obligé de changer votre mentalité..., ça ne présente guère de difficulté, mais cela prend un certain temps.

— Vous allez me conditionner ?

— Sans faire de vous un robot et en vous laissant suffisamment de libre arbitre pour que vous puissiez me servir efficacement.

— Pour cela, vous avez vos androïdes.

— Ce n'est pas comparable..., les androïdes n'ont aucune imagination... Je ne veux pas une humanité servile... Une humanité d'esclaves... Je veux une humanité qui aura la chance de ne pas être encombrée de tous les déchets des philosophies antérieures... Je veux une société sans préjugé, axée uniquement vers le progrès..., autant moral que technique.

— Et, pour cela, vous m'emprisonnez ?... C'est ridicule, comment ferez-vous lorsque *Sardanapale II* devra repartir dans ma spirale de temps ?

— Vous ne ferez simplement pas le premier voyage de retour.

— Et comment s'effectuera-t-il ?

— B 5, sous le nom de Jill Laver, accompagnera Carter qui sera persuadé que vous êtes resté au camp, victime d'une grave maladie extrêmement contagieuse... C'est ce que penseront également tous les émigrants.

Il sourit.

— Lorsque votre vaisseau reviendra, vous serez guéri et prêt à prendre la relève.

Sans cesser de me menacer avec sa baguette noire, il se lève et

recule vers la porte de la coursive qui se referme derrière lui.  
Me voilà prisonnier.

# TROISIÈME PARTIE



# CHAPITRE PREMIER

Ça fait des jours que je suis enfermé... Des jours ! Je ne sais même plus combien car j'ai dormi..., à plusieurs reprises et, à chaque réveil, ma montre s'était arrêtée.

Ces longues périodes de sommeil doivent faire partie du traitement de mise en condition auquel me soumet Arlam, mais, jusqu'ici, il n'a pas l'air d'avoir donné le moindre résultat.

Mentalement, il me semble que je n'ai pas changé... Je considère toujours avec horreur la possibilité de partager ses idées... Pour moi, Arlam est une sorte de fou lucide et dangereux et toute ma volonté est bandée pour résister au conditionnement dont il veut imprégner mon subconscient.

C'est pour cela que je ne me sers jamais du visiophone. Je n'ai fait passer sur l'écran aucun des rouleaux du rayonnage. Je m'en méfie. Je tourne en rond dans ma cabine et je reste des heures à guetter derrière le hublot de ma cabine...

Il n'y a pas grand-chose à voir !

Un pan de parc que traverse de loin en loin un androïde. Une fois, j'ai reconnu T9 et j'ai aperçu un certain nombre de B, mais pas B 5... Quant à Arlam, il ne s'est plus manifesté.

Pourquoi ? Je ne comprends pas. J'ai fait l'inventaire de ce que contenaient les poches de ma combinaison spatiale dans l'espoir de découvrir quelque chose qui pourrait m'aider à m'évader..., mais je n'ai trouvé qu'un laser.

Je l'avais emporté dans la jungle alors que j'ignorais encore qu'elle n'abritait aucun fauve. Un laser d'un modèle réduit, capable de foudroyer n'importe quel animal à bout portant, mais qui ne peut rien contre l'alliage dont est faite la porte de ma cabine.

Bien sûr, j'aurais dû l'essayer contre le vitrage de mon hublot, mais, de toute façon, je ne pourrais pas m'échapper par-là. Il faudrait sauter de trop haut.

Normalement, compte tenu des jours que j'ai pu contrôler, *Sardanapale II* doit être reparti avec Carter comme commandant de bord et B 5 pour le contrôler.

B 5 qui prenait sans doute toujours ses ordres d'Arlam et me jouait la comédie..., debout derrière mon hublot, je regarde mélancoliquement le bout de parc sur lequel j'ai vue, lorsque soudain, je sursaute.

Entre les arbres, j'aperçois un homme qui se glisse, un fulgurant de combat à la main..., un homme ! Pas un androïde... Il s'agit même d'un colon... Je me souviens de l'avoir aperçu au camp, mais je ne

connais pas son nom.

Il avance prudemment en tenant son arme braquée devant lui. Que fait-il là ? S'il appartenait à un commando d'exploration, il ne serait pas seul. Alors ? Mon cœur se met à battre.

Tout à coup, il épaula vivement et j'aperçois l'éclair silencieux de son fulgurant... Quelques secondes d'hésitation... Regard à gauche, puis à droite et il reprend sa progression pour disparaître à ma vue.

Qu'est-ce que cela signifie ? Pour moi, c'est le moment ou jamais de tenter quelque chose. Je sors mon laser pour le braquer contre la vitre du hublot... Le mince rayon de mon arme la découpe immédiatement.

Un mouvement circulaire, puis, d'un coup de poing, je dégage le hublot par lequel je peux me pencher dans le vide en passant la tête... En dessous de moi, le colon s'est arrêté et lève les yeux,

— Gouverneur !

Immédiatement, il s'arrache au sol grâce à son dispositif anti-g et arrive bientôt à ma hauteur.

— C'est pour vous que je suis là, gouverneur.

— Pour moi ?

— Jill Laver m'a dit que vous étiez enfermé ici.

Pas le temps de lui poser de question. Nous réglerons cela plus tard.

— Donne-moi ton fulgurant.

Il me le passe à travers le hublot.

— J'ai aussi une ceinture anti-g.

— Pas maintenant.

Le rayon, d'un fulgurant de combat est beaucoup plus puissant que celui de mon laser... Je le braque sur la porte de ma cabine à la hauteur de son verrou et j'appuie sur la détente.

En un instant, le métal inconnu est porté au rouge vif, puis commence à fondre. Sauvé... Je me retourne vers le colon pour lui faire signe de me rejoindre, mais il est déjà en train de se glisser à travers le hublot.

— Je m'appelle Vernont, dit-il... Antoine Vernont... Jamais je ne me serais douté que cette foutue planète était habitée... Paraît que les hommes qu'on y trouve ne sont pas des humains normaux ?

— C'est Jill Laver qui te l'a dit ?

— Oui... J'en ai vu... Ce ne sont tout de même pas des robots.

— Non, des androïdes.

— Ils n'ont pas l'air dangereux... J'en ai descendu un... Il se tenait sur l'espèce de terrasse qui précède le sas d'entrée de cet astronef... Car c'est un astronef, n'est-ce pas ?

— En un sens.

— Il tenait une baguette noire à la main et Jill Laver m'avait dit

de m'en méfier.

— Tu as bien fait... Où est Jill ?

— Partie.

— Comment cela ?

— Le *Sardanapale II* est reparti pour Terre O... Il doit ramener un nouvel effectif de colons le mois prochain.

Je n'ai pas lâché le fulgurant et, tout en parlant, je guette la coursive, prêt à tirer si quelqu'un... Arlam ou un androïde devait apparaître.

— Au camp, tout se passe bien ?

— Nous commençons à nous organiser... Il paraît que vous connaissez un homme nommé Arlam ?

— Exact.

— Jill Laver m'a dit de vous signaler qu'il était malade.

— Malade ?

— La grippe..., mais il paraît qu'il en est complètement déboussolé.

— Où est-il ?

— Dans ce que Jill Laver appelle un bloc de régénérescence... Vous savez ce que c'est ?

— Oui.

Il me tend une ceinture qui comporte un dispositif anti-g et l'étui d'un lourd pistolet à balles. Pendant que je le boucle autour de ma taille, Vernont ajoute :

— Nous ne sommes donc pas les seuls à avoir découvert Suedia !

Pas question de lui révéler la vérité. Je m'approche de la porte dont le métal commence à se refroidir. D'un coup de botte, je fais sauter ce qui reste du verrou et le battant s'écrase dans la coursive où nous passons.

Vernont écarquille les yeux... Ainsi, Arlam a été contaminé... Ce qu'il craignait par-dessus tout... La grippe... Pour quelqu'un qui ne sait pas ce que c'est, ça doit être terrible... La fièvre doit l'avoir épuisé.

Maintenant, je comprends pourquoi j'ai gardé toute mon intégrité mentale... Arlam a dû être frappé tout de suite après m'avoir enfermé et c'est peut-être moi qui transportais le virus.

La grippe ! Pour nous, ce serait bénin, mais pour lui ? Pour un organisme qui a perdu l'habitude de réagir contre pratiquement tous les maux ?

Je règle mon fulgurant pour qu'il paralyse sans tuer et je fais signe à Vernont de me suivre. Nous nous engageons dans la coursive.

— Il y a longtemps que le vaisseau est reparti pour Terre O ?

— Quatre jours.

— Et comment êtes-vous venu jusqu'ici ?

— Dans un canot de débarquement.

— Qui vous a guidé ?

— Jill Laver m'avait remis une sorte de carte avant de partir.

Nous croisons deux androïdes. Un T et un B. Vernont empoigne la crosse de son pistolet, je lui fais signe de ne pas bouger.

— Ceux-là ne seront pas agressifs... Ils ne portent pas de baguette noire.

— En effet.

Ils passent tous les deux sans se soucier de nous. Vernont murmure :

— Vous croyez que l'autre..., celui de la terrasse, aurait tiré sur moi ?

— Celui-là, c'est différent... Il aurait, en tout cas, averti son maître.

— Arlam ?

— Oui...

— C'est lui qui dirige cette civilisation d'hommes artificiels ?... D'où viennent-ils ?

— Ils sont nés sur cette terre.

— Pourtant, nous sommes dans un astronef ?

Je lui fais signe de se taire car je reconnais la porte d'un bloc de régénérescence... Il va falloir jouer serré car si je ne prends pas Arlam de vitesse, lui ne me ratera pas.

Tourné vers Vernont, je lui dis en baissant la voix :

— La porte s'ouvre vers l'intérieur... Elle ne comporte ni verrou, ni serrure... Vous l'ouvrirez brusquement en plongeant sur le sol pour que je puisse tirer par-dessus votre tête... C'est très important.

D'un mouvement de tête, il me fait signe qu'il a compris et prend position pendant que le fulgurant appuyé contre ma hanche, je me tiens prêt à balayer l'intérieur du bloc du fluide paralysant.

— Va.

Vernont plonge et j'appuie sur la détente... Arlam est là, étendu sur une couchette... Il se soulève à demi, puis se fige... Mon cœur se met à battre pendant que Vernont se relève en regardant Arlam avec curiosité.

— Ce n'est pas un adonis.

Je lui souris et je pénètre dans le bloc. Pas un adonis, non. Il est même affreux avec son visage ravagé par la maladie et sa maigreur squelettique.

Il n'est vêtu que d'un court pagne. Son visage est rouge. La fièvre sans doute. A portée de sa main, la fameuse baguette noire... Je la prends et je la glisse à ma ceinture..., puis, je prends également sa ceinture à lui. Celle qu'il portait lorsqu'il m'a fait la démonstration du

champ de force.

— C'est lui qui vous a emprisonné ? S'étonne Vernont.

— Oui.

— Qu'est-ce que nous allons en faire ?

— Le soigner, d'abord... Où se trouve votre canot de débarquement ?

— A cinq ou six cents mètres... Je l'ai caché dans un fourré.

— Amenez-le sur la terrasse du grand sas d'accès et montez-moi la pharmacie du bord.

Ironie du sort, c'est avec un remède vieux de plusieurs millénaires qu'Arlam pourra peut-être guérir... Son bloc de régénéscence s'est montré impuissant à enrayer une maladie réapparue d'un lointain passé.

Vernont s'en va et, dès qu'il est sorti, je soulève Arlam. Il a une fièvre terrible et il n'y aurait sans doute pas résisté s'il ne s'était pas réfugié dans son bloc.

Il commence à sortir lentement de son ankylose. Je sens qu'il s'amollit dans mes bras et son regard, fixe jusqu'ici, reflète brusquement une sorte de fureur tout de suite remplacée par de l'angoisse.

Soudain, il bredouille :

— Barsac... Qu'est-ce que j'ai ?

— Une vulgaire grippe.

— C'est grave ?

— Pour moi, ce serait bénin... Pour toi, je n'en sais rien.

Mon brusque tutoiement le fait sursauter et il a un mouvement de la main vers l'espèce d'escabeau sur lequel il avait déposé sa baguette noire.

— Calme-toi, je dis... On va m'apporter de quoi te soigner.

— Qui ?

— Un colon.

— Comment est-il venu ici ?

Tout son visage est crépi d'une multitude de gouttes de sueur et ses mains tremblent légèrement.

— Dans un canot de débarquement.

— Qui l'a conduit ?

J'aime autant qu'il ne sache pas que c'est B 5 qui l'a envoyé et je réponds :

— Le hasard..., il effectuait une mission de reconnaissance.

— Et le vaisseau ?

— Il est reparti pour ma spirale de temps... Jill Laver accompagne le commandant Carter.

Une ombre passe dans son regard et il a une moue navrée.

— C'est fatalement toi qui as ordonné à B 5 de partir avec

Carter.

— J'espérais qu'elle était encore au camp...

— Tu comptais sur elle pour te sauver ?

— Je suis malade... Une maladie à laquelle je ne comprends rien.

— Et que seuls les miens peuvent soigner... Il y a longtemps que ça t'a pris ?

— Dix jours.

— Et tu ne t'es pas fait soigner immédiatement.

— Lorsque ça a commencé, je pensais que ça ne durerait pas...

Je m'étais décontaminé.

— Et ça s'est aggravé... Il fallait venir me trouver.

Il ne répond pas et j'ai un petit rire.

— Tu as préféré faire confiance à ton bloc de régénérescence... sans penser qu'il a été conçu à une époque où la grippe avait totalement disparu...

— Quand j'ai voulu aller te rejoindre... Je n'avais plus suffisamment de force pour me lever.

— Comment manges-tu ?

— Le bloc me nourrit.

Il parle de plus en plus difficilement, d'une voix tour à tour sourde et sifflante.

— Barsac... Sauvez-moi.

— Je ferai mon possible, mais je ne garantis rien.

— Si vous me sauvez, je ferai de vous l'homme le plus puissant de l'univers.

— Je n'ai plus confiance.

Son regard me supplie.

— Dans mon laboratoire... Il y a un grand fauteuil de métal... tout blanc..., surmonté d'un tambour rouge... C'est un assimilateur... Il a mémorisé toutes les techniques et toutes les connaissances de toutes les civilisations...

On l'a créé pour les enseigner..., il en imprégnera les neurones de ton cerveau.

— Comment cet assimilateur fonctionne-t-il ?

— Une fois assis dans le fauteuil, il te suffit d'abaisser une manette qui se trouve sur l'accoudoir droit.

— Je n'ai pas l'esprit scientifique.

— Qu'importe, si tu sais... Tu n'as qu'à le faire démarrer au point zéro...

— Qui me prouve que ce n'est pas un nouveau piège que tu me tends ?

— Dans l'état où je suis ?

Peut-être !... Je le regarde sans aménité.

— De toute façon, je m'arrangerai pour te réduire à l'impuissance avant de m'installer sous cet assimilateur..., et si tu m'as trompé rien ne pourra te sauver.

— Soigne-moi.

L'effort qu'il vient de faire pour parler l'a épuisé et il retombe. Son regard se trouble et il commence à haleter... Je ne sais pas si je pourrai le guérir... Je crois qu'il est trop tard.

Et c'est le dernier homme... L'ultime représentant d'une formidable continuité dont je ne suis qu'un maillon... Le dernier homme, terrassé par une maladie bénigne.

J'essuie son front et, brusquement, ses longues mains maigres agrippent les miennes et les serrent convulsivement pendant qu'il fait un brusque effort pour se relever.

— Barsac ?

— Oui... On arrive... Avec des antibiotiques.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un remède.

Je vais jusqu'à la porte du bloc pour jeter un regard dans la coursive... Il ne faudrait pas que Vernont tarde beaucoup... Non, le voilà. Avec la trousse pharmaceutique du canot de débarquement.

— Comment va le type ?

— Plutôt mal.

— Est-ce qu'on le sauvera ?

— Je n'en sais rien... Tu as rencontré des androïdes ?

— Plusieurs... Mais, ils ne se sont pas occupés de moi... Je me demande où ils vont et ce qu'ils font ?

— Ils ont des tâches précises et agissent un peu à la manière des robots..., s'ils n'ont pas d'instructions concernant les étrangers, ils ne s'en soucient pas.

Je lui prends la pharmacie des mains et je lui ordonne :

— Reste là.

Autant qu'il soit le moins possible en contact avec Arlam qui pourrait le circonvenir... Je rentre dans le bloc de régénérescence dont la porte se referme derrière moi.

Si je veux enrayer le mal, il faut agir énergiquement et avant tout couper la fièvre qui épuise. Pour cela, le plus simple est de faire une piqûre.

J'ouvre la trousse et je prépare une seringue hypodermique. Arlam a un frisson et me regarde avec une inquiétude croissante... Lorsque je m'approche de lui, il a un mouvement de recul.

— Tu as une chance sur dix de t'en tirer..., alors ne me complique pas les choses... Donne-moi ton bras.

Après une hésitation, il s'exécute et pousse un gémissement lorsque l'aiguille s'enfonce...

— Tu vas te sentir tout de suite mieux.

En attendant, une nouvelle montée de sueur le rend tout luisant... Les antibiotiques, maintenant... Je fais dissoudre quelques pastilles dans un verre d'eau.

Il boit avidement... Brusquement, il me fait confiance et je lis une sorte de reconnaissance dans ses yeux... Peut-être parce qu'il se sent déjà un peu soulagé.

Pas encore à cause de mes remèdes, mais parce qu'il s'imagine qu'ils lui font déjà de l'effet... En tout cas, il respire plus régulièrement.

— Essaie de dormir un peu... Où se trouve ton laboratoire ?

— Quatrième porte à gauche en remontant la coursive.

— Merci.

Devant la porte du bloc, je récupère Vernont et je lui dis de m'accompagner.

Impressionnant, l'assimilateur ! Un grand fauteuil de métal luisant pourvu d'un très haut dossier au-dessus duquel se trouve le tambour rouge dont Arlam m'a parlé... Sur l'accoudoir droit, je repère tout de suite la manette...

Un peu partout, sur les accoudoirs et le tambour, il y a des voyants qui doivent s'allumer lorsque la machine fonctionne. J'en vois deux également sur le dossier, encadrant un tableau carré couvert de chiffres et pourvu d'un curseur.

Des chiffres semblables à ceux que nous utilisons et Vernont pousse une exclamation de surprise... S'il n'était pas là, j'essayerai immédiatement l'appareil...

— Tu vas rentrer au camp, je dis... Tu avertiras Bergeron que je suis vivant, mais ne l'amène pas ici... Je te rejoindrai par mes propres moyens.

Ma décision le surprend un peu, mais il ne discute pas et nous redescendons la coursive... Devant la porte du bloc, je le laisse continuer seul.

J'ai hâte qu'il soit parti..., car je voudrais retourner au laboratoire.

Avant, je jette tout de même un coup d'œil dans le bloc... Arlam dort... Non, car il a les yeux ouverts... Bon sang !... Des yeux qui restent obstinément ouverts... Je m'approche vivement...

Arlam est mort.



# CHAPITRE II

Mort ! J'ai un brusque sentiment de solitude. Arlam s'était retourné contre moi, il envisageait de me conditionner comme un de ses androïdes, mais il représentait l'unique lieu qui me rattachait encore à mon époque.

Et puis, c'était le dernier représentant de notre race..., de ma race. Quelque chose vient de se terminer. Une épopée et ça laisse un goût amer dans la bouche... Arlam... Son visage s'est apaisé. Pour lui, l'aventure est finie.

Son idée prodigieuse l'a tué..., car c'était une idée prodigieuse que la sienne... Prodigieuse et monstrueuse en même temps... Monstrueuse car, pour la réaliser, il n'a pas hésité à anéantir tous les siens...

Il voulait façonner une humanité nouvelle. Une humanité débarrassée du déchet laissé par toutes les philosophies antérieures..., une idée barbare, inhumaine dont il serait peut-être sorti un nouvel âge d'or car ce qui l'a toujours empêché de refleurir ce sont les résidus que les hommes tramaient avec eux et qui les condamnaient d'avance comme ce fut le cas avec une atroce acuité aux sombres jours du vingtième siècle.

Pour s'épanouir vraiment, l'humanité a toujours eu besoin d'unanimité, et, chaque fois qu'elle a essayé de concilier des contraires, elle n'a abouti qu'au cahot car la grande loi de la nature est l'antagonisme violent et implacable.

Bizarrement impressionné, je quitte le bloc de régénérescence pour retourner au laboratoire. Plus rien ne s'oppose maintenant à ce que j'utilise l'assimilateur.

Si Arlam me tendait un piège, en m'y envoyant, peu importe que j'y tombe, puisqu'il ne sera plus là pour me donner des ordres si bien que, fatalement, je finirai par retrouver mon libre arbitre et n'agirai que selon ma conscience.

Impressionnant, le fauteuil !... Je me demande si je garderai suffisamment de conscience pour couper l'émission à mon gré lorsque j'aurai mis l'assimilateur en route.

J'y pense à cause de Vernont qui sera de retour d'ici à trois heures, au maximum... Un terrible banco à tenter... Cette machine a été créée pour des cerveaux beaucoup plus évolués que le mien qui ne résistera peut-être pas.

Avec une certaine appréhension, je m'assieds sur le siège et j'abaisse la manette qui se trouve sur l'accoudoir droit... Il ne se passe rien... Les voyants s'allument tous en même temps et du tambour

rouge sort une sorte de bourdonnement assez semblable à celui que ferait un vol de guêpes.

Je garde toute ma conscience... Pas la moindre torpeur, mais je ne ressens rien dans la tête non plus... Je me renverse contre le dossier du fauteuil... Je suis peut-être trop contracté, si bien que l'assimilateur reste sans effet.

Une douce chaleur m'enveloppe... Peut-être est-ce plus long pour moi que pour les êtres de l'époque d'Arlam... Plus long et plus difficile..., car mon cerveau est loin d'avoir atteint le degré d'évolution du leur... Logique, après tout.

Comparé à celui d'Arlam, mon cerveau doit être pareil à celui d'un des hommes de l'âge de pierre par rapport au mien... Il y a certainement des éléments qu'il est incapable d'enregistrer et de comprendre... Je ferme les yeux pour essayer de me détendre...



Je ne veux plus penser... J'essaye de faire le vide en moi pour être plus réceptif...

J'ai dû dormir... J'émerge péniblement d'un long sommeil ou plus exactement d'une lourde torpeur... Au-dessus de ma tête plus de

bourdonnement et sur l'accoudoir de mon fauteuil le voyant s'est éteint et la manette de mise en marche s'est relevée toute seule.

Quelle heure est-il ? Ma montre s'est arrêtée... Encore une fois... J'ai dû rester des heures sous cet assimilateur... Des heures et Vernont n'est pas revenu...

Comprends pas !... J'essaye de m'arracher à la torpeur qui m'engourdit et je n'y arrive pas... Je suis épuisé... Pas mentalement... C'est physiquement que je n'en peux plus... et j'ai faim... Une faim latente, débilitante qui a l'air d'avoir usé toute mon énergie.

Ce ne sont pas des heures que j'ai passé sous l'assimilateur, mais des jours... Combien ?... D'un doigt malhabile, je cherche sur l'accoudoir gauche un bouton sur lequel j'appuie pendant que mon front se couvre de sueur...

Immédiatement, un robot roule jusqu'à moi... Un robot qui s'ouvre pour me présenter ses rapiers de gelées multicolores... Je choisis la plus noire... Un concentré vitalisant qui me redonne tout de suite des forces.

J'ai l'impression de renaître... Je mange avec avidité et je reprends des forces, mais lorsque je me redresse, je me sens toujours lourd et pesant... Besoin d'une petite séance dans le bloc de régénérescence...

Arlam s'y trouve, mais c'est sans importance. Puisqu'il est mort, je le glisserai dans l'incinérateur... Trop d'idées confuses se pressent encore dans ma tête et je suis étrangement équipé avec mes trois ceinturons superposés.

Le premier que m'a remis Vernont porte un étui contenant un pistolet à balles. Je n'en ai plus besoin et je le détache... Plus besoin non plus de la ceinture anti-g... Je l'enlève également pour ne garder que celle d'Arlam grâce à laquelle je peux m'envelopper d'un champ de force protecteur...

Et me déplacer à peu près instantanément d'un bout à l'autre de la planète.

Le champ de force, j'ai besoin de m'en envelopper car si je croise des androïdes de garde, ils essayeront de m'abattre sans sommation... Bon Dieu !... Voilà ce qui explique l'absence de Vernont... Il n'est pas revenu parce qu'il a été tué...

Il ne s'est plus méfié des androïdes... Il ignorait qu'il en existait de conditionnés spécialement... Il ne s'en est plus méfié à cause de ceux qui nous avaient croisés dans la cursive..., mais ceux-là, la défense du vaisseau ne les concernait pas.

Les androïdes de garde, je vais devoir les supprimer car ils ne m'obéiront jamais. Leur conditionnement le leur interdit. Ils ne connaissent qu'Arlam qui n'est plus là pour les retenir... Les supprimer... Ce n'est pas très grave car je pourrai en fabriquer

d'autres.

Il y en a une bonne douzaine en gestation dans les cuves du niveau inférieur du vaisseau... Je m'enveloppe du champ de force et je détache la baguette noire de ma ceinture avant de me diriger vers la coursive.

Au moment de franchir le seuil, je m'arrête... Avant de descendre dans le bloc de régénérescence, j'aimerais savoir ce qui se passe au camp... Vernont s'y trouve peut-être ! Ça m'étonnerait, mais on ne sait jamais.

Je vais brancher le vaste écran de contrôle planétaire. Il est déjà réglé sur le camp, Arlam devait nous surveiller... Dehors, il fait grand jour. Que de changement depuis que je suis parti.

Le camp forme déjà une véritable ville dont les rues sont pleines de monde... Des gens qui vont à pied ou en voiture... Je fais avancer l'image jusqu'à la campagne.

On y travaille la terre... Sous la direction de Ward Custer, tout un groupe de pionniers est en train de fumer le sol... Un peu plus loin, un troupeau de bêtes à cornes avance lentement dans la prairie en tondant l'herbe.

Depuis combien de temps ai-je quitté le camp ? Lorsqu'il m'a délivré, Vernont m'a laissé entendre qu'il s'était écoulé près de trois semaines... On en fait des choses en trois semaines !

Je coupe l'émission et, cette fois, je me dirige vers la coursive. Je n'éprouve aucune gêne à marcher malgré le champ de force qui m'enveloppe... Ce n'est ni rigide, ni pensant..., ça donne l'impression d'un vêtement un peu trop collant.

Devant la porte de la coursive, deux gardes. Ils attendent car leur conditionnement leur interdit d'entrer dans le laboratoire. Ils sont armés chacun d'un pistolet thermique qu'ils lèvent sur moi ensemble.

J'ai le temps de ressentir une sourde angoisse, mais le souffle formidable de leurs armes est littéralement neutralisé par mon champ de force.

Une impression extraordinaire de puissance illimitée m'envahit... Je savais, mais je n'avais jamais vu..., maintenant, je réalise et je suis comme grisé.

Lentement, je lève ma baguette noire dont le mince rayon foudroie les deux androïdes en même temps.

De six ôtez deux, reste quatre, et sur les quatre, Vernont en a déjà abattu un sur la terrasse du sas d'entrée... Il n'y en a donc plus que trois...

Le plus simple est de les convoquer tous ensemble dans la salle d'audience du vaisseau et d'en finir d'un seul coup avec eux...

Pour les appeler, je me sers de la baguette, et, brusquement, je me rends compte que j'agis exactement comme l'aurait fait Arlam à

ma place... Cela veut dire que j'ai assimilé tout, ou partie, de ses connaissances et que je dispose de tous ses pouvoirs.

Tout cela s'est fait sans effort et, pour ainsi dire à mon insu... La machine ! Mon ventre se serre et j'éprouve un sentiment bizarre de joie sauvage et d'inquiétude latente. D'admiration un peu superstitieuse aussi.

Je sais tout et je n'ai rien appris. C'est un peu comme si je me réveillais dans la peau d'un autre et je ne connais même plus mes limites.

La salle d'audience du vaisseau est circulaire. Sans meuble. Tout ce que j'y trouve, c'est une estrade... Placée au centre de la pièce. Je viens à peine d'y monter que les trois gardes se présentent.

Ils sursautent en m'apercevant et braquent immédiatement leurs pistolets thermiques d'un même mouvement et je disparaîs dans un formidable scintillement d'étincelles qui ne m'atteignent pas.

Ça dure une seconde, puis le scintillement s'efface et les androïdes me regardent avec stupéfaction. Je lève ma baguette noire..., pour les foudroyer... Les deux premiers restent cloués sur place, mais le troisième, jetant son arme, fait trois pas de côté et me regarde en tremblant.

Ses deux compagnons sont littéralement effacés et, au moment de me retourner vers lui, j'ai une hésitation et je lui demande, dans sa langue, car, désormais, je la connais :

— Qui es-tu ?

— R 4.

— Ton ancien maître est mort... J'aurais voulu le sauver, mais je n'ai pas pu... Lorsque je l'ai trouvé, il était trop gravement atteint... Tu sais que j'étais son prisonnier ?

— Oui.

— Maintenant, je vais remplacer Arlam... Je suis le maître..., es-tu disposé à me servir loyalement ?

Un étonnement sans borne se marque sur son visage.

— Vous n'allez pas me supprimer ?

— Pas, si je peux me fier à toi.

— Je vous servirai.

Comme je le dévisage avec acuité, je plonge dans ses pensées... Il est sincère... C'est un tout jeune androïde dans lequel les automatismes n'ont pas encore pris toute la place.

— Ramasse tes armes.

Il obéit avec un soulagement véritablement humain, puis il attend mes ordres.

— Tu sais que je viens du passé, comme les colons qu'Arlam a installés dans le sud du pays.

— Oui.

— Lorsque j'ai tenté de soigner Arlam, je n'étais pas seul... Un de mes compagnons se trouvait là, aussi... Je l'avais renvoyé au camp... Qu'est-il devenu ?

R 4 n'a pas la moindre hésitation.

— Il est mort... Il avait tué R 2 sur la terrasse du grand sas d'accès.

— Qui l'a tué ?

— R 1... J'étais avec lui. Nous l'avons surpris au moment où il allait atteindre son étrange engin volant.

— Le canot de débarquement ?

— C'est, en effet, ainsi que vous nommez cette espèce d'escalier.

Pauvre Vernont !... Sans lui, je serais toujours dans ma prison. Condamné à y mourir... En tout cas, à y rester jusqu'à ce que les colons aient découvert le vaisseau et réduit ses gardes qui disposaient d'un armement infiniment supérieur au leur.

Un petit frisson de crainte rétrospective me fait froid dans le dos, puis je pousse un soupir.

— Où est le corps de mon compagnon ?

— Il n'en reste rien.

Comme il ne reste rien des corps des deux gardes que je viens d'abattre.

— Il faut enlever le corps d'Arlam dans le bloc de régénérescence.

— C'est déjà fait.

— Qui s'en est chargé ?

— Les robots...

— Qu'en ont-ils fait ?

— Ils ont placé son corps dans l'incinérateur.

— Quand ?

— Il y a quatre jours.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Quatre jours.

Bien sûr... L'assimilateur m'a gardé le temps nécessaire à tout m'apprendre... Quatre jours... Voilà pourquoi j'étais aussi affamé et aussi épuisé... J'aurais pu mourir sous la machine... Mourir d'inanition si mon esprit avait été moins réceptif.

Quatre jours !... Ça va me poser des problèmes, mais j'en ai de plus urgents. Il faut, avant tout, que je reconstitue ma garde car c'est moi désormais qui ai besoin d'être protégé..., moi et toutes les techniques dont je suis le dépositaire.

De plus, il n'est plus question que j'assume mes fonctions de gouverneur... Gouverneur d'une galaxie que, d'ailleurs, personne n'a jamais explorée jusqu'ici.

— Accompagne-moi dans la soute inférieure.

Les androïdes en gestation sont dotés d'un cerveau vierge qu'un assimilateur semblable à celui dont je me suis servi dans le laboratoire imprègne des connaissances qui lui sont nécessaires et que je choisis soigneusement.

Tous ceux qui servaient Arlam lui obéissaient en ignorant l'existence d'autres hommes. Ils respectaient ses consignes mécaniquement et B4 a trouvé tout naturel de changer de maître parce que j'étais semblable à lui.

Je ne veux pas que ça se représente, alors j'ajoute à leur conditionnement une fidélité inconditionnelle à ma personne à l'exclusion de tout autre... Pour B 4, il est trop tard. Je serai donc obligé de m'en méfier continuellement.

Lorsque ma garde se trouve reconstituée, je charge B 4 de convoquer tous les autres androïdes dans la salle des audiences... Vingt-huit en tout... Dix-sept T et onze B.

Ils constituaient avec B 5 et les anciens gardes toute la population de la planète qu'Arlam faisait vivre autour de lui... Avec eux, pas de problème. Ils changent tous de maître avec une indifférence de machine.

Pris séparément, les androïdes peuvent faire illusion comme B 5 ou R 4, mais vus en groupe, ils ne constituent qu'une parodie d'humanité décevante et artificielle.

Je comprends qu'Arlam n'ait pas pu s'en contenter et je suis bien décidé à les éliminer tous, dès que la colonie aura pris son véritable essor et que j'aurai trouvé un moyen de m'y incorporer.

Pas comme chef... Mes pouvoirs sont trop étendus et ma puissance trop grande. Je devrai vivre en retrait et faire avancer graduellement la civilisation au fur et à mesure que mes contemporains repeupleront la Terre.

Mes contemporains qui vont constituer une sorte de communauté du passé dans l'avenir... Le plus extravagant de tous les paradoxes... Personne ne devra connaître la vérité. Il faudra que j'en reste le seul dépositaire et que, très vite, je coupe les ponts avec ma spirale de temps.

Une civilisation va continuer son épopée pendant qu'une autre va naître avec les mêmes traditions quelques millénaires plus tard... Arlam disait que le passé et l'avenir n'existaient pas, qu'il n'y avait que des spirales de temps qui se superposaient et vivaient pratiquement de concert.

C'est peut-être vrai.

Après leur avoir donné de nouvelles consignes et de nouvelles



tâches, je renvoie tous les androïdes et je monte dans le bloc de régénérescence car il faut que je récupère définitivement.

Trois semaines de détention, puis quatre jours sous l'assimilateur... Le *Sardanapale II* a dû arriver sur Terre O et il en est même peut-être déjà reparti.

Sans Dééva... Il faut que je la retrouve et que je la ramène avec moi... Le reste, au fond, n'a plus tellement d'importance pour moi. Je souris à l'image de la femme que j'aime pendant qu'une nouvelle jeunesse semble bouillonner dans mes veines.

Dès que je me sens suffisamment bien, je me lève et je prends ma baguette noire... Une baguette qui me fait penser à celles des magiciens des contes de fées de mon enfance.

Le ruban lumineux m'enveloppe et le voyage dans le temps s'accomplit... Je le contrôle grâce aux graduations de la baguette.

Normalement, Dééva a dû se retirer dans ma propriété de la Côte d'Azur que le gouvernement m'a rendue en me nommant gouverneur de Staverna.

C'est donc là que je me rends et, sans me matérialiser, je parcours une à une toutes les pièces du bâtiment principal. Je ne me suis pas trompé. La maison est habitée... Invisible, je croise des serviteurs..., et, finalement, c'est sur la terrasse du bureau que je trouve Dééva.

Elle est allongée sur une sorte de large divan, mais elle n'est pas seule. Lam Gunster lui tient compagnie. Un Lam Gunster préoccupé qui marche de long en large sur la terrasse.

Je pointe sur lui ma baguette noire. C'est réellement une baguette magique car, sous son influence, Lam exhale immédiatement ce qui le tracasse à haute voix.

— Si Carter ne retrouve pas Suedia, nous allons être obligés de relâcher Jill Laver.

— Quelle importance ? demande Dééva.

— Il n'y en aurait pas si nous étions certains que Barsac est mort... Si Jill Laver le rejoint, elle lui dira tout et il reviendra sur Terre pour me mettre en accusation.

— A condition qu'il arrive jusqu'ici..., et que tu ne puisses pas t'en débarrasser.

— Sur Terre O, cela présente d'énormes risques... Même pour moi... Nous lui avons rendu trop de prérogatives.

La bouche mauvaise, il lâche :

— J'étais certain qu'il mourrait accidentellement au cours du voyage... Il a fallu un concours de circonstances extraordinaires pour qu'il s'en tire... Carter n'y comprend rien..., et, en plus, au dernier moment, il a fallu qu'il tombe malade sur Suedia juste au moment du retour...

— Peut-être se méfie-t-il.

— C'est bien ce que je crains.

Dééva hausse les épaules.

— Carter retrouvera Suedia..., aussi vaste que soit la galaxie, une planète ne peut pas rester éternellement introuvable.

Lam Gunster secoue la tête.

— Les cartes stellaires que Barsac a laissées étaient toutes truquées... Suedia se trouve peut-être dans une galaxie encore plus lointaine.

— Si ces cartes étaient truquées, Carter n'aurait pas pu revenir.

— Tu oublies Que Jill Laver était avec lui.

# CHAPITRE III

Dééva et Lam Gunster ! Je tombe de haut, mais depuis quelques heures, j'ai déjà terriblement changé car je ne m'effondre pas..., mon indifférence me surprend.

C'est un peu comme si tout ce qui touche aux sentiments ne m'atteignait plus... Je suis au-delà de ces misérables questions... Ce qui importe encore pour moi, c'est, d'une part B 5 que je veux retrouver et le sort dramatique des quelque deux cent ou trois cent mille émigrants en train de se perdre dans l'immensité d'une galaxie inconnue et hostile.

B 5 est en prison, donc je devrais la délivrer facilement. Le véritable problème, c'est le *Sardanapale II*, car, n'ayant jamais eu à les utiliser, je ne me suis pas soucié des cartes stellaires, ni de l'itinéraire que le capitaine Sorensen était censé avoir suivi jusqu'à Suedia.

Quant à retrouver un astronef perdu dans les formidables limites d'une galaxie, c'est un peu l'histoire de l'aiguille dans une botte de foin, mais à la puissance mille.

Je reste invisible car je veux en apprendre le plus possible. Je me tiens dans un coin de la terrasse et, à l'aide de ma baguette noire, j'incite Dééva et Lam à exprimer leurs pensées les plus secrètes à haute voix car il faudrait que je me matérialise pour pouvoir lire en eux.

Pour le moment, Lam marche silencieusement de long en large et c'est Dééva qui lui affirme.

— Les cartes stellaires de Guy sont peut-être incomplètes mais pourquoi auraient-elles été truquées ?

— Est-ce que je sais ?

— Elles manquent de précision, mais ce n'est pas ce qui peut empêcher Carter de retrouver la planète... Que dit-il ?

— Il ne reconnaît rien de ce qu'il a vu lors du premier voyage...

Cette fois, c'est à moi de froncer les sourcils. J'ignorais qu'une liaison pouvait s'établir entre Terre O et un vaisseau séparé d'elle par un ou plusieurs sauts dans le subespace.

Lam maugrée :

— Tout cela est beaucoup plus grave que tu le penses... Souviens-toi... Lors du premier voyage, Carter nous a annoncé qu'il était arrivé sur Suedia alors que normalement il aurait dû se trouver à des millions d'années de lumière de Suedia... Ajoute à cela qu'il ne nous a donné aucune nouvelle au cours du voyage de retour et que, cette fois, son trajet s'est déroulé dans des délais normaux.

— Qu'en pensent les savants et les physiciens ?

— Rien... Ils ne trouvent aucune explication au phénomène... Il

y en a même un, Guardini, qui prétend que lors du premier voyage le *Sardanapale II* n'a pas quitté Terre O.

— C'est impossible.

— Les enregistrements le démontreraient.

— Tu as posé la question à Jill Laver ?

— Elle affirme que le premier voyage, aller et retour, s'est effectué dans des conditions normales et qu'elle a vécu sur Suedia... Carter et les membres de l'équipage l'affirment d'ailleurs aussi.

— C'est la meilleure des preuves.

— Seulement, elle n'explique pas comment il se fait que Carter nous a donné des nouvelles quelques heures après son départ seulement, tout en ayant personnellement la certitude d'avoir voyagé pendant plus d'une semaine...

Il a un mouvement du menton et jette encore, comme une sorte de défi :

— Ni pourquoi les enregistrements de ses messages semblent être émis et réceptionnés au même endroit.

— Le subespace ne nous a pas encore livré tous ses secrets.

— Je doute qu'il puisse nous rapporter des événements avant qu'ils arrivent..., malgré tous les paradoxes qu'il nous a déjà fait toucher du doigt.

J'esquisse un sourire. Si j'avais su que Carter pouvait communiquer avec Lam Gunster, depuis le *Sardanapale*, j'aurais agi différemment, mais je n'étais pas au courant des nouvelles techniques des vols spatiaux.

Arlam, par contre, le savait certainement..., mais il ne s'en est pas inquiété et, naturellement, pour ceux de ma spirale temporelle, cela constitue la plus invraisemblable des anomalies.

— Jill Laver doit être au courant, reprend Dééva... Pourquoi ne l'as-tu pas faite passer sous le détecteur ?

— Je l'ai fait.

— Et alors ?

— Son cerveau est complètement vide.

— Comment ?

— Plus exactement, elle réussit à le vider complètement et à cacher toutes ses pensées quand elle est sous l'influence de la machine...

— Des défenses mentales ?

— Oui.

— Les savants nient qu'elles existent.

— Ils se trompent.

— Personne n'a jamais pu résister à la machine.

— Elle, si.

— Tu as poursuivi l'expérience suffisamment longtemps ?

— Au-delà de ce qu'elle a subi, la folie la guetterait.

— Les drogues de vérité ?

— Elles sont sans effet sur elle.

Dééva hoche la tête et reste un moment silencieuse, puis son visage durcit.

— Dans ce cas, il faut aller au bout de l'expérience... Tant pis, si elle sombre dans la folie... Une folle n'aura plus de défenses mentales.

— Mais ses pensées seront incohérentes.

— Incohérentes seulement dans une certaine mesure... Elles contiendront nécessairement les éléments dont nous avons besoin... Tous les éléments qu'il suffira d'interpréter...

Lam ne paraît pas convaincu.

— Peut-être, murmure-t-il...

— Il faut essayer.

— Si je n'ai pas de nouvelle satisfaisante de Carter ce soir, je ferai passer encore une fois Jill Laver sous le détecteur...

— Et, cette fois, tu iras jusqu'au bout ?

Il a une moue dubitative.

— A condition que le médecin attaché à la section de police soit d'accord.

— Pourquoi ne le serait-il pas ?

— Sa fonction consiste justement à veiller à ce qu'on n'aille pas au-delà de la résistance mentale des prisonniers... C'est contraire à la Loi.

Dééva hausse les épaules.

— Au point où nous en sommes.

— Ce serait stupide de tout gâter par un excès de précipitation.

— Alors, fais sortir cette femme de prison pour pouvoir l'enlever et l'interroger sous le détecteur en privé... Warren et Boltot pourraient se charger de l'opération... Nous pouvons compter sur leur absolue discrétion.

— C'est à voir.

Lam Gunster retourne s'asseoir sur le divan à côté de Dééva. Sourcils froncés, il prend son verre. Du gardia. Une liqueur moins grossière que l'argal et beaucoup moins capiteuse.

Il porte le verre à ses lèvres en réfléchissant, mais Dééva ne lui laisse aucun répit.

— Comme c'est à la demande de ton Département que Jill a été arrêtée et incarcérée, tu n'auras aucune explication à fournir pour la faire libérer... Présente-lui des excuses... Affirme que tu as été trompé par un faux rapport...

— Et la commission de Contrôle permanent ?

— Je doute qu'elle s'intéresse à cette femme..., et son président n'a rien à te refuser... Il a le même intérêt que nous à la réussite de

nos projets.

Rasséréiné, Lam vide son verre, puis le repose sur la table basse.

— Tu as toujours été de bon conseil, Dééva... Déjà avec Barsac... Sans toi... Jadis, nous n'aurions pas pu le confondre.

Le visage de Dééva s'assombrit.

— Nous avons peut-être eu tort... Nous aurions dû le prendre avec nous...

— Il ne se serait pas contenté d'un rôle subalterne.

— Et, à l'époque, je n'avais pas le choix... Tu le sais bien. J'étais à ta merci.

— Est-ce que tu as regretté ce que tu as fait pour nous ?

— La question n'est pas là.

Elle rit... Un rire tout de même chargé d'une certaine amertume.

— Qui sait ?

— Tu n'en es tout de même plus amoureuse ?

— Depuis que je l'ai revu, il m'arrive de me le demander.

Cette fois, je suis littéralement pétrifié. Ainsi, Dééva est responsable de ma déchéance passée... Les preuves qui m'ont accablé, c'est elle qui les a fournies à la commission de Contrôle permanent... Pour le compte de Lam Gunster qui se lève,

— Il faut que je rentre... Carter doit me rappeler dans deux heures... Peut-être m'annoncera-t-il qu'il a retrouvé Suedia... Je préférerais cela...

Il aspire une large gorgée d'air qu'il expire en soupirant.

— Suedia, c'est tout de même l'atout majeur dans la partie que nous allons jouer.

— Au départ, il n'en était pas question.

— Sans doute, mais les choses ont évolué depuis sa découverte.

— A cause du radial ?

— Notre pouvoir ne pèserait pas lourd, si nous laissions Barsac maître de ce fabuleux métal sur nos arrières.

Dééva se lève également et Lam lui passe le bras autour des épaules.

— De toute façon, je te donnerai des nouvelles dès que Carter m'aura appelé.

Ils ont quitté la terrasse tous les deux pour rentrer à l'intérieur de la maison. Dééva accompagne Lam jusqu'à son hélicoptère qui s'est posé sur la pelouse centrale de la propriété..., moi, je reste sur la terrasse, atterré par ce que je viens d'apprendre.

Atterré et surtout désabusé... Désabusé à cause des regrets que Dééva semble avoir... Il y a dix ans, pourquoi ne s'est-elle pas confiée à moi au lieu de me trahir ? Qu'avait-elle fait pour se trouver à la merci de Lam ?

Elle appartient à une des plus grandes familles de la Confédération, mais son père, au moment de notre rencontre, s'était ruiné en organisant des explorations vers des planètes qui se sont révélées sans intérêt.

La recherche des mondes nouveaux constitue toujours un véritable coup de poker... C'est fatalement au moment de la mort de son père que Lam a réussi à prendre barre sur elle.

Et, déjà, à ce moment-là, je constituais un obstacle aux ambitions de Gunster... J'en avais sans doute trop moi-même et lorsqu'il s'agit du pouvoir suprême, on ne veut jamais partager... De toute façon, le mal est fait et il est trop tard pour revenir en arrière.

Je ne le voudrais d'ailleurs plus car je sors de la machination qui a voulu me perdre, mille fois plus puissant que je ne l'étais jadis...

Le pouvoir sur Terre O ne m'intéresse plus.

Le rêve d'Adam de façonner une nouvelle humanité en faisant table rase sur la plus grande partie de son passé me séduit davantage.

Dans le jardin éclate soudain le ronflement du moteur de l'hélicoptère de Lam... Je me retourne et je vois l'appareil s'enlever... Dééva a dû rentrer dans la maison. Du coup, je me matérialise et je vais me verser un verre de guardia.

Je le bois et, comme je le repose sur la table, Dééva apparaît dans l'encadrement de la baie. En m'apercevant, elle pousse un cri de surprise.

— Guy...

Elle doit se demander comment je suis arrivé sur la terrasse d'autant plus que je ne suis pas équipé d'un réacteur dorsal...

Ses yeux s'écarquillent et elle se met à trembler légèrement, pourtant elle ne se doute pas encore que j'ai pu surprendre la conversation qu'elle vient d'avoir avec Lam.

— Guy ?... Comment se fait-il ?... Comment es-tu venu ?... Par quel vaisseau ?

— Ne t'inquiète pas de cela.

— Et comment es-tu entré ici ?

— J'y suis chez moi, non ?

— Guy, ce n'est pas ce que je voulais dire... Que tiens-tu à la main ?

La baguette noire d'Arlam !... Dééva est surprise, mais pas encore inquiète... Mon visage durcit brusquement et je lui assène :

— Je viens d'assister à toute ta conversation avec Lam Gunster.

— Comment ?

Elle pâlit affreusement et je poursuis, implacable :

— J'étais là..., invisible... N'essaye pas de comprendre... J'ai appris, entre autres, que c'est toi qui m'avais livré à la commission de Contrôle permanent il y a dix ans.

— Guy ?

— Pourquoi ?... Tu as dit à Lam que tu n'avais pas eu le choix...  
Que tu étais à sa merci.

L'affolement la gagne, presque la panique... Rien n'est plus effrayant que ce qui paraît surnaturel. Je répète :

— Pourquoi ?

Elle s'est ressaisie. Malgré la précision de mes paroles, elle se refuse à croire que j'ai pu surprendre sa conversation.

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

— Puisque j'étais là, Dééva... Je peux te répéter tout ce que vous vous êtes dit... Lam attend un appel de Carter qui ne retrouve pas Suedia... Tu l'as incité à interroger Jill Laver sous le détecteur de mensonge au risque de la rendre folle...

— Je suis jalouse.

— De Jill ?

J'éclate de rire... Je ne peux pas lui dire que ce n'est pas un être humain, bien sûr... Je secoue la tête.

— Jalouse de Jill tout en me trompant avec Lam Gunster... Assez surprenant, non ?... Seulement, la question n'est pas là... Pourquoi étais-tu à sa merci ?

— Je le suis toujours.

— Pourquoi ?

— Mon père... Tout ce qui concerne l'émigration regarde Lam..., et mon père a envoyé plusieurs convois de colons sur des planètes où la vie n'était pas possible.

— Il l'ignorait ?

— Non... Il l'a fait en connaissance de cause... Pour essayer de rétablir sa fortune... Lam l'a découvert... Il aurait pu livrer mon père aux juges et me rétrograder jusque dans les classes inférieures de la société... Même toi, tu n'aurais rien pu faire.

— Si le scandale avait éclaté, non..., mais j'aurais peut-être pu l'empêcher... Il y avait autre chose... J'ai cru comprendre que je gênais certaines ambitions de Lam et qu'il a été heureux de pouvoir se débarrasser de moi.

— Lam rêve du pouvoir suprême.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, mais, de toute façon, je n'ai pas le temps d'en discuter, maintenant... Il faut d'abord que je m'occupe de B 5.

— B 5 ?

— Tu la connais sous le nom de Jill Laver... Où est-elle emprisonnée ?

— Au centre de police.

— Ça me facilitera les choses..., mais comme je ne veux pas que tu avertisses Lam, tu vas me suivre.



— Jamais.

En haussant les épaules, je tends la baguette noire. Lorsque le mince ruban lumineux commence à l'envelopper, Dééva pousse un hurlement et tente de fuir. Vainement. Il n'y a rien à faire.

Lorsque le réseau lumineux se dissipe, quelques minutes plus tard, nous ne sommes plus dans la même spirale de temps ; mais dans celle d'Arlam. En face de son vaisseau-palais...

Livide, Dééva me fixe avec terreur.

— Où sommes-nous, Guy ?... Où m'as-tu conduite ?... et par quel moyen satanique ?

Satanique !... On en revient toujours aux mêmes expressions. La civilisation ne change rien aux angoisses latentes des individus. Je souris.

— Nous sommes sur Suedia.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Suedia, au fond, c'est notre bonne vieille terre... Quelques millénaires après notre époque.

— Mais...

— C'est ici, dans l'avenir..., que nous amenons des colons et c'est la raison pour laquelle les appareils d'enregistrement de Lam indiquent que l'émission et la réception des messages se font du même endroit... Ce n'est plus le cas, depuis que Carter s'est embarqué pour la galaxie de Staverna...

— Elle n'existe pas ?

— Si..., mais Sorensen n'y a jamais découvert de planètes habitables... Son vaisseau s'est écrasé quelque part sur un monde dont la densité a déjoué tous les calculs de ses instruments de bord.

— Son vaisseau... Tu l'as retrouvé ?

— Ce n'était qu'une copie...

— Alors, Carter ?

— Si Jill Laver s'était embarquée avec lui, il serait venu directement ici..., maintenant, il va falloir que je le retrouve et je n'ai pas la moindre idée de son plan de vol.

— Avant de partir, il l'a communiqué à Lam..., avec lequel il reste en contact.

— Dans ce cas, je le sauverai.

Levant ma baguette vers le ciel, je lance un appel qui fait apparaître presque tout de suite T 9.

— Fais passer cette femme dans le bloc de décontamination, je dis..., après, tu l'enfermeras dans une des cabines... Veille bien sur elle... C'est une prisonnière qui m'est très précieuse... Ne lui laisse manquer de rien... Explique-lui le maniement du visiophone à longue portée, de façon qu'elle puisse se distraire en regardant la vie du

camp.

Dééva s'accroche à mon bras.

— Guy... Tu ne vas pas m'abandonner ici... Loin des miens et de tout.

— Pour le moment, c'est indispensable... Plus tard, je prendrai une décision.

Comme elle continue à s'accrocher à mon bras, j'ajoute sèchement :

— Ne m'oblige pas à employer la force.

Elle lâche mon bras avec un mouvement de recul, puis, comme T9 l'invite à le suivre, elle lui obéit en me lançant un dernier regard désespéré.

J'ignore encore ce qu'il adviendra de nous dans l'avenir. Comme elle a manifesté un regret à mon sujet alors qu'elle ne pouvait pas savoir que je l'écoutais, je ne l'ai pas encore condamnée définitivement dans mon esprit.

Avec un soupir, je m'enveloppe à nouveau dans le ruban lumineux grâce auquel s'accomplissent les transferts dans le temps.

# CHAPITRE IV

Le transfert en lui-même ne présente aucune difficulté et s'effectue à peu près instantanément, aussi facilement que les autres fois, mais une fois arrivé, j'éprouve une oppression qui rend ma respiration difficile et je me sens terriblement courbattu.

Ainsi, ils ne peuvent pas se répéter à un rythme trop rapide, en tout cas, quand on n'y est pas encore habitué. Arlam me l'avait laissé entendre, seulement, j'attribuais sa lassitude à un manque de vitalité dû à l'épuisement de la race après des millénaires d'existence.

C'était une erreur et il faudrait que je puisse me reposer... Malheureusement, je n'en ai pas le temps. Il faut que je domine ma fatigue.

Je me suis posé sur la terrasse du centre de police, puisque c'est là que B 5 est gardée prisonnière et que ses interrogatoires dépendent, du moins pour le moment, de mon successeur à la tête de ce Département.

Beaucoup d'animation et de va-et-vient autour de moi..., et en moi, devrais-je dire. Etrange sensation que de se trouver ainsi au milieu de la foule immatériel et invisible... Immatériel si bien que, par moments, je suis traversé de part en part par ceux au milieu desquels je me trouve.

— Je souffle un peu et lorsque j'ai suffisamment récupéré, je m'enfonce à l'intérieur du centre en direction des locaux disciplinaires. Comme j'ai régné sur ce Département, j'en connais tous les secrets et je me retrouve facilement au niveau des cellules.

B 5 est enfermée dans le groupe 3. Onze cellules aux murs transparents, disposées en cercle autour d'un corps de garde où trois gardes se tiennent en permanence. Impossible de me matérialiser auprès de B 5 sans qu'ils me voient..., eux, et tous les autres prisonniers.

Elle est allongée sur sa couchette et paraît dormir, B 5. Sa surprenante beauté me frappe... Peut-être parce que je viens d'éprouver une très grande déception avec Dééva... En tout cas, elle a veillé à se soigner régulièrement et n'a plus commis l'erreur qui a failli lui être fatale lors de notre premier voyage.

Pour les gardiens et les autres prisonniers, je me sers à nouveau de la baguette noire pour les plonger tous dans un profond sommeil... Lorsque c'est fait, je me matérialise dans la cellule de B 5. Elle ne s'est rendu compte de rien et je dois l'appeler.

— B 5 ?

Elle sursaute en ouvrant les yeux et me regarde en écarquillant

les yeux.

— Vous ?... Comment est-ce possible ?

— Vernont m'a délivré... Il m'a dit que c'était toi qui lui avais indiqué où je me trouvais.

— C'est tout ce que je pouvais faire...

— Sans toi, je serais resté éternellement enfermé sans la moindre possibilité de m'évader de ma prison.

— Arlam vous aurait permis de sortir.

— Après m'avoir conditionné.

— Lorsqu'on l'est, on se sent infiniment heureux.

— Tu as pourtant dominé ton conditionnement pour avertir

Vernont...

Elle rougit violemment, baisse la tête, puis murmure :

— Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Et tu as bien fait... Arlam était tombé malade... Il s'était réfugié dans son bloc de régénérescence, mais n'était plus capable d'en sortir... Lorsque je l'y ai retrouvé, il était déjà trop tard.

— Vous ne voulez pas dire...

— Qu'il est mort ?... Si... Heureusement, dans l'espoir que je puisse le sauver, il avait eu le temps de m'expliquer comment on se sert des assimilateurs... C'est ce qui m'a permis de venir te délivrer à mon tour... Que s'est-il passé ?

— Tout de suite après l'atterrissage du *Sardanapale II*, celui que tu nommes Lam Gunster m'a convoquée... Je ne me doutais pas qu'il allait me faire arrêter et je n'avais pris aucune précaution.

— De quoi es-tu accusée ?

— De vous avoir fait disparaître sur Suedia.

— C'est ce que Gunster souhaitait.

— Sans pouvoir le reconnaître officiellement.

— Et tu lui as servi de bouc émissaire...

Je ris...

— De toute façon, il ne peut plus te laisser à la section de police... On va te libérer... Pour pouvoir te soumettre au détecteur au-delà de tes résistances mentales.

— Le détecteur, c'est cette machine qui oblige à penser ?

— Oui.

— Elle ne peut rien contre moi.

— On ne l'a pas utilisé à pleine puissance... Il compte le faire, ce qui peut te rendre folle.

Elle hausse les épaules dédaigneusement comme si cette perspective n'avait rien qui puisse l'effrayer.

— Pourquoi irait-il jusque-là ?

— Parce qu'il veut comprendre pourquoi le *Sardanapale II* ne retrouve pas Suedia.

— C'est, en effet, toujours ce qu'il me demande...

— Si tu deviens folle, ton esprit lui livrera tous ses secrets..., d'une façon sans doute incohérente, mais qu'il espère pouvoir interpréter.

— Mon esprit ne lui livrera qu'une vérité qu'il ne pourra même pas envisager.

— Cette vérité, je l'ai bien admise, moi.

— Parce qu'Arlam vous a fait passer d'une spirale de temps dans l'autre... Où se trouve le *Sardanapale II* ?

— Perdu quelque part dans la galaxie de Staverna où il s'est rendu sur la foi des cartes stellaires établies par Arlam.

— Alors, le vaisseau est perdu.

— J'espère que non, car ce serait horrible pour les émigrants qu'il a à son bord.

— Des émigrants, vous en trouverez d'autres facilement.

— Le problème ne se pose pas ainsi pour les hommes de ma génération... Dès qu'un des nôtres est en danger, nous faisons l'impossible pour le sauver.

— Et comment comptez-vous faire ?

— Avant de partir, Carter a remis son plan de vol à Lam Gunster... Dès que nous l'aurons, nous rejoindrons le *Sardanapale II* et nous le ferons changer de spirale de temps.

Je pousse un soupir.

— Avant tout, il faut que je te délivre.

— Est-ce que je compte pour vous ?

— Infiniment.

Elle paraît surprise et heureuse. Je lui demande :

— Tu es accusée uniquement de m'avoir fait disparaître sur Suedia ?

— Pour prendre votre place et garder pour moi seule tous les bénéfices de l'exploitation de la planète.

— Bon... Je vais arranger cela... Je pourrais simplement t'emmener avec moi, mais je préfère que les choses se fassent dans les règles car j'aurai encore besoin de toi sur Terre O... Je vais aller trouver le chef du centre de police... Puisque je serai vivant et libre, l'accusation portée contre toi tombera d'elle-même et mon successeur sera obligé de te libérer immédiatement.

— Comment expliquerez-vous que vous vous trouvez ici ?

— Je dirai que j'ai voyagé *incognito* sur le *Sardanapale II*..., et il faudra bien qu'on le croie puisque toute autre explication paraîtrait invraisemblable.

B 5 me sourit. Je lui adresse un petit salut de la main, puis le ruban lumineux m'enveloppe à nouveau et je me transporte au niveau des bureaux du centre de police... Je trouve une salle d'attente vide et

je m'y matérialise... Puis, je sors dans le grand hall et j'appelle un huissier.

— Annoncez-moi au chef du centre... Je suis Guy Barsac... Gouverneur de Staverna.

Il me regarde avec ahurissement car il se demande comment j'ai bien pu parvenir jusqu'à cette salle d'attente sans qu'il m'aperçoive, mais je lui colle ma plaque d'identité magnétique sous le nez et il est bien obligé de s'incliner.

— Tout de suite, Excellence.

Mon successeur, à la tête du centre de police, se nomme Lionel Duras. C'est un homme corpulent aux petits yeux vifs. Il porte une courte barbe en pointe et ses cheveux d'un noir de jais commencent à être parsemés de fils blancs.

Il me reçoit immédiatement, aussi ahuri que son huissier.

— Barsac..., mais je pensais que vous étiez mort sur Suedia..., mort ou disparu, ce qui revient au même...

— C'est ce que j'ai voulu faire croire... J'avais mes raisons... En fait, je suis revenu avec le *Sardanapale II* et j'ai débarqué *incognito* »... Est-ce vraiment illégal ?

— Pas pour vous, naturellement.

— J'aurais dû me manifester dès que vous avez fait incarcérer Jill Laver, mais ce n'était pas possible... J'avais d'abord certaines choses à régler... Naturellement, maintenant que je suis sorti de mon *incognito*, j'aimerais qu'elle soit libérée immédiatement.

Duras se lève.

— Bien sûr... Tout de suite... Je vais donner des ordres... Désirez-vous prendre quelque chose en attendant ?

— Un peu d'argal.

— Vous en trouverez dans ma cave à liqueur... Vous devez savoir où elle se trouve.

— Si on ne l'a pas changée de place depuis l'époque où j'occupais ce bureau.

— Elle est toujours dans le grand meuble noir entre les deux fenêtres.

Un meuble que j'ai fait fabriquer moi-même. Comme je m'en approche, Duras sort du bureau, me laissant seul. Il va sans doute chercher B 5 lui-même de façon à lui présenter ses excuses. On l'a arrêtée à la demande du centre d'émigration, mais ça ne l'empêche pas d'être responsable de sa détention arbitraire.

J'empoigne la bouteille d'argal puis, au dernier moment, je résiste à la tentation et je me contente d'un verre de guardia... Il faut que je m'efforce de perdre toutes les mauvaises habitudes que j'ai prises lors de ma déchéance.

Quelle tête va faire Lam Gunster lorsqu'il apprendra que je me trouve sur Terre O... Tous ses plans vont se trouver déjoués, d'autant plus que je prendrai prétexte de ce qui est arrivé à Carter pour l'accuser d'incapacité et le faire remplacer.

Cette fois, je ne choisirai un commandant en second qu'après avoir sondé ses pensées... L'étendue de ma puissance dans le monde qui est le mien est vraiment sans borne... Je dispose de moyens vraiment prodigieux, mais je ne dois les utiliser qu'avec la plus extrême prudence.

Mon temps n'est pas mûr pour certaines révélations. On parlerait tout de suite de prodige, voire de sorcellerie, car les mentalités ne changent pas et, malgré la civilisation toujours plus avancée, les réactions humaines restent identiques à ce qu'elles étaient aux âges farouches.

On ne passe pas du vulgaire vaisseau spatial au translateur temporel sans dommage. Arlam m'avait choisi tout spécialement et sans doute préparé mentalement à mon insu, avant de m'apparaître pour la première fois.

Je pousse un soupir... Qu'est-ce qu'il fiche, Duras ? Il devrait déjà être revenu. Je trouve que son absence se prolonge exagérément... Bon Dieu... J'ai oublié de réveiller les gardiens et les prisonniers du groupe 3... J'esquisse un sourire... Pauvre Duras... Il ne doit rien comprendre... Gardiens et prisonniers en ont pour au moins vingt-quatre heures avant de se réveiller tout seuls.

Amusé, je me verse un nouveau verre de guardia et j'allume une cigarette... Le guardia est vraiment un alcool faiblard, mais il faudra que je me réhabitue... Une fois mon verre vidé, je le repose sur le plateau du meuble lorsque la porte du bureau s'ouvre brusquement.

Je me retourne... Duras revient, mais B 5 n'est pas avec lui. Par contre, Lam Gunster l'accompagne... Lam Gunster et deux gardes armés qui braquent de lourds paralysateurs sur moi.

Instinctivement, mes mains se portent à ma ceinture, mais j'ai un temps de retard et elles se crispent l'une sur la boucle de mon ceinturon, l'autre sur la baguette noire.

Figé, je reste absolument immobile en face de Lam et de Duras... J'ai gardé toute ma conscience et je comprends tout ce qui se dit... Duras paraît bouleversé.

— Lam, c'est de la folie... Nous n'avons pas le droit de l'arrêter...

— Qui te parle de l'arrêter régulièrement... Personne ne sait qu'il est sur Terre O... Pour tout le monde, il est malade sur Suedia...

— Mon huissier l'a vu !

— Nous l'éliminerons.

— Depuis l'arrivée du *Sardanapale II*, il a dû vivre quelque part.

— *Incognito*... Alors, quelle importance ?... Sa première visite officielle a certainement été pour toi car il tenait à délivrer sa complice avant tout.

— Tu comptes donc l'éliminer définitivement ?

— Il y a longtemps que ça devrait être fait... Normalement, il aurait dû mourir au cours du voyage aller.

— Mais, il est là..., et il n'avait jamais été prévu que je participe à son assassinat.

— Les circonstances commandent, Duras...

Lam a un ricanement ponctué par un haussement d'épaules.

— On ne peut pas tout obtenir sans jamais rien donner en échange... Tu l'as certainement compris, puisque tu m'as prévenu que Barsac se trouvait dans ton bureau.

Il s'approche de moi et tend la main pour m'arracher la baguette noire...

— Je me demande ce que ça peut-être ?

Heureusement, je la tiens trop fermement et il ne peut me la prendre. Il faudra qu'il attende la fin de mon ankylose.

Tourné vers Duras, il ordonne :

Après une courte hésitation, Duras se décide à obéir et sort, suivi des deux gardes. Lam se verse un verre de guardia, la lampe d'un trait, puis sort de sa poche un minuscule vaporisateur, avec lequel il m'arrose le visage.

Les muscles de ma face se relâchent instantanément. Uniquement ceux de ma face, ce qui va me permettre de parler pendant quelques instants pendant que le reste de mon corps restera complètement ankylosé.

— Comment se fait-il que tu sois ici ? demande Lam ironiquement.

— Je suis revenu avec le *Sardanapale II*.

— C'est ce que Duras m'a dit... Tu te méfiais de moi ?

— Avec quelques raisons.

— Admettons.... mais Carter... Comment se fait-il qu'il ne t'ait pas découvert à bord ?

— Il ne m'a pas cherché... Sur Suedia, il m'avait vu malade... Gravement malade... Jill Laver m'a fait monter à bord dans le plus grand secret et m'a caché dans sa cabine.

— Pourquoi ?

— Dééva... Je voulais savoir à quoi m'en tenir sur ses sentiments à mon égard..., et, lorsque je me suis présenté chez elle, tu étais là.

— Comment ?

— J'ai surpris votre dernière conversation..., et elle a été instructive...

Lam blêmit.



— Ainsi, il y a dix ans, c'est Dééva qui a remis à la commission de Contrôle permanent les documents qui m'ont accablé... Tout cela pour toi... Pour sauver son père qui avait envoyé en toute connaissance de cause plusieurs convois de colons sur des planètes mortes.

Gunster fronce les sourcils et un sourire menaçant retrousse ses lèvres.

— Il y a dix ans, il fallait que je me débarrasse de toi, Barsac... Pour te remplacer par un homme qui partagerait mes idées.

— Duras ?

— Exactement.

— Tu briguais le pouvoir suprême ?

— En fait, je l'exerce depuis longtemps tout en gardant à l'appareil gouvernemental ses formes surannées... Depuis des années, j'attendais une occasion pour les modifier dans le sens d'une dictature et cette occasion, tu me l'as apportée avec Suedia.

— Suedia que Carter n'arrive pas à retrouver.

— C'est une question de patience.

— Ne t'y fie pas.

— Suedia ne se trouve pas dans la galaxie de Staverna ?

— Non.

— Donc, tu avais falsifié les cartes de Sorensen qui commandait le premier *Sardanapale* ?

— C'est encore beaucoup plus compliqué que cela.

Il a un large sourire.

— Et tu vois, toutes tes malices sont en train de faire long feu... Je sais que ton cerveau n'a pas des défenses comparables à celles du cerveau de Jill Laver... Toi, sous le détecteur, tu parleras.

— Que fait Carter en ce moment ?

— Je lui ai ordonné d'interrompre ses recherches et d'attendre de nouvelles instructions.

— Il a déjà atteint la galaxie de Staverna ?

— Depuis trois jours.

— Et tu sais exactement où il se trouve ?

— Naturellement.

Déjà une bonne chose. Si je réussis à sortir du guêpier dans lequel je suis tombé, je pourrai au moins retrouver le *Sardanapale II* et sauver les émigrants qu'il emporte... L'ankylose me reprend. J'essaye encore de parler, mais je ne parviens qu'à bafouiller.

Lam se met à rire.

— Je vais te faire transporter dans la salle du détecteur et nous attendrons que tu sois redevenu normal.

On m'a attaché sous le détecteur, mais sans pouvoir changer la

position de mes mains, si bien qu'il me reste une chance. Tout va se jouer sur une fraction de seconde... Lorsque l'effrayante douleur de la désankylosation me terrassera.

Si je parviens à tourner la boucle de mon ceinturon pour m'isoler dans un champ de force auquel Lam ne comprendra rien, je retournerai la situation à mon avantage... Dans le cas contraire...

Je ne donne pas cher de ma peau, aussi je bande toute ma volonté sur cette idée... sur ce geste. Lam est là avec deux gardes, mais je ne vois pas le médecin qui doit réglementairement assister à tous les interrogatoires sous détecteur.

Evidemment, il ne s'agit pas d'un interrogatoire qui aura lieu dans les règles.

La porte s'ouvre sur Duras qui précède deux nouveaux gardes encadrant B 5. Elle a un tressaillement en me voyant paralysé et attaché sous le détecteur. Son regard se porte immédiatement sur mes mains et, en voyant leur position, il me semble qu'elle reprend espoir.

On l'installe en face de moi. Sous un second détecteur et Lam lui annonce :

— Je veux pouvoir confronter vos pensées... Si elles ne concordent pas à des questions précises ou si vous les dissimulez sous un barrage mental, comme les autres fois, Barsac sera torturé sous vos yeux... Vous comprenez ?

B 5 hoche la tête... Bien sûr, elle comprend et m'adresse un sourire navré. Tout va dépendre de la promptitude de mes réflexes. Elle le sait... Si je rate mon coup devant, mes tortures, elle parlera, car cela fait partie de son conditionnement.

Progressivement, je commence à me raidir à l'intérieur... La douleur monte et elle sera vite intolérable... Mes doigts... Ils ne répondent pas encore à ma volonté.

En moi, la fièvre monte et je dois devenir écarlate. C'est à ce moment que Lam commet une faute... Pressé de faire parler mes pensées, il m'administre une piqûre pour pouvoir m'interroger plus vite.

Au moment où la douleur va m'arracher un hurlement, le neutralisant la stoppe net et je peux faire tourner la boucle de mon ceinturon... Un sourire de triomphe monte à mes lèvres, car je n'ai pas lâché ma baguette noire non plus.

Ce sourire, B 5 le remarque et son regard lance un éclair pendant que Lam fait signe à un de ses hommes de mettre le détecteur en marche... Il se met à ronfler au-dessus de ma tête et quelques secondes passent...

— Alors ? S'impatiente Lam.

— L'écran demeure totalement vierge.

— C'est impossible.

Fronçant les sourcils, Lam passe derrière moi... Bien qu'attaché, comme mes mains disposent d'une certaine liberté d'action, je réussis à détacher la baguette noire de ma ceinture.

B 5 suit tous mes mouvements avec un intérêt angoissé et, soudain, un des gardes qui s'occupent d'elle pousse une exclamation et, remarquant mon manège, se précipite sur moi.

Trop tard... J'actionne la baguette d'une certaine façon et l'homme tombe instantanément en mon pouvoir et c'est sur ses compagnons et Lam qu'il se retourne brusquement.

Il abat un des autres gardes, mais Duras et les deux autres se précipitent sur lui pour le maîtriser... Ils n'y parviennent pas car je les domine à leur tour..., et Lam se retrouve subitement à ma merci.

# CHAPITRE V

Dès que je suis libre, j'ordonne à Lam de détacher B 5 à son tour. Le regard de l'androïde s'illumine.

— Ils sont tous à votre merci.

En un sens seulement car, si je les tiens pour le moment en mon pouvoir, la partie n'est pas gagnée pour autant car je ne pourrai pas les garder perpétuellement auprès de moi et, à cause de nos structures gouvernementales qui ont été conçues de façon à éliminer toute possibilité de *putsch*, il n'est pas question que je puisse me substituer à Lam et prendre le pouvoir personnellement.

Je ne peux même rien contre lui légalement car, depuis dix ans, il a réussi à placer petit à petit ses partisans dans toutes les positions clefs de l'administration.

Pour le perdre, il faudrait que je le traîne devant la commission de Contrôle permanent, mais, là aussi, le président lui est tout acquis...

Reste la possibilité de l'éliminer froidement en l'assassinant avec Duras et dans cette éventualité qui me répugne, rien ne prouve que je serais désigné pour remplacer l'un d'eux car, malgré mon titre de gouverneur de Staverna, je n'ai plus guère d'appui sur Terre O.

Lam sait tout cela et, lorsque je cesse de le contrôler, il me défie du regard pendant que B 5 se montre surprise de mon hésitation. Je lui souris.

— Le problème n'est pas aussi simple pour moi qu'il l'aurait été pour Arlam dans les mêmes circonstances.

Tourné vers Lam, j'ajoute :

— Il y a seulement un mois, j'aurais surtout songé à me venger..., maintenant, je suis au-dessus de cela et sur Terre O, je n'ai aucune ambition... Seule, Suedia m'intéresse... A condition de pouvoir la peupler..., et ce serait impossible si le *Sardanapale II* se perdait corps et biens, ce qui risque bien de lui arriver s'il continue à errer au hasard dans la galaxie de Staverna.

Gunster fronce les sourcils.

— Les cartes stellaires dont Carter dispose...

Je l'interromps.

— Ne peuvent le mener nulle part...

— Elles sont fausses ?

— Admettons... Que fait Carter en ce moment ?

— Il s'est placé en orbite autour d'une petite planète de la grandeur approximative de notre lune.

— Alors, tout peut encore être sauvé... Carter t'avait remis son

plan de vol ?

— Naturellement... Tu sais bien que c'est obligatoire.

J'esquisse un sourire en poussant un soupir de soulagement, mais je ne veux pas parler devant Duras et les gardes... Ma baguette les plonge immédiatement dans un profond sommeil... A la grande stupéfaction de Lam qui me regarde brusquement avec inquiétude.

— Ma baguette, je dis en l'agitant... C'est un transformateur d'énergie d'une puissance quasiment illimitée... Il fonctionne, branché sur les ondes mentales de celui qui la tient... et qui peut pratiquement tout lui demander.

Avec un sourire, j'ajoute :

— La baguette magique des magiciens de nos vieilles légendes...  
Ce qui prouve sans doute que de tout temps des hommes de l'avenir sont revenus dans le passé.

— Quoi ?

Lam écarquille les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Suedia ne se trouve pas dans la galaxie de Staverna.

— Ou alors ?

— Hors du temps..., de notre temps.

— Hein ?

— Hors de ton temps et du mien... Suedia, c'est notre propre terre... Dans un lointain avenir..., à des millénaires de notre époque..., et à une époque où la race humaine s'éteint complètement.

— Ce n'est pas possible... Tu te moques de moi... Comment pourrait-on retourner dans le passé ?

— Il paraît que le temps ne forme pas une ligne continue, mais qu'il s'étage en différentes spirales qui se poursuivent en se superposant... Dans celle dont je viens, il y avait un survivant... C'est lui qui est venu me chercher... Il comptait sur moi pour repeupler l'avenir dont il avait éliminé tous les hommes et toute la faune.

Tout cela paraît invraisemblable à Lam, qui murmure :

— Tu es fou.

— Non... L'humanité telle qu'Arlam, c'est le nom que portait le survivant, avait trouvée ne lui plaisait pas..., et il était assez puissant pour envisager de la régénérer totalement.

— Par un génocide.

— Obtenu grâce à un virus qui a détruit toute vie biologique sur Terre et vraisemblablement dans toute l'humanité... En un sens, c'est un aboutissement logique..., fatalement, l'abus des idéologies finira par plonger l'humanité dans un cahot moral épouvantable et peu importait à Arlam de faire disparaître tous ses contemporains puisqu'il savait qu'il pourrait retourner chercher d'autres hommes dans les temps antérieurs.

— Tu l'approuves ?

— Je ne suis pas en mesure de juger ses raisons... Compte tenu de la morale d'aujourd'hui, c'est un criminel... Compte tenu de la morale de son temps, ce n'est sans doute pas la même chose.

Lam a un haut-le-corps. Il a peine à me croire et je le comprends. Il murmure :

— L'héritier de notre civilisation plus vieille de plusieurs milliers d'années..., mais tu m'as dit qu'il y « avait » un survivant.

— Il est mort... Je l'ai vu mourir..., vaincu par une de nos maladies contre laquelle il ne possédait aucun remède... Si je l'avais su à temps, j'aurais pu le sauver, mais nous étions en conflit et j'étais son prisonnier.

— Tu es là pourtant.

— Trop long à t'expliquer... Je suis là et je dispose de pouvoirs et de moyens techniques dont notre civilisation n'a aucune idée...

Il ne me manque que des hommes et il y en a des centaines de mille à bord du *Sardanapale II*.

— Trois cent dix mille exactement.

— Il faut les sauver et les conduire dans la spirale de temps où j'ai désormais décidé de vivre... Pour cela, il faut que je puisse rejoindre le *Sardanapale II* dans lequel se trouve le translateur temporel.

Lam hoche la tête.

— Et qu'attends-tu de moi ?

— Une aide..., loyale cette fois... Un nouveau transport... De préférence un aviso de la garde spatiale à cause de sa rapidité dans le subespace... Plus de Carter à mon bord et plus de trahison ici... Tu gouverneras la Terre de ton époque, moi celle de l'avenir vers lequel nous canaliserons tous les excédents de population qui encombreront notre civilisation actuelle.

— Et les formidables moyens techniques dont tu disposes ?

— J'en mettrai un certain nombre à ta disposition..., es-tu d'accord ?

Après une hésitation, il soupire.

— Il me semble que je n'ai pas le choix.

Immédiatement, je plonge dans ses pensées... Sa sincérité n'est que résignée et je devrai toujours me méfier de lui... C'est tout de même un progrès, même si je dois craindre à chaque instant qu'il se retourne contre moi si une occasion se présente.

Ce sera à moi de veiller à ce qu'il n'ait plus jamais d'occasion.

— Qu'est devenu le plan de vol du *Sardanapale II* que Carter t'a remis au moment de son départ ?

— Il a été enregistré par l'ordinateur du centre d'émigration et corrigé au fur et à mesure des recherches de Carter dans la galaxie de

Staverna.

— Parfait..., et tu peux mettre un autre astronef à ma disposition ?

— Le *Tarn*.

— Commandant ?

Watrin.

— Un homme à toi ?

— Tu pourras le remplacer par n'importe quel autre officier.

— Je verrai cela... L'important, c'est que tu ne lui donnes pas de consignes spéciales, comme à Carter...

— Il a parlé ?

— Je n'ai pas eu besoin de ses aveux... Rendons-nous tout de suite au centre d'émigration.

De la tête, je lui désigne Duras et les gardes.

— Ne t'inquiète pas de ceux-là... Ils reprendront toute conscience dans environ une demi-heure..., et ils auront tout oublié.

— Comment cela ?

— Perte de mémoire... Ça pourrait aller beaucoup plus loin... Je pourrais leur vider complètement le cerveau... Le tien aussi si c'était nécessaire.

Il réprime un frisson sans répondre, puis se dirige vers la porte en baissant la tête... Il est maté, mais pour combien de temps ?

J'aurais préféré rejoindre le *Sardanapale* en me servant de la baguette noire et en opérant un transfert, mais c'est impossible car ma pensée ne peut imaginer avec une précision suffisante un itinéraire purement cartographique.

D'où la nécessité de l'avis, dont le commandant Watrin est venu prendre mes ordres... Immédiatement, j'ai sondé ses pensées... Il n'a reçu aucune consigne particulière à mon sujet. Lam lui a simplement ordonné de se mettre à ma disposition.

Par prudence, je fais défiler devant moi également les cinq hommes d'équipage pour fouiller également leur subconscient et je n'y découvre aucune hostilité.

Parfait... Je remets le plan de vol du *Sardanapale* à Watrin et je lui ordonne :

— Programmez-le dans l'ordinateur du pilotage automatique. Nous partons immédiatement.

Lorsque les plus hautes autorités gouvernementales facilitent les choses, toutes les formalités administratives se trouvent extrêmement simplifiées et moins de deux heures après avoir quitté la salle du détecteur dans le centre de police, le *Tarn* s'arrache à l'attraction terrestre et plonge tout de suite dans le subespace pour son premier saut.

Il y en a sept en perspective, ce qui va tout de même prendre un certain temps et, laissant B 5 avec Watrin, je me retire dans une cabine pour me reposer... J'en ai terriblement besoin car je suis encore fatigué par mes deux transferts temporels successifs.

D'autant plus fatigué que, dans l'autre spirale de temps, j'ai négligé de passer quelques instants dans le bloc de régénérescence... Une grossière erreur à ne pas répéter... Il faudra seulement que je m'habitue.

Je m'étends sur la couchette et j'essaye de me détendre... C'est-à-dire que je laisse flotter mes pensées dans une sorte de *nirvana* imaginaire.

Personnellement, je diffère d'Arlam et je ne rêve pas de façonner une humanité selon mes propres conceptions philosophiques et idéologiques... Je suis trop curieux pour vouloir lui imposer une forme quelconque.

D'autant plus que les lois qu'elle s'imposera ne m'atteindront jamais... Ce qui n'était pas le cas pour Arlam qui vivait avec des gens disposant tous des mêmes moyens que lui..., ou presque... Toutes les lois sont bonnes quand elles ne peuvent vous atteindre.

Ce qui m'intéresse, c'est de voir évoluer l'humanité qui va naître ou renaître par mes soins..., et même évoluer sous différentes formes... J'installerai des colonies sur chaque continent... Loin les unes des autres et je n'interviendrai que pour les empêcher d'établir des contacts avant plusieurs générations.

Pour cela, il me suffira de rendre les explorations lointaines impossibles en créant des champs de force chaque fois que cela sera nécessaire.

Quant à la terre de Lam, il faudra que je rompe tout contact rapidement..., du moins pour les colons.

On frappe à la porte de ma cabine... Je sursaute en ouvrant les yeux... Tout en rêvant, je me suis endormi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— B 5.

Je me lève et je vais lui ouvrir la porte.

— Nous venons d'entrer dans la galaxie de Staverna et le commandant Watrin vient de prendre contact avec le *Sardanapale II*.

— Carter se trouve toujours en orbite autour de sa petite planète ?

— Oui..., et le commandant lui a ordonné de ne pas bouger... Carter avait d'ailleurs déjà reçu des instructions de Lam Gunster à ce sujet.

— Parfait... A quelle distance sommes-nous du *Sardanapale II* ?

— Selon le commandant, nous devrions le rejoindre dans une



dizaine d'heures.

— O.K. !

Derrière B 5, je passe dans la courative et nous gagnons le poste de pilotage où Watrin est debout devant son tableau de bord et ses écrans de contrôle.

En m'entendant entrer, il se retourne, le visage grave.

— Je ne sais ce qui se passe... Je viens de perdre le contact avec Carter.

— Brutalement ?

— Non..., l'émission s'est brouillée progressivement, un peu comme si ses ondes étaient dérivées.

— Dérivées ?

— Captées si vous voulez.

— Par qui ?

Watrin hausse les épaules.

— Par qui ou par quoi... C'est ce que je voudrais bien savoir.

Il paraît préoccupé. Je m'approche à mon tour du tableau de bord pendant que B 5 s'installe sur une des couchettes de décontraction.

— Vous avez respecté minutieusement le plan de vol du *Sardanapale II* ?

— Selon vos ordres, il a été enregistré au départ par l'ordinateur du pilotage automatique et je n'y ai pas touché.

— Pas d'autres anomalies ?

— Une légère attraction semble indiquer que nous nous trouvons dans le voisinage d'une assez grosse planète.

— Carter l'avait signalée ?

— Non..., mais je ne la signalerais pas non plus... L'attraction est vraiment trop insignifiante pour que je puisse assurer qu'il s'agit réellement d'une planète.

— Vous venez pourtant de prétendre qu'elle était assez grosse.

— J'ai dit que la légère attraction « semblait indiquer » que nous nous trouvons dans le voisinage d'une planète..., car aucun des appareils spécialisés ne l'a encore détectée.

— Bizarre, de toute façon... Essayez de prendre contact avec le centre d'émigration de Terre O.

Il s'exécute et branche un émetteur-récepteur spécial, mais tout ce qu'il obtient c'est un long sifflement aigu et, au même instant, on l'appelle de la salle des machines.

Le chef mécanicien !

— La dérive s'accroît, dit-il... Je pousse les moteurs à K 11 pour y résister.

Watrin fronce les sourcils.

— D'accord.

En même temps, il se penche sur les cadrans de son tableau de bord...

— Regardez...

Il me désigne le plus grand de ses cadrans où l'aiguille semble progressivement s'affoler.

— Il s'agit bien d'une planète, grogne-t-il et elle est de taille...  
En ce moment, elle fonce directement sur nous...

— Carter aurait dû la signaler alors.

— Tout dépend du moment où il est passé par cette zone.

— C'est grave ?

— Dès que nous aurons coupé sa trajectoire, l'attraction diminuera..., mais dans toute ma carrière, je n'ai jamais eu besoin d'utiliser K 11 dans les mêmes circonstances.

Vingt minutes se sont écoulées, vingt minutes que nous avons passées le regard rivé sur les instruments du bord et, brusquement, depuis la salle des machines, le chef mécanicien nous annonce avec un frémissement dans la voix :

— Je suis obligé de passer à K 15.

Cette fois, Watrin jure et se tourne vers moi d'un air désespéré.

— Nos conditions de vol ne sont plus les mêmes que pour le *Sardanapale II*..., qui a dû passer à un autre moment de la révolution de cette planète... Nous devons absolument changer de cap.

Soudain, je me souviens du premier *Sardanapale*, celui de Sorensen et j'acquiesce :

— Faites.

Se branchant sur la salle des machines, Watrin hurle :

— Cap sur cap...

— Poussée...

— Restez sur K 15.

Et ce n'est pas suffisant car, presque tout de suite, il ordonne :

— Passez sur K20.

Son front se couvre de sueur et ses mains se mettent à trembler.

— K 25.

Sur ses cadrans, toutes les aiguilles paraissent s'affoler et j'éprouve soudain l'étrange impression de me trouver dans la cage d'un ascenseur qui descendrait trop vite.

— Watrin !... Que se passe-t-il ?

— Cette monstrueuse planète..., car elle est monstrueuse, avance sur nous à une vitesse supérieure à K 25.

— Poussez encore.

— Au-dessus de K 25, nos piles atomiques exploseraient.

— Alors, que va-t-il se passer ?

— Si la planète ne commence pas à s'éloigner d'elle-même, nous

nous écraserons immanquablement sur elle.

— Combien de temps nous reste-t-il ?

Il a un mouvement d'épaule désabusé.

— Peut-être dix minutes..., ou cinq.

— Les scaphandres.

— A quoi nous serviraient-ils ?

Watrin secoue la tête. Pour lui, les scaphandres ne peuvent nous être d'aucune utilité si nous nous écrasons à la vitesse K 25 sur la planète mystérieuse dont la formidable gravité est en train de littéralement nous aspirer.

B 5 a compris, elle, et ouvre le placard... Elle en sort fébrilement les énormes carapaces dans lesquelles on entre comme dans autant de cages, mais le *Tarn* fait une terrible embardée et nous sommes tous précipités à terre pendant que le vaisseau se retourne.

Par miracle, je réussis à m'accrocher à mon scaphandre et je parviens à me glisser à l'intérieur en rampant.

Il se referme automatiquement et son système d'alimentation en oxygène se met à fonctionner pendant que je tourne la boucle de mon ceinturon pour m'entourer d'un champ de force... Dès qu'il m'enveloppe, je peux souffler un peu..., et, du regard, je cherche B 5 et Watrin...

# CHAPITRE VI

Nouvelle secousse !... Plus forte que la précédente. Les structures du *Tarn* vibrent abominablement... Déporté contre une des parois, je me redresse..., mais il est trop tard pour Watrin et pour B 5.

Le commandant s'est fracassé le crâne contre le tableau de bord et l'androïde s'est écrasée contre une des parois de la cabine qui s'ouvre brusquement..., la coque se déchire..., c'est la fin.

Je plonge dans la fissure en m'entourant du mince ruban lumineux qui me permet de changer de spirale de temps... Tout se calme immédiatement autour de moi pendant que je tombe dans l'infini de l'espace...

Une chute libre dans un infini d'une obscurité totale... Tout s'est déroulé avec une infernale rapidité... Le *Tarn* a sans doute subi le sort du premier *Sardanapale*...

Pour le moment, je ne suis plus soumis à la formidable attraction de la monstrueuse planète qui doit graviter à quelques années de lumière et j'en profite pour me propulser dans la direction approximative où doit se trouver le vaisseau de Carter.

Il faut que je le retrouve rapidement car je ne dispose que d'une réserve d'oxygène assez réduite et c'est la seule chose que ma baguette noire ne peut me procurer... Heureusement, par contre, elle me permet de franchir des distances énormes à peu près instantanément.

Lorsque j'estime m'être suffisamment éloigné de la zone où sévit le colosse planétaire, je repasse dans la spirale de temps où se trouve Carter.

J'y émerge la tête vide et le corps courbatu... Je me sens tout à coup abominablement vieux et j'aspire à me reposer dans un bloc de régénérescence... Il n'en est pas encore question.

Serrant les dents, je parviens à dominer ma fatigue et, comme mon scaphandre est équipé d'un émetteur-récepteur, je lance un appel :

— S.O.S. *Tarn*... *Sardanapale II*... Précisez votre position... S.O.S... *Tarn*...

Pas de brouillage... C'est déjà quelque chose, mais il se passe tout de même près de deux heures avant que j'entende :

— Ici le *Sardanapale II*... 107... 44... 69... 17.

Ce sont des coordonnées dont on ne peut se servir que si l'on dispose d'un ordinateur de pilotage.

— Ici, le *Tarn*... Tous les instruments de bord sont détruits... Sans changer de fréquence, émettez un sifflement sur lequel je m'orienterai.

— Entendu... Ici, Carter... C'est vous, Watrin ?

— Watrin est mort...

— Qui êtes-vous ?

— Barsac... Avertissez immédiatement Lam Gunster... Dites-lui que je suis sain et sauf.

Impossible de me transporter par un saut dans le subespace et je dois effectuer le trajet en ligne normale... Heureusement que, sous la protection de mon champ de force, je peux atteindre une vitesse quasiment illimitée sans me transformer en énergie.

Je fonce en direction du sifflement..., qui représente le salut pour moi.

Le *Sardanapale II* ! Lorsque j'aperçois ses lumières qui scintillent dans le lointain au milieu de l'abominable obscurité du vide, j'éprouve un sentiment de délivrance qui fait monter des larmes à mes yeux...

Celui qui n'a pas connu l'horreur de la solitude du vide sidéral ne peut pas me comprendre et, dans la galaxie de Staverna, une sorte de brume opaque y empêche même d'apercevoir les étoiles.

Je me rapproche rapidement du vaisseau et je me pose devant un de ses sas d'accès avant de brancher mon émetteur.

— Barsac appelle Carter...

— Où êtes-vous ?

— Sur la plate-forme du sas 3.

— Je fais ouvrir immédiatement.

Les portes coulisent devant moi et je peux pénétrer à l'intérieur de l'astronef. Derrière moi, les lourds battants blindés se referment automatiquement, la gravité se rétablit à l'intérieur, puis l'oxygène y revient.

C'est avec une certaine satisfaction que je sors de mon lourd scaphandre, mais par prudence, car avec Carter, on ne sait jamais, je reste enveloppé dans mon champ de force pour passer dans la coursière où le commandant m'accueille.

— Vous êtes seul ?

— Oui.

— Et le *Tarn* ?

— Il s'est écrasé sur une planète à la gravité de laquelle il n'a pas pu s'arracher...

— Et il n'y a pas d'autre survivant ?

— Hélas !... J'ai même perdu Jill Laver dans la catastrophe..., mais il ne pouvait pas en être autrement... Avez-vous averti Lam Gunster ?

— Il désire que vous l'appeliez le plus rapidement possible.

Peut-être, mais rien ne presse... Gêné, Carter. Comme Lam ne lui a certainement donné aucune explication, il doit se demander comment j'ai pu regagner Terre O alors qu'il ne restait aucun vaisseau

sur ce qu'il prend toujours pour Suedia.

Je plonge dans ses pensées... Il ne me réserve aucune trahison... Pour le moment, en tout cas, mais il me trouve terriblement changé... Physiquement.

Mes différents transferts dans le temps ont dû terriblement me vieillir.

— Conduisez-moi dans ma cabine...

— Mais Son Excellence Lam Gunster ?

— Il attendra.

J'espère qu'on n'a pas touché au translateur car nous risquons d'en avoir besoin au cours du voyage de retour vers Terre O lorsque nous traverserons la zone soumise à l'influence de la planète qui a détruit le *Tarn*.

Et, avant de regagner la spirale de temps d'Arlam, je suis obligé de retourner dans le système solaire... En poussant la porte de ma cabine, je pousse un soupir de soulagement. Le translateur s'y trouve toujours et on n'y a pas touché.

Carter m'a suivi. Il attend mes ordres.

— Nous retournons sur Terre O.

— Mais Suedia ?

— Ce n'est pas ici qu'elle se trouve... Les cartes dont vous vous êtes servi sont fausses... Vous avez dû vous en rendre compte.

— Pourtant, c'est sur elles que je me suis basé lors du voyage de retour.

J'esquisse un sourire.

— N'essayez pas de comprendre, Carter... Vous devez également vous demander comment j'ai fait pour regagner Terre O..., et comment j'ai échappé à la destruction du *Tarn* dans un simple scaphandre de l'espace... Ce sont là des choses que je ne peux pas vous expliquer.

Il reste figé dans un garde-à-vous impeccable et j'ai un haussement d'épaules.

— En ce qui concerne l'immédiat après votre premier saut dans le subespace, vous risquez de ressentir les effets d'une attraction plus ou moins forte qui vous paraîtra incompréhensible... Avertissez-moi immédiatement..., c'est cette attraction qui a été fatale au *Tarn*.

— Il s'agit d'une planète ?

— Une planète vraisemblablement démesurée..., et qui gravite à une vitesse supérieure à K 25...

— C'est impossible...

— Dans la galaxie de Staverna, si.

Et c'est sans doute ce qui rendra sa colonisation extrêmement difficile... Du moins, tant qu'on n'aura pas pu déterminer exactement la durée et le trajet de ses révolutions..., ça regarde les

mathématiciens, les physiciens et surtout les astronomes.

Carter s'en va. Je referme et, lorsque c'est fait, je me libère enfin du champ de force qui m'enveloppait... La dernière fois que je me suis trouvé dans cette cabine, B 5 était avec moi...

Et maintenant, elle est morte... Sa disparition dans ces horribles conditions m'affecte terriblement... Pourtant, dans l'autre spirale de temps, je pourrais en fabriquer une nouvelle... Exactement pareille. Aussi bien physiquement que mentalement.

C'est ce que ferait Arlam à ma place..., ce qu'aurait fait Arlam, mais ce n'est pas la même chose... Pour moi, B 5 était devenue l'équivalent d'un être humain et je sais que je ne fabriquerai jamais plus une autre androïde à son image.

Un peu par respect... Je préfère n'en garder que le souvenir... Avec un soupir, je vais me verser un verre de guardia... Cette fois, je n'ai même pas d'hésitation et je ne jette pas un regard au flacon d'argal.

Le *Sardanapale II* fonce à pleine vitesse..., normalement, il devrait déjà se trouver dans le secteur où le *Tarn* s'est écrasé et il ne paraît ressentir aucune attraction.

Un appel au visiophone. Je le branche. Il s'agit de Carter. Lorsque son image apparaît sur l'écran, je demande :

— Alors ?

— Tout se passe bien... Nous allons procéder au second saut dans le subespace.

Ce qui nous éloignera de tout danger.

— Parfait, je dis en raccrochant.

La mystérieuse planète emportée par sa formidable vitesse s'est déjà suffisamment éloignée... J'en suis heureux car cela m'évite un transfert supplémentaire... Un aller et retour qui pourrait m'être fatal car je suis au bout de ma résistance physique.

Il faut pourtant encore que j'attende de me retrouver dans le système solaire au cours du dernier saut dans le subespace pour rejoindre la spirale de temps où je trouverai un bloc de régénérescence dont j'ai le plus urgent besoin.

Anxieux, je compte chacun des sauts et, au moment où Carter entreprend le dernier, je le rejoins dans le poste de pilotage en emportant l'hypnotiseur avec moi... Comme la première fois, Carter n'y fait pas attention et lorsqu'il y est soumis je convoque de nouveau tous les membres de l'équipage dans le poste.

En regagnant ma cabine, je me traîne et je dois prendre un verre de guardia pour me redonner un coup de fouet avant de procéder au transfert qui me ramène à proximité du vaisseau-palais d'Arlam où me transporte un canot de débarquement.

Je longe péniblement les coursives jusqu'au bloc de

régénérescence en ayant l'horrible impression d'être devenu un vieillard en quelques heures... L'image que me renvoie le premier miroir que je rencontre me fait peur, mais dès que je me suis allongé sur la couchette un étrange bien-être m'envahit immédiatement...

Régénérescence ! C'est bien le mot... Une heure plus tard, j'ai retrouvé toute ma force..., et une nouvelle jeunesse qui m'ahurit... Cette cure m'a été également profitable car elle m'a permis de réfléchir.

Je ne retournerai pas sur Terre O... Pas dans l'immédiat en tout cas... J'ai décidé de fabriquer un androïde à mon image qui me remplacera avantageusement auprès de Lam qui ignore leur existence et qui en sera pour ses frais s'il rêve de me tendre un nouveau piège.

Les émigrants que Carter vient de m'amener se joindront à ceux de la première vague..., après quoi, le *Sardanapale II* repartira pour chercher un nouveau contingent que j'installerai en Amérique..., et ainsi de suite... Jusqu'à ce que tous les continents soient peuplés.

De plus, Carter repartira avec des souvenirs artificiels qui lui feront oublier jusqu'à ma récupération dans l'espace quelque part au milieu de la galaxie de Staverna.

Pas de problème de ce côté-là... Par contre, Dééva m'en pose un... Je pourrais lui imposer ma volonté, transformer ses pensées et en faire, artificiellement aussi, une femme aimante...

De nouveau, il s'agit d'une chose qu'Arlam n'aurait pas hésité à faire..., moi, c'est différent. La morale de mon époque s'y oppose. Je veux lui laisser son libre arbitre...

Je la rejoins dans la cabine où T 9 l'a enfermée... Il n'y a pas si longtemps en somme. Elle est certainement moins belle que ne l'était B 5, mais c'est elle que j'aime...

— Tout est fini, je dis..., j'ai réglé mes comptes avec Lam Gunster...

— Il est mort ?

— Non... Il a même conservé ses fonctions et, bientôt, grâce à mon aide, il deviendra le chef légal de Terre O, sous un titre qui n'a pas encore été choisi... Roi ou empereur... C'est un grand destin pour un homme...

— Et toi ?

— Moi, je resterai ici..., en retrait de la civilisation qui va se développer sur des bases nouvelles..., en retrait et dans l'ombre... Cette existence, tu peux la partager avec moi..., et rester si tu le désires... Par contre, si tu préfères retourner auprès de Lam Gunster et devenir la première femme de la Confédération terrienne, Carter te ramènera sur Terre O... Je ne te demande pas de répondre immédiatement...



— Pourquoi ? Puisque, de toute façon, ma décision est prise... J'ai eu le temps de réfléchir... Je t'aime, Guy, et au fond je n'ai sans doute jamais aimé que toi, malgré ce que je t'ai fait... Tu ne le croiras sans doute jamais...

Je pourrais en obtenir la certitude immédiatement, mais je résiste au désir de plonger dans ses pensées... Toujours mes idées d'une autre époque... Je préfère jouer le jeu avec toutes les incertitudes de l'amour...

Ce qui a perdu Arlam, c'est peut-être d'avoir tout su des hommes à leur insu, ce qui l'a laissé finalement sans illusion... Je ne veux pas prendre ce risque-là...

Surtout avec Dééva et je lui ouvre les bras.

# FIN

---

[1] *O pour originelle*